Christian DUREAU

Bourvil

Bourvil

À FLEUR DE CŒUR



Editions Didier CARPENTIER



Bourvil

Remerciements :
L'auteur tient à remercier particulièrement les services de presse de :
CCFC, Cocinor, Corona, Cinedis, CICC, CFDC, Films Fernand Rivers, Fox Lira, Imperia, Gaumont, Lux, Oceanic Films, Pathé Consortium Cinema, SNC, Paramount, Valoria Films.

Crédit photographique :
Collection de l'auteur - Agence A

ISSN 1772-5844 - ISBN 13 : 978-2-84167-527-2

Christian DUREAU

Bourvil

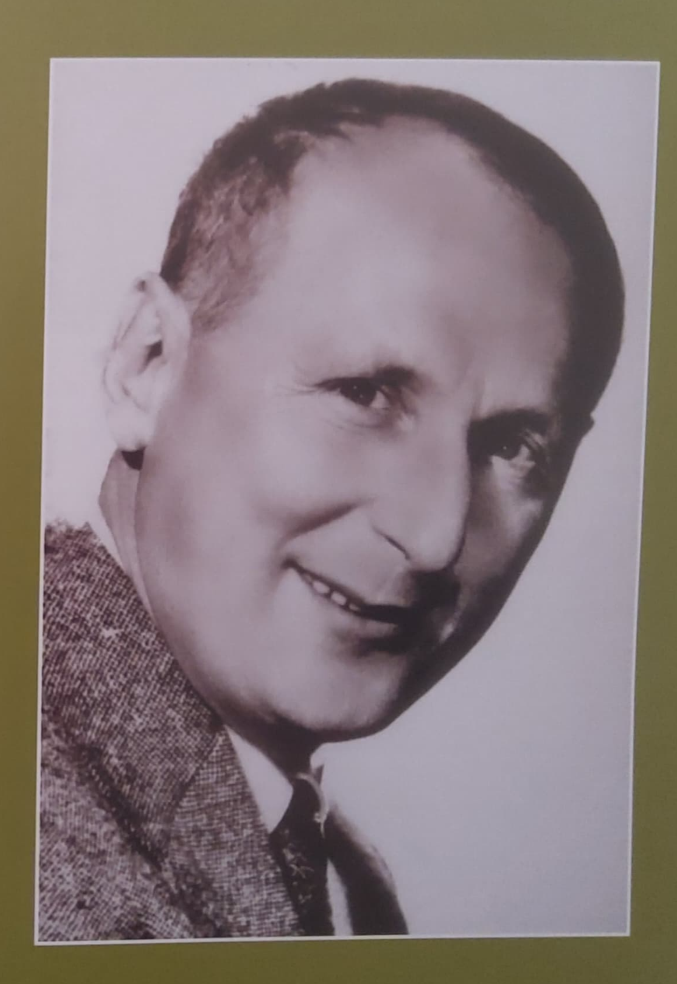
À FLEUR
DE CŒUR



Éditions Didier CARPENTIER

*Bourvil nous a quittés à l'âge de 53 ans
après une dernière pirouette cinématographique,
plein d'humour pendant le tournage du* Cercle rouge *et déjà éprouvé
par la maladie pendant celui du* Mur de l'Atlantique.

*Du chanteur de radio-crochet à la scène de l'Olympia,
du faire-valoir de Jean Marais à la star de* La Grande Vadrouille,
il nous a amusés et nous a émus. Il nous fait rire et nous bouleverse toujours.





Un seul but : faire rire

1917-1949

Au moment où le nouveau-né pousse son premier cri dans la petite ville normande de Prétot-Vicquemare le **27 juillet 1917**, dans l'est de la France, des milliers d'hommes hurlent leur ultime souffrance. La Première Guerre mondiale fait rage. Les victimes se comptent déjà par millions. André Raimbourg est l'une d'elles. Il a quitté son village natal à la fin de l'année 1916, huit jours avant Noël, laissant seule sa jeune femme enceinte de quelques semaines. Depuis, elle l'attendait dans l'angoisse. Elle sait maintenant qu'elle ne le reverra jamais. Elle sait aussi que son fils, qui vient de naître, ne connaîtra pas son père. Elle va devoir l'élever seule, ayant déjà un petit René âgé de 2 ans. Cet enfant est un bonheur mais c'est aussi un drame pour elle qui, sans argent, ne peut demeurer dans la ville où son mariage l'avait conduite. Elle rejoint ses parents dans son village natal, à 11 kilomètres de là. Un village de 380 habitants nommé Bourville, sur la route de Veules-les-Roses. La mer n'est qu'à 12 kilomètres...

La jeune maman se met au travail dans la ferme de son père mais passe davantage de temps à nourrir les petits qu'à traire les vaches. Heureusement, elle retrouve un ami d'enfance, Louis Ménart, qui lui aussi est fermier. Elle s'est toujours bien entendue avec Louis et maintenant qu'elle est veuve, Ménart peut faire sa cour sans choquer personne. Un an plus tard, elle accepte de devenir sa femme, Louis Ménart étant heureux d'avoir les petits René et André-Zacharie auprès de lui. Car la maman a baptisé son cadet André, du nom de son époux disparu. André s'entend parfaitement bien avec son frère. Les deux enfants restant complices dans tous les domaines. À l'école, ils sont bons élèves et leur instituteur, monsieur Lemonnier, se dit très content de leurs progrès.

La famille s'agrandit bientôt, d'abord par la naissance d'une petite fille à qui l'on donne le prénom de Denise. Puis, plus tard, viendront Marcel et Thérèse. Harmonie et dignité sont les maîtres mots chez les Ménart. Le bonheur est parfait entre frères et sœurs, mère et beau-père.

Au catéchisme, André suit avec application sinon avec dévotion. Il aime l'ambiance de l'église, les rituels religieux. Il sert la messe, ce qui ne l'empêche pas de multiplier les blagues destinées au curé ou à ses copains : il boit le vin de messe, mange le pain bénit un peu trop généreusement ou mord une hostie. Il lui arrive aussi d'attacher entre elles les chaussures des enfants de chœur, ou de faire des nœuds à la chasuble du prêtre. Parce que, déjà, André aime rire et amuser les autres. Lors des fêtes organisées par Lemonnier ou par le curé de la paroisse, il n'hésite jamais à monter sur scène, à raconter des histoires drôles ou à jouer de l'accordéon (puis, un peu plus tard, du cornet à piston). Peu à peu, il se fait un répertoire solide que ses « admirateurs » lui réclament régulièrement au cours de ces festivités. Ce sont des chansons qui appartiennent à Fernandel, comme *Ignace*, *Simplet* ou *La caissière du grand café*. Puisqu'il aime la musique, sa mère tente de l'intéresser aux musiciens classiques. Mais André n'accroche pas : ni Mozart ni Wagner ne retiennent son attention. Le seul nom qui lui plaît, c'est celui de Bach. Mais dans ce cas il ne s'agit pas du célèbre compositeur mais de l'amuseur qui raconte les histoires de Toto à la radio, en compagnie de son ami Laverne. Par contre, André se met à l'harmonica et à la mandoline, en plus des deux instruments cités plus haut. À 10 ans, il joue déjà fort bien de tout cela. Pour le récompenser, ses parents lui offrent un phonographe à la suite des félicitations données par monsieur Lemonnier.

En **1930**, la France découvre le cinéma parlant. André n'a jamais vu de films projetés sur un grand écran, aussi, lorsque cette année-là un cinéma ambulant s'installe à Fontaine-le-Dun, il part à pied pour cette ville avec deux copains, malgré une terrible rage de dents, bien décidé à voir Milton dans *Le Roi des resquilleurs*. En fait de cinéma, il s'agit seulement d'une toile blanche dressée sur la grand-place, mais l'enthousiasme du garçon est total. À ses copains, il affirme qu'un jour lui aussi sera filmé comme le sont Milton et son idole Fernandel.

Il a 13 ans et vient d'obtenir son certificat d'études quand monsieur Lemonnier lui propose d'être la vedette du spectacle de fin d'année, lors de la fête habituelle de l'école. Maintenant qu'il n'est plus un enfant, André veut faire les choses bien. Il s'adresse à un grand éditeur parisien pour lui commander des chansons et des sketches. Huit jours après, ayant tous ses textes sous le bras, il les propose à monsieur Lemonnier qui en prend connaissance. Hélas, plusieurs d'entre eux sont très légers pour ne pas dire grivois. L'instituteur effectue une sélection sévère puis rend à son élève les morceaux choisis. Le 3 juillet, sur l'estrade montée au milieu de la place de Bourville, André Raimbourg remporte son premier triomphe de vedette du rire !

Un tel succès monterait à la tête de n'importe quel enfant. André n'échappe pas à la règle : toute la nuit, il rêve de salles plus importantes et d'un public plus nombreux. Mais le lendemain matin, ses parents refroidissent son enthousiasme : *« Puisque tu es un bon élève et que tu travailles bien, nous allons t'inscrire à l'École supérieure de Doudeville, comme pensionnaire, pour la rentrée prochaine. Avec un peu de chance, tu deviendras maître d'école à ton tour ! »* André ne répond pas car, après tout, cette perspective n'est pas désagréable. Il passe d'ailleurs d'excellentes vacances mais, en septembre, c'est la grande désillusion lorsqu'il rejoint l'établissement de Doudeville. Il a l'impression d'entrer en prison, de subir un châtiment qu'il n'a pas mérité. Il racontera d'ailleurs plus tard :

> *« Ça a été l'époque la plus triste de ma vie. J'avais une petite casquette, un uniforme, et on marchait en rang. Pendant deux ans, j'ai eu l'impression que j'étais un petit soldat désemparé dans un pauvre petit régiment. Je me suis évadé du collège à 15 ans pour retrouver mes parents et les aider à la ferme. Ces deux années que j'ai passées en classe ont fait de moi un élève anonyme, plutôt mauvais. »*

Sa mère n'insiste pas, Louis Ménart non plus lorsqu'il constate le véritable traumatisme qui se lit sur le visage d'André. Ils sont déçus eux aussi car leur fils ne sera pas un intellectuel ! Mais puisqu'il veut travailler à la ferme, pourquoi l'en empêcher ?



Le dimanche, en plus de la musique qu'il continue de pratiquer assidûment, André Raimbourg commence à s'intéresser au vélo. Il acquiert une bicyclette de course et participe bientôt à quelques compétitions (sans jamais en gagner une seule !). Le samedi soir, il se produit comme musicien dans des bals montés à travers le département. Et quand il ne joue pas, il est client, simple danseur, invitant les filles du coin à valser dans ses bras.

Après six mois de labeur auprès des vaches ou grimpé sur les pommiers de la propriété, André doit s'avouer que ce travail ne lui plaît pas non plus énormément. Il décide alors de devenir boulanger. Il trouve une place de commis à Saint-Laurent-en-Caux, où son salaire est de 10 francs par jour. Levé avant le soleil, couché chaque soir très tôt, il n'a plus guère de loisirs, hormis l'accordéon et le cornet à piston dans sa petite chambre au confort spartiate. Mais soudain tout va s'éclairer, un samedi soir du mois de **mai 1934**. Dans *Le Film vécu de Bourvil*, en mars 1951, il raconte sa rencontre avec celle qui va être la femme de sa vie :

« Tandis que je soufflais à pleins poumons des marches militaires dans mon cornet à piston,
j'avais déjà remarqué une petite brunette qui me regardait passer dans les défilés.
Mais ce dont j'étais encore loin de me douter, par contre, c'est que j'étais en train
de jouer là les premières notes de ma future marche nuptiale.
Elle s'appelait Jeanne Lefrique, et elle exploitait avec sa mère et ses six sœurs
une petite ferme des environs. Son père était contremaître à la sucrerie de Fontaine-le-Dun.
Mon grand coup de foudre a eu lieu au bal de la fanfare, dans les flonflons des valses lentes.
Malheureusement, ma spécialité à moi, c'était plutôt la musique que la danse.
Jeanne a dû s'en apercevoir tandis que je l'entraînais dans un one-step semé d'embûches.
Heureusement qu'elle savait le musicien virtuose que j'étais : ça sauvait mon prestige !
Tout de même, je me suis arrangé pour que nos rencontres suivantes aient lieu ailleurs
qu'au bal. Bientôt, j'allais voir Jeanne à la ferme.
Je faisais ma cour de façon tellement discrète que ça devait se voir comme mon nez
au milieu de ma figure. N'empêche que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me dire :
"Il serait temps de te faire une situation si tu veux demander la main de la petite".
Et ça, je le voulais ! J'y pensais tandis que Jeanne et moi nous nous promenions
le dimanche et que nous faisions des projets à en attraper la migraine...
Pendant les deux ans que je suis resté dans ce patelin,
Jeanne établit de véritables records cyclistes pour venir acheter quotidiennement
son pain dans la boutique où j'étais employé. C'était merveilleux :
je voyais ma mie tout en gagnant ma croûte ! »

Au mois d'**août 1936**, ces deux années écoulées, André Raimbourg n'a plus du tout envie de rester commis. Il trouve une autre place chez un boulanger, à Rouen cette fois, où son salaire passe de 10 à 15 francs par jour. Mais au fond de lui, le jeune homme n'a pas perdu son objectif de devenir artiste. Il se fait engager dans l'Harmonie de Rouen, conscient que d'appartenir à un orchestre va lui permettre de faire de très gros progrès. C'est d'ailleurs à Rouen qu'il a l'occasion d'aller assister un soir à un spectacle donné par Fernandel, spectacle dont il ne perdra pas une miette et qu'il repassera inlassablement dans sa tête pendant des mois et même des années. Un spectacle dont il se souviendra toute sa vie.

Son amour pour Jeanne est de plus en plus profond mais sa situation financière l'empêche de faire des projets sérieux. Il a maintenant 20 ans et sait que, comme tous les garçons de son âge, il va devoir partir effectuer son service militaire. C'est son patron boulanger qui lui conseille de devancer l'appel, ce qui présente deux avantages à l'en croire : d'une part, il sera libéré plus tôt et pourra commencer une vraie carrière professionnelle avant de se marier. Et, d'autre part, il aura plus de facilités pour choisir son arme. André signe pour trois ans, appartenant désormais au 24e régiment d'infanterie où il devient « trompette ». Le plus dur est de quitter ses parents, ses frères et sœurs, et surtout Jeanne ! L'excitation de la grande ville compense sa tristesse. Car c'est à Paris qu'André est affecté. Lui qui n'avait jamais vu la capitale a les yeux ronds lorsqu'il pénètre dans la caserne de la Pépinière.

Comme pour tous les bidasses, les premiers jours sont silencieux, tristes, et consistent essentiellement à faire connaissance avec les sous-officiers et les copains de chambrée. Dans son dortoir, André Raimbourg a, à ses côtés, plusieurs élèves du Conservatoire national de musique, dont Louiguy (avec lequel il travaillera, bien des années plus tard).

Très vite, grâce à un adjudant, il monte de nouveau sur scène, dans le cadre de sa caserne, pour y chanter... les mêmes chansons du répertoire de Fernandel. Après un an de service militaire, il est le héros de la Fête nationale de 1937 !

Durant ces années 30, la mode est aux crochets radiophoniques, retransmis bien souvent en direct à la TSF, sur le Poste Parisien, animés par Georges Briquet. L'épreuve est cruelle pour les candidats qui, généralement seuls sur scène, accompagnés d'un pianiste ou d'un accordéoniste, doivent démontrer en quelques minutes, parfois quelques secondes, l'étendue de leur talent. S'ils ne plaisent pas au public, les spectateurs crient *« crochet ! »* et le rideau tombe sur l'artiste débutant, devant une foule hilare. Bourvil ne recule pas devant cette possible humiliation et participe à plus de dix crochets en quelques mois. Le succès n'est pas toujours au rendez-vous mais il parvient néanmoins à atteindre chaque fois le terme de sa chanson ou de son sketch. C'est bien évidemment au sein de son régiment qu'il peaufine ses prestations, jouant sur le tas les comiques troupiers tels qu'on les voyait vingt ans plus tôt sur scène, qu'ils s'appellent Fernandel, Georgius ou Dranem... Il choisit pour pseudonyme Andrel, mélange de son prénom et de Fernandel qu'il admire toujours autant.

Le soldat Raimbourg s'est engagé pour trois ans mais il n'avait pas prévu la montée de la tension entre la France et l'Allemagne. Il n'avait pas prévu que le 2 septembre 1939 des affiches allaient annoncer un peu partout dans le pays la mobilisation générale. Ayant été muté entre-temps à Versailles, André comprend qu'il va devoir rester sous les drapeaux quelques mois, voire quelques années de plus. Dans un premier temps, il est envoyé sur le front comme brancardier. Le départ est très difficile : il s'éloigne davantage encore de sa famille et de Jeanne, et il songe à son père mort au combat au début de l'année 1917... Heureusement pour lui, ce qu'on appelle la « drôle de guerre » s'achève assez rapidement. André Raimbourg n'est pas libéré pour autant : il est affecté dans les Pyrénées, à Arzacq, en attendant le terme de son engagement avec la France.

La vie à Arzacq n'est pas particulièrement agréable mais au moins la région est en paix. Plus intéressant encore, André Raimbourg sympathise avec un autre soldat du nom d'Étienne Lorin. Celui-ci est accordéoniste amateur mais souhaite faire de la musique son métier. La musique les rapproche donc et ensemble ils mettent sur pied des « soirées music-hall » pour les autres militaires : l'un chante, l'autre joue de l'accordéon. Lorsqu'après plusieurs semaines, en août 1940, André Raimbourg et Étienne Lorin sont démobilisés, ils se jurent de se revoir bientôt et de reprendre ensemble leurs « soirées music-hall » !

De nouveau installé à Paris, André déniche une chambrette rue de Clichy, sous les combles, dans laquelle il n'a même pas le chauffage. Impossible de faire venir auprès de lui sa fiancée Jeanne mais, par contre, il peut faire des économies et attendre l'emploi qui lui permettra de renflouer ses finances, à défaut de devenir célèbre. Grâce à Étienne Lorin, ils sont engagés ensemble pour accompagner la fameuse femme à barbe Bordas. Cela ne se fait qu'à l'occasion de quatre soirées. André doit donc gagner sa vie avec un métier plus solide s'il ne veut pas se retrouver sous les ponts. Dans un premier temps il redevient commis boulanger. Mais dix jours plus tard, il est plombier... Il affirmera à ce sujet : *« Les dégâts que j'ai causés dans cette délicate profession éclipsent ceux provoqués par les inondations de 1910 ! »* Alors il laisse tomber : *« C'était fatal : avec les tuyaux, il faut sans cesse prendre la fuite ! »* Il devient garçon de courses. Puis il se retrouve de nouveau mitron... Les week-ends, ou bien entre deux jobs, il se trouve auprès d'Étienne Lorin, il travaille le cornet à piston, il répète de nouveaux sketches... Parce qu'il le sait : un jour ou l'autre, la chance et le hasard lui souriront. Il écrit avec Étienne une chanson

intitulée *Reviens, dis*, satire du célèbre succès de l'époque *Reviens, veux-tu*. La musique est bien sûr signée Étienne Lorin et les paroles André Raimbourg. Mais une chanson ne suffit pas : il en écrit une autre, puis une troisième... Il monte également un numéro de clowns musicaux avec son compère, dans le style de celui créé par Gilles Margaritis, *Les Chesterfields*. Et puis, comme le moindre franc est le bienvenu, il a l'occasion par un ami d'apparaître dans son premier long métrage en tant que... figurant !

Ce film s'intitule ***Croisières sidérales***. Il est tourné à l'**automne 1941** mais la production sera datée 1942. Réalisé par André Zwobada et ayant pour vedettes Julien Carette, Madeleine Sologne, Jean Marchat et Suzanne Dehelly, il est l'un des rares films de science-fiction français mis en scène à ce jour. L'histoire est celle d'un couple d'aéronautes qui veut tenter une ascension dans la stratosphère, à bord d'un aérostat de son invention. Malheureusement, à la suite d'une fausse manœuvre du garçon de laboratoire, le ballon se trouve propulsé à une altitude jamais atteinte. Après avoir erré 15 jours dans l'espace, les deux héros atterrissent enfin mais, en raison de la relativité du temps découverte par Einstein, ils sont désormais en 1965 : la terre a vieilli de 23 ans. Eux-mêmes ont la soixantaine, même s'ils paraissent n'avoir que 35 ans. À la suite de cette expérience involontaire, un banquier a l'idée d'organiser des croisières sidérales pour échapper au vieillissement. Par son intermédiaire, on peut visiter la planète Vénus où toutes les femmes sont belles puis, de retour sur Terre, on affiche un quart de siècle de moins que les autres personnes... André Raimbourg ne figure bien évidemment pas au générique, pas plus qu'un autre aspirant comédien nommé Jacques Dufilho qui, lui aussi, fait ici de la figuration. Mais peu importe : André se rend compte ce jour-là que le cinéma paie bien : pour s'être montré parmi d'autres, pendant quelques secondes sur un écran, il a gagné davantage qu'en cinq soirées de music-hall !



Au mois de décembre suivant, André est conduit à se produire à Fontainele-Dun, à cinq kilomètres de Bourville. Toute sa famille est présente, Jeanne est venue l'embrasser et ne le quitte pas une seconde dans les coulisses, en attendant qu'il monte sur scène. Il y a aussi son frère René qui lui conseille de changer de nom. Andrel ressemble trop à Fernandel. Pourquoi ne choisirait-il pas une anagramme de Raimbourg ? Mais André a beau chercher, il ne trouve rien d'intéressant. Il continue de se creuser la tête et pense enfin au nom du village où il a passé son enfance : Bourville. Il le rend plus masculin en supprimant les deux dernières lettres. Il supprime aussi son prénom puisque bien d'autres comiques ne sont connus que sous un nom unique. Désormais, il s'appellera donc simplement Bourvil !

Revenu à Paris, il est engagé dans une société fiduciaire où les horaires de bureau lui offrent davantage de temps libre pour, le soir, s'adonner à ce qui continue d'être sa passion. Il signe un contrat à la Gaîté Montparnasse, puis un autre au Petit Casino, ensuite il entre chez Carrère, un cabaret réputé qui lui propose un cachet de 350 francs, presque à la hauteur de son talent ! Là, des gens connus assistent à son numéro et l'acclament. Du coup, il est encore augmenté. Repéré par le directeur de l'Alhambra, il est pris dans la Revue du Rire, un mois plus tard, dont la vedette est Ouvrard. Dans sa loge – car il a une loge – Bourvil reçoit des télégrammes d'encouragements, dont un signé Vincent Scotto, le plus célèbre des compositeurs, celui-là même qui écrit tous les succès de Tino Rossi. Désormais, Bourvil sait qu'il est sur la bonne voie : il démissionne de la Fiduciaire, prend un impresario, André Trives, et accepte d'autres engagements. Il se produit aux Préludes à Pigalle, présentant le spectacle, disant des monologues et interprétant une chanson. Puis c'est le Libertys, La Boîte à Sardines... Selon les lieux et les circonstances, il modifie son personnage et son numéro mais reste la plupart du temps un « comique paysan », naïf et sympathique.

Il déménage, s'installe au 25, rue des Laitières à Vincennes, Jeanne Lefrique vient le rejoindre dans la capitale, parce qu'il a maintenant suffisamment d'argent pour vivre décemment, avec celle qu'il aime. Le **23 janvier 1943**, la jeune fille devient madame Raimbourg ! Hélas, quelques jours plus tard, La Boîte à Sardines où il continue d'être à l'affiche est fermée par décision de l'occupant. Ce n'est pourtant pas le moment d'être au chômage ! Heureusement, Bourvil fait la connaissance de l'éditeur Michel Fortin qui recherche justement quelqu'un pour transposer le répertoire d'un comique troupier, Paulin, en comique paysan, mieux adapté à l'époque. Plutôt qu'une transposition, Bourvil lui propose d'écouter ses propres textes : Fortin est emballé ! Bourvil sera admis à la SACEM le 8 mars 1945, qui permettra la diffusion des petits formats de ses chansons.

Avant d'en arriver là, il fait un séjour à Bruxelles, passe au Poulailler puis à La Vie en Rose, une boîte créée en hommage à Édith Piaf. Quand la star de la chanson française l'entend un soir, elle se précipite chez le directeur et exige que ce jeune garçon soit engagé pour une longue durée. Bourvil fait bientôt la connaissance du chansonnier Camille François, avec lequel il écrit le texte d'une nouvelle mélodie, *Houpetta la bella*, que met en musique Étienne Lorin. Puis c'est *Timichiné la poupouh*, et enfin *L'inconnue* qui deviendra célèbre sous le titre *Les crayons*. Un titre très important pour la suite de sa carrière car c'est celui-ci qui va lui apporter la gloire dans tout le pays. *Les crayons* est une parodie des chansons réalistes qui font pleurer les auditeurs de la TSF lorsqu'elles sont chantées par Berthe Sylva. Avec Bourvil, les larmes se transforment en rires ! Du coup, non seulement le petit format des *Crayons* se vend particulièrement bien mais Bourvil est pris comme vedette du Théâtre de l'Étoile pour quelques soirs, puis Chez ma Cousine et Au Club, rue Pierre Charron, cabaret qui appartient à Pierre-Louis Guérin, futur propriétaire du Lido. Francis Blanche et Pierre Cour, présentateurs de l'émission *Sans rime ni Raison*, et Jean-Jacques Vital qui anime *Pêle-Mêle*, toujours à la TSF, demandent à lui être présentés. Tous ces artistes renommés et aimés du public vont devenir ses amis. Ils vont surtout lui permettre de donner une nouvelle dimension à la suite de sa carrière. Romilda Villani pense la même chose, même si son regard est différent sur le monde du cinéma. Au mois de mai 1950, avec à peine plus de 2000 lires en poche, mère et fille décident de partir pour Rome et d'enfin tenter réellement leur chance.

Son agent artistique voit grand pour lui et tente de le faire engager à l'ABC. Mais les directeurs du célèbre music-hall des boulevards, Goldin et Ledoux, rejettent cette demande : Bourvil n'est pas encore assez connu ! Bien sûr, il y a *Les crayons* mais cela ne suffit pas à faire tout un numéro ! *Les crayons* reviennent donc sur le tapis. Le producteur de cinéma Robert Dorfmann connaît bien la chanson et a l'idée de la faire figurer dans le film qu'il monte actuellement : ***La Ferme du pendu***. Il s'agit d'un scénario se déroulant à la campagne et correspondant donc au milieu dans lequel Bourvil a toujours évolué. Dorfmann demande au jeune comique s'il veut tourner un premier film. Bourvil se souvient de ses rapides débuts

dans *Croisières sidérales* et accepte avec empressement. Quarante-huit heures plus tard, il se rend aux studios où on lui présente les principaux interprètes : Charles Vanel, Claudine Dupuis et Alfred Adam. On lui explique aussi son rôle : il sera « le chanteur » et devra simplement interpréter *Les crayons* à la fin d'un repas de noces campagnardes. Ce n'est donc pas à proprement parler un véritable rôle. Ce sont seulement des débuts prometteurs...

Film réalisé par Jean Dréville, *La Ferme du pendu* est tiré d'un roman de Gilbert Dupé et raconte l'histoire d'un fermier, François (Charles Vanel) qui, afin d'éviter le morcellement du domaine familial, interdit le mariage à ses frères et à sa sœur. Les uns après les autres, chacun d'eux finit par se révolter de façon très différente. Grand Louis (Alfred Adam) se suicide après que tous les autres aient quitté la demeure. François reste seul dans la ferme qu'il aimait tant et où il va mourir en solitaire.

Même si ce long métrage n'est pas un succès commercial, il relance davantage encore et de façon spectaculaire les ventes des petits formats des *Crayons*. Il n'en faut pas davantage pour que Bourvil soit pris sous contrat par les disques Pathé, à partir du 10 janvier 1946.

Pas si bête

L'avenir de Bourvil se précise : ce sera à la fois la chanson et le cinéma ! Car André Trives vient de faire la connaissance du cinéaste André Berthomieu, lequel a l'intention de monter une comédie musicale. Étant d'origine normande, comme Bourvil, il a transformé le scénario qu'il avait initialement écrit pour un chanteur de charme en un texte destiné à un paysan roublard mais naïf, sympathique de toute façon. Quand Bourvil lit ce scénario intitulé ***Pas si bête***, il s'enthousiasme aussitôt. D'abord parce que le sujet et l'intrigue lui plaisent mais surtout parce qu'il va passer de simple figurant à un premier rôle ! Le tournage commence aux Buttes-Chaumont durant l'**été 1946**, après que l'artiste ait achevé une tournée dans diverses petites villes au nord de la Loire. Bourvil connaît son rôle à la perfection, ayant longuement discuté avec André Berthomieu mais aussi avec le dialoguiste Paul Vandenberghe. Il ne sait pas très bien se tenir devant une caméra mais ce n'est pas grave : il va vite apprendre. D'ailleurs, après une semaine en studio, l'équipe part pour Louviers où se déroule l'essentiel de l'action, en extérieurs. Une équipe composée, sur le plan artistique, de Yves Deniaud, Jean Duvaleix, Bernard Lancret, Jacques Louvigny, ainsi que de mesdames Suzy Carrier et Mona Goya. Bourvil a raconté dans *Le Film vécu* ces premiers jours d'angoisse :

« Les premiers instants d'euphorie passés, j'eus le trac.
Au fur et à mesure que je répétais mon rôle, j'éprouvais comme une brusque envie de changer de métier... Le voyage pour Louviers me parut interminable.
Je regardais défiler la nature à la portière, en songeant que j'aurais donné n'importe quoi pour prendre la direction de Bourville. Mais à Louviers, l'air de ma Normandie me regonfla. Histoire sans doute de m'initier aux rôles de composition, on me déguisa en paysan normand. Ça, ça me connaissait, bien sûr !...
Au cours du premier repas que nous avons pris en commun, Deniaud, à qui je demandais quelques conseils techniques concernant le cinématographe, me confia dans son argot savoureux :
"Suffit d'esgourder, d'ouvrir tes châsses, de te pointer, de bonir ta salade sans te mélanger la bavarde et ça bichera de première !" »

La seule demande particulière qu'avait précédemment faite Bourvil, c'est de changer le nom du personnage qu'il devait interpréter. Il avait en effet proposé à Berthomieu de l'appeler Léon Ménard, en hommage à son beau-père Louis Ménart mais aussi à Dranem dont « Ménard » est l'anagramme.



RÉSUMÉ DU FILM

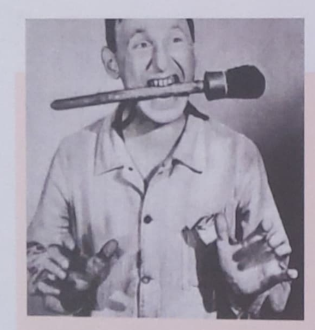
PAS SI BÊTE – Victime d'un accident de la route, le fermier Léon Ménard est finalement plus malin qu'on ne le croit. Pour les autres, c'est un brave paysan naïf. Mais pour sa cousine et amie d'enfance Nicole (Suzy Carrier), c'est un homme intéressant. Le père de Nicole a fait fortune dans les huiles et est devenu châtelain. La jeune fille n'a pas revu Léon depuis bien longtemps, aussi l'invite-t-elle dans sa jolie villa. En remerciement, Léon arrive avec un magnifique fromage qu'il a lui-même confectionné. L'oncle François Ménard est très gêné en voyant apparaître ce bouseux. Il lui prête un smoking afin de le présenter d'une manière décente à ses autres invités. Il y a parmi eux Gaby Moreuil, une jeune actrice qui rêve d'épouser le châtelain, son impresario Anthony, le comte de Bellemont, noble désargenté, et son fils Didier très amoureux de Nicole.
À la fin du repas, les hommes prennent un alcool et s'installent à table pour un poker. Seul Léon ne joue pas, se contentant d'observer la partie. C'est ainsi qu'il constate qu'Anthony est un tricheur éhonté ! Pas si bête qu'on l'imagine, Léon se fait renseigner par la gouvernante sur la situation financière de chacune des personnes présentes. Le lendemain, ayant surpris une conversation entre Gaby et Anthony, il sait que ces deux-là n'ont d'autre but que d'escroquer deux millions à l'oncle François... Plus tard dans la journée, il apprend vainement à jouer au tennis et au golf. Lorsque, en soirée, la conversation se porte sur le prochain mariage de Nicole et Didier, Léon intervient mais a le malheur de révéler que le comte de Bellemont est ruiné. Vexé mais digne, celui-ci quitte les lieux, entraînant Didier avec lui. Afin de ne pas passer pour un coureur de dot, Didier décide de ne plus revoir sa fiancée et de s'exiler à l'étranger. Nicole se venge sur Léon à qui elle reproche sa stupidité. Le brave homme comprend qu'il doit regagner sa ferme sans demander son reste. Avant de partir, il apprend à François Ménard ce qu'il sait sur Gaby et son impresario. Il en profite pour demander à son oncle d'employer Didier dans l'une de ses usines car ainsi le jeune homme gagnera sa vie et pourra épouser celle qu'il aime.
Deux mois plus tard, tout est rentré dans l'ordre grâce à Léon. La famille se réunit. Et Léon se marie aussi, avec celle qui l'attendait au village.

À la fin du film, Bourvil chante *Pour sûr*, lors du mariage de son personnage.

Grosse désillusion néanmoins pour l'artiste car le film est assez mal reçu par la critique. On lui reproche un texte bâclé, des dialogues inconsistants. On le compare aux longs métrages tournés quelques années plus tôt par Noël-Noël dans la série *Ademaï*, mais en beaucoup moins drôle ! Quant à l'acteur principal, on lui reconnaît du talent lorsqu'il chante ses mélodies mais beaucoup moins quand il dit des textes. Ainsi, Pierre Chartier écrit :

« En dépit d'une indéniable présence, Bourvil demeure encore un homme de music-hall. Ses chansons sont excellentes, il les interprète parfaitement, mais son jeu demeure celui du tour de chant. Et cela se remarque dans la manière de dire les répliques comme dans la façon d'accrocher le public, comme dans la manière d'appuyer sur certains jeux de scène. Bourvil a besoin, pour devenir un remarquable comédien de l'écran, d'un metteur en scène intransigeant qui le brime à l'extrême. »

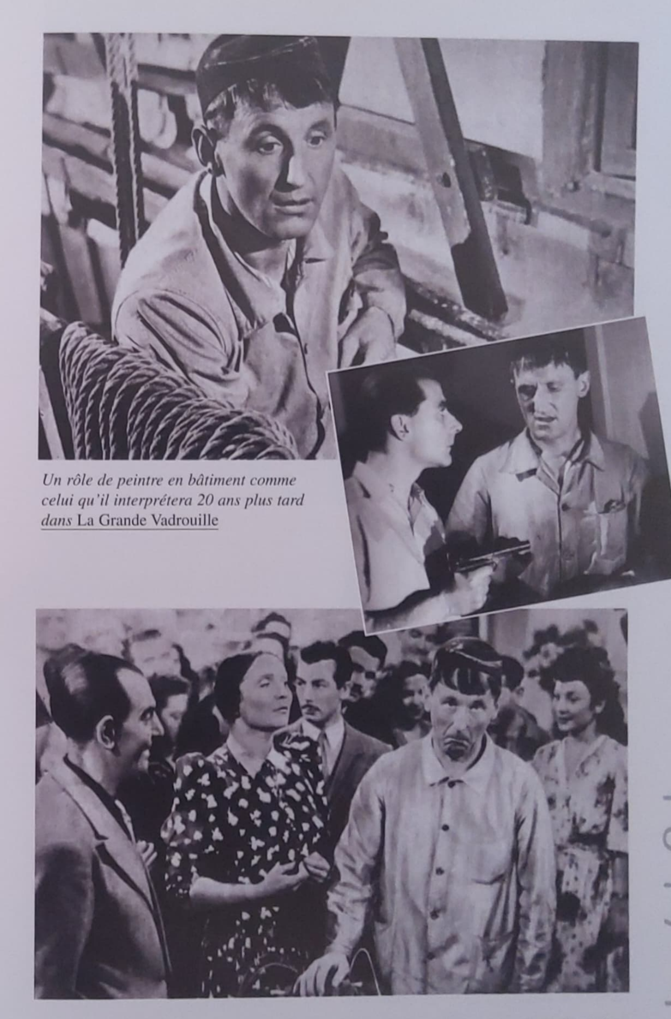
Son nom étant monté très vite au sommet de l'affiche, Bourvil partage la vedette avec Georges Ulmer, en **novembre 1946**, à l'ABC. Puis il signe pour jouer dans l'opérette de Jean-Jacques Vital et Serge Veber, sur une musique de Bruno Coquatrix, ***La Bonne Hôtesse***, au théâtre de l'Alhambra. La première a lieu le 21 décembre 1946. Le principal interprète en est André Claveau. Les autres comédiens sont Grégoire Aslan, Duvaleix, Gisèle Pascal et Alice Tissot. Il en naît un joli succès qui se prolonge jusqu'à la fin du printemps. André Claveau ne peut pas aller plus loin en raison d'un emploi du temps très chargé. Bourvil non plus qui doit commencer au mois d'août un nouveau film : ***Par la fenêtre***. Dans l'intervalle, il paraît dans un court métrage baptisé ***Le Studio en folie***, de Walter Kapps, où il joue son propre rôle de chanteur pendant l'enregistrement de diverses chansons.



Par la fenêtre

RÉSUMÉ DU FILM

PAR LA FENÊTRE – Pilou est peintre en bâtiment. Sur son échafaudage, il travaille en chantant, parlant pour lui-même (mais aussi pour les spectateurs) et faisant des jeux de mots dans la bonne humeur. Pourtant, Pilou n'a pas trop le cœur à rire car il pense constamment à Yvette, la jeune fille qu'il a laissée dans son village de Bouquigny lorsqu'il est venu à Paris. Pour se distraire, Pilou regarde par les fenêtres de l'immeuble qu'il repeint. Cela va le conduire à se mêler à la vie privée de divers locataires... Ainsi, il sauve du suicide Fernande – qui ressemble beaucoup à Yvette – laquelle a été abandonnée par son fiancé Albert. Pilou et Fernande sympathisent au point que le peintre propose à la jeune femme de lui ramener Albert en le sortant des bras de Renée, la jeune fille qu'il lui a préférée. D'ailleurs, dans un appartement voisin, vit un jeune artiste, Paul, lequel est très amoureux de Renée. Paul est exploité par un certain Sabourdat qui l'utilise comme un nègre, lui faisant dessiner des tableaux publicitaires qu'il signe de son nom. Quand il découvre la vérité, Pilou révèle les faits au promoteur Alavoine. Celui-ci engage Paul, comprenant qu'il n'a plus besoin de Sabourdat. Maintenant qu'il gagne sa vie, Paul peut courtiser Renée qui lui tombe enfin dans les bras. Albert, dépité, retrouve Fernande. Mais pour le rendre jaloux, celle-ci se montre avec l'industriel Miroud et va jusqu'à sortir avec lui dans une boîte de nuit. Pilou continue d'aider Albert à reconquérir Fernande, décidément destiné à sauver les cœurs en détresse. Mais s'il commençait par le sien ? Le hasard le remet en présence d'Yvette : à son tour, il va connaître le bonheur auquel il aspire depuis si longtemps.



Un rôle de peintre en bâtiment comme celui qu'il interprétera 20 ans plus tard dans La Grande Vadrouille

Le tournage de *Par la fenêtre*, de Gilles Grangier, commence le 18 **août 1947**. Ce long métrage a été totalement écrit sur-mesure pour le jeune homme maintenant âgé de 30 ans. Il y incarne un peintre en bâtiment et a pour partenaires Suzy Delair, André Alerme et Armontel.

La chanson qu'interprète Bourvil au début du film s'intitule *La rumba du pinceau*. Elle n'aura pas le succès des *Crayons* mais reste aujourd'hui encore un morceau de choix dans l'œuvre du comique.

Blanc comme neige

Au mois d'**octobre 1947**, c'est-à-dire à la fin du tournage de *Par la fenêtre*, Bourvil repart pour les studios de Saint-Maurice afin d'y retrouver André Berthomieu dans ***Blanc comme neige***. Il n'a même pas le temps d'aménager son nouvel appartement Villa Niel, dans le 17e arrondissement, laissant ce travail à son épouse Jeanne. Le héros de *Blanc comme neige* est de nouveau baptisé Léon Ménard : il s'agit du même personnage de Normand naïf, dans de nouvelles aventures. D'ailleurs, c'est la même équipe qui se reforme autour du réalisateur et de sa vedette, pour sept semaines, jusqu'au 22 novembre 1947. Quelques nouveaux acteurs figurent dans la distribution comme Paulette Dubost, Mona Goya, Alice Tissot, Pauline Carton et Jacques Louvigny.

Comme toutes les fois jusqu'à présent où Bourvil a figuré au générique d'un film, il interprète l'un de ses succès musicaux. Dans *Blanc comme neige*, il s'agit de *C'est le piston*.



RÉSUMÉ DU FILM

BLANC COMME NEIGE – Léon Ménard débarque à Paris à la recherche d'une situation : il a besoin d'avoir un métier stable et de gagner un peu d'argent pour épouser Charlotte qui l'aime et l'attend au village. Il fait la connaissance de Bob, un type inquiétant qui lui procure une place de veilleur de nuit dans un hôtel. Par reconnaissance mais surtout par naïveté, Léon laisse pénétrer son pseudo copain dans les lieux, en l'absence de la direction. Mais Bob le fait boire puis s'introduit dans la chambre d'un diamantaire qu'il dévalise. Le lendemain, quand on s'aperçoit que les bijoux ont été volés, c'est Léon qui est accusé du forfait. Il est jeté en prison mais refuse néanmoins de dénoncer Bob qu'il continue de considérer comme son bienfaiteur. Charlotte va enfin prouver la culpabilité du voyou, ouvrir les yeux de son fiancé et même recevoir la prime versée par le diamantaire. Avec cet argent, Léon et Charlotte vont pouvoir se marier et même acheter une épicerie.



Un mariage à l'écran avec la jolie Lolita de Sylva

Le Cœur sur la main

Continuant de pratiquer l'alternance, après le cinéma, Bourvil retourne sur scène : pour la fin de l'année, il est la vedette d'une nouvelle opérette écrite par les mêmes auteurs : Jean-Jacques Vital, Serge Veber et Bruno Coquatrix, à l'Alhambra, à partir du 19 décembre 1947. Intitulée ***Le Maharadja***, cette opérette repose entièrement sur les épaules de Bourvil. Figurent aussi dans la distribution Lysiane Rey, Alice Tissot et Jacques Bodoin. Trois mois de succès, une rentrée d'argent qui permet à Bourvil d'acquérir sa première voiture, puis un nouveau film, ***Le Cœur sur la main***, réalisé par... André Berthomieu. La musique est de Georges Van Parys mais aussi d'Étienne Lorin, toujours présent aux côtés de celui qui est et restera toujours son ami. Si Bourvil jouait du piston dans *Blanc comme neige*, il montre ses talents d'accordéoniste dans *Le cœur sur la main* où il retrouve pour la troisième fois le personnage de Léon Ménard. Même équipe, est-il besoin de le préciser... Tournage aux studios de Billancourt lors du quatrième trimestre 1948.

RÉSUMÉ DU FILM

LE CŒUR SUR LA MAIN – Léon Ménard est maintenant bedeau à l'église d'Yvetot. Le samedi soir, il se dévergonde et va jouer de l'accordéon à la salle des fêtes. Admirateur mais aussi amoureux de la célèbre chanteuse parisienne Mary Pinson, Léon est fou de joie quand le hasard lui permet d'accompagner cette interprète avec son petit accordéon, au cours d'un gala. Mais le curé d'Yvetot est moins satisfait et chasse Léon. Puisqu'on ne veut pas de lui dans son village, Léon Ménard part pour Paris, retrouve Mary Pinson et devient son musicien attitré. Pour elle et avec elle, il monte un orchestre et gagne bientôt tellement d'argent qu'il acquiert une boîte de nuit, Le Piano à Bretelles. Mary en est bien sûr la vedette chaque soir. Léon, toujours amoureux, ne s'aperçoit pas que la chanteuse se moque de lui, le trompe sans pitié et dépense tout son argent. Un moment désespéré, il devient chanteur de rue, abandonnant tous ses biens. Le hasard lui permet d'être engagé dans un cirque comme clown. Son talent est toujours présent et il renoue avec le succès. Il découvre aussi l'amour auprès de la tendre Solange.





Impitoyables, les critiques qui s'étaient attendris un moment sur *Blanc comme neige*, n'acceptent plus cet épisode supplémentaire des mésaventures de Léon Ménard. Trois fois c'est beaucoup trop : on dit le film nul, l'histoire inintéressante, les gags désuets. Ne reste que le talent de l'interprète : insuffisant pour valoriser un long métrage.

Le tournage est à peine achevé, et le film donc au montage, lorsque Bourvil commence, au Théâtre des Variétés, une véritable comédie de boulevard, sans la moindre musique. Il s'agit du ***Bouillant Achille*** que met en scène Robert Dhéry, lequel commence à se faire connaître avec sa troupe des Branquignols. Le public rit, Bourvil est applaudi, le comique de situation fait mouche.

Avec le piston, la trompette est l'un de ses instruments préférés



Le roi Pandore

La pièce s'arrête pourtant prématurément car l'acteur s'est engagé auprès de... André Berthomieu pour tourner ***Le roi Pandore***, à partir du 4 **juillet 1949**. Un Léon Ménard de plus. Un Léon Ménard de trop ? Peut-être pas, car si le personnage principal porte le même nom que dans les films précédents, il possède des caractéristiques très différentes. Il n'est plus un paysan naïf, il n'est plus un musicien amoureux : il est gendarme à la brigade de Veauchassis-en-Sereing, dans le magnifique département imaginaire d'Eure-et-Marne. On retrouve pourtant auprès de lui Paulette Dubost, mais elle n'est plus sa jeune épouse : elle est maintenant Mademoiselle Angèle, une femme rusée qui lui fait les yeux doux. En cinq semaines seulement, le film est mis en boîte. Il sortira le 31 mars 1950.



Le gendarme Bourvil fait sa cour à Paulette Dubost

RÉSUMÉ DU FILM

LE ROI PANDORE – Brigadier de gendarmerie, Léon Ménard est très à cheval sur le règlement. D'ailleurs, entre deux arrestations de malandrins, il chante à tue-tête *La tactique du gendarme*. Sa vie pourrait se poursuivre ainsi tranquillement si un beau matin, Léon n'apprenait qu'il est le fils naturel du grand argentier du royaume de Sergarie, lequel vient de mourir en lui léguant sa fabuleuse fortune. À la tête de 900 millions, Léon n'a pourtant pas l'intention de renoncer au métier qui est le sien et qu'il aime par-dessus tout, d'autant plus qu'il va bientôt monter en grade. Il confie donc ses intérêts à un notaire nommé Cochard, se contentant pour lui-même de prendre un domestique, d'acheter un appartement et une grosse voiture américaine.
Soudainement, toutes les femmes du village semblent intéressées par lui et en particulier Angèle. Mais quand survient Marika, la reine de Sergarie, Léon Ménard perd la tête : Sa Majesté lui demande de l'épouser pour que l'argent qu'il vient de recevoir renfloue les caisses du royaume : l'argentier s'était copieusement servi dans les biens publics. La reine Marika emmène Léon avec elle et en fait le roi de Sergarie. Il ne reste pas longtemps sur le trône car une révolution le déchoit de son titre. Alors Léon revient à Veauchassis où il apprend que Cochard s'est enfui avec sa fortune et avec Angèle ! Après tout, qu'importe l'argent : Léon redevient gendarme. Et le soir, Marika est une parfaite femme d'intérieur qui lui prépare de bons petits plats.





Un seul but : faire rire



Bourvil devient roi, sa mère est Mathilde Casadesus

Un accueil du public plus chaleureux que ne le redoutait Bourvil, mais néanmoins le comédien reçoit des critiques assassines, comme celle de François Chalais qui écrit :

« C'est très joli d'être un grand acteur comique, et Bourvil en est incontestablement un. Très joli de n'avoir qu'à paraître, qu'à tordre la bouche, qu'à cligner un œil pour déchaîner le rire... Peu d'acteurs possèdent ce don étonnant... Sa réussite foudroyante ne lui a pas tourné la tête mais pourquoi gâcher cette chance admirable en s'accrochant aux plus faciles et aux plus médiocres ? Tout le monde y perd, lui et nous ! De ce roi Pandore, il y a peu à dire : le sujet est acceptable et aurait pu donner un film amusant... Mais on a rarement vu pire que certains mots du dialogue dus à trois personnages (André Hornez, Pierre Ferrari et André Berthomieu) *qui ne nous veulent certainement pas de bien. Rarement pire enfin que cette scène où l'on examine à la loupe – il y a vraiment une loupe – le derrière de Bourvil. On n'avait jamais, je crois, cédé à une telle vulgarité au cinéma. »*

Chanson, cinéma, cabaret et théâtre 1950-1964

Cette fois, Bourvil sait que, malgré toute son amitié pour André Berthomieu, il ne doit pas commettre la grave erreur de tourner de nouveau sous sa direction dans les mois à venir. C'est sans doute pour cela qu'il dit un oui immédiat au grand Henri-Georges Clouzot quand le cinéaste lui propose de partager l'affiche de ***Miquette et sa mère*** avec Louis Jouvet ! Les autres comédiens du film seront Danièle Delorme, Saturnin Fabre, Louis Seigner de la Comédie-Française, Pauline Carton et Jeanne Fusier-Gir.

Miquette et sa mère

Clouzot est encore tout auréolé du succès du *Corbeau* et de *Quai des orfèvres*, respectivement interprétés par Pierre Fresnay et, déjà, Louis Jouvet. Il veut cette fois tourner une comédie mais ne songe pas à cette adaptation d'une pièce de Caillavet et De Flers, préparant un autre film. C'est alors que le Centre du Cinéma lui déconseille ce tournage. Clouzot renonce et certaines pressions sont exercées sur lui pour le contraindre à écrire *Miquette*. Ce sera la seule incursion du réalisateur dans le domaine humoristique mais ce sera aussi un triomphe, l'œuvre figurant aujourd'hui dans la liste des plus grands films français de tous les temps.

Le tournage s'effectue aux studios Franstudio de Joinville à partir du 5 **septembre 1949.**



Bourvil et Danielle Delorme



Bourvil et Danielle Delorme

MIQUETTE ET SA MÈRE – En l'an 1900, dans la petite ville de Casteldon, la jolie Miquette, fille de la veuve Grandier qui tient le bureau de tabac du village, décide de devenir une vedette de la scène théâtrale parisienne, après avoir assisté à une représentation des tournées Monchablon. Mais madame Grandier a d'autres vues pour sa fille. Miquette est d'ailleurs courtisée par le vieux marquis de la Tour Mirande qui rêve de l'attirer dans son lit. L'adolescente est amoureuse d'Urbain, le fils du marquis. De son côté, Urbain doit épouser une riche héritière de la région, selon les vœux de son père. Puisque de la Tour Mirande veut la protéger, Miquette parvient à se faire offrir par lui un voyage à Paris où elle réussit à être engagée par la compagnie Monchablon. En tournée, Miquette revoit Urbain lors d'une représentation à Évian. Les deux jeunes gens comprennent que leur amour est intact et décident de s'opposer désormais à la volonté du vieux marquis. Urbain rompt ses fiançailles ! Monchablon, au courant de toute l'histoire, ouvre les yeux de la jeune fille en lui faisant comprendre que pour tout le monde, elle est la maîtresse de son protecteur. Heureusement, le marquis réalise la sincérité des sentiments de Miquette et d'Urbain. Pour faire taire les mauvaises langues, il va même jusqu'à demander en mariage la veuve Grandier. Ainsi plus rien n'empêche Miquette d'épouser Urbain.

RÉSUMÉ DU FILM

Tandis qu'à la fin du tournage, le 15 **janvier 1950**, Henri-Georges Clouzot épouse Véra Amado Gibson, la script-girl du film, fille d'un ambassadeur brésilien (il fera d'elle l'interprète du *Salaire de la peur*, des *Diaboliques* et des *Espions*), Bourvil part en vacances aux États-Unis sur le Queen Elizabeth, avec sa femme. En fait, ce ne sont pas des vacances car il appartient à la troupe de La Revue du Rire dont font également partie Jean Richard, Roger Pierre et Darry Cowl. Une aubaine pour lui qui ne croyait jamais connaître New York ! Il profite de son séjour dans cette ville pour aller écouter Édith Piaf au Versailles. Un soir, il a même l'opportunité de chanter avec elle trois de ses succès.

Le Rosier de madame Husson



Le 28 **avril 1950**, naît Dominique, le premier fils du couple. Ce jour-là, Bourvil se trouve en Normandie pour les repérages du ***Rosier de madame Husson*** que va mettre en scène Jean Boyer. Le tournage commence quelques jours plus tard à Gisors, sur les lieux-mêmes de l'action. Rappelons que *Le rosier de Madame Husson* est tiré d'une nouvelle de Guy de Maupassant et a déjà été porté à l'écran par Bernard Deschamps en 1932, avec Fernandel. C'est donc une gageure pour Bourvil de reprendre ainsi un rôle interprété 18 ans plus tôt par son idole. Mi-mai, les prises de vues en extérieurs s'achèvent pour se poursuivre au Franstudio de Joinville.

À la sortie du film le 20 septembre 1950, *Le Rosier de madame Husson* pâtit de la comparaison avec la première version de Bernard Deschamps. On lui reproche des plaisanteries de garnison et une vulgarité qui n'était pas dans l'œuvre précédente : *« C'est un digest de propos de tables d'hôte un jour de noce campagnarde, avec des répliques d'Almanach Vermot ! »*, lit-on dans Libération. On reproche enfin à Marcel Pagnol de s'être mêlé de cette affaire et d'avoir écrit des dialogues indignes de son prestige. Décidément, hormis *Miquette et sa mère*, Bourvil connaît bien des difficultés pour imposer sa popularité à l'écran. Dans la revue Chorus, Michel Trihoreau écrit à ce sujet :

« À la scène comme à l'écran, on a trop souvent tendance à réduire Bourvil à l'image du pitre naïf, de l'imbécile heureux. "Je suis le gars qui se croit capable de tout faire et qui rate tout ce qu'il fait, mais qui est content et qui s'en vante. Le gars qui s'attaque à tous les genres dans le domaine artistique, que ce soit spirituel, que ce soit dramatique, que ce soit lyrique, avec une inconscience d'amateur. C'était ça mon personnage." Bourvil joue le jeu, craignant de trahir son public lorsqu'on lui propose des rôles plus graves. »

Mais ce n'est peut-être pas ce qu'il fait de mieux...

RÉSUMÉ DU FILM

LE ROSIER DE MADAME HUSSON

Madame Husson dirige le comité des dames patronnesses de Gisors qui, chaque année, décerne le Prix de Vertu à la rosière, la jeune fille la plus sage de la ville. Hélas, cette année, malgré de minutieuses recherches, la commune doit reconnaître qu'elle est pauvre en rosières ! Plus aucune fille de Gisors n'est innocente, plus aucune ne mérite le prix. Alors, à défaut de rosière, pourquoi ne pas choisir un rosier ?
L'une de ces dames songe à Isidore, le fils de l'épicière. C'est un garçon sérieux, peut-être un peu demeuré mais qui rejette inlassablement les agaceries de la bergère Élodie ou les avances de la petite paysanne Marie. Quand celles-ci se montrent trop entreprenantes, Isidore est prêt à se plaindre auprès des parents de ces jeunes filles. La remise du prix est donc organisée et une grande fête a lieu dans la ville. Mais pour fêter sa victoire, Isidore boit un peu trop pendant le banquet. Il est contraint de quitter la table pour respirer l'air pur près de la rivière. Il croise Élodie, puis la voiture de la comtesse de Blonville, monte auprès de cette dame qu'il accompagne jusqu'à Paris, l'esprit toujours embrumé par l'alcool. La comtesse installe Isidore dans son hôtel particulier et lui fait découvrir l'amour physique ! Il retourne plus tard à Gisors en chevauchant une magnifique bicyclette, vêtu d'un costume neuf. Il ne mérite plus d'être rosier mais n'hésite pas à bousculer Élodie puis à entraîner Marie dans la grange. Surpris par les notables, Isidore va devoir épouser Marie, ce qu'il fait volontiers n'ayant aucun souci d'argent grâce aux 100 000 francs du Prix de Vertu.

Le Passe-muraille

Pour l'instant, il prend quelques vacances bien méritées et en profite pour lire l'œuvre de Marcel Aymé, ***Le Passe-muraille***, dont il doit être le héros à la rentrée, sous la direction de Jean Boyer. Le film s'appellera en fait *Garou Garou, le passe-muraille*. Son tournage commence en septembre 1950, alors même que *Le Rosier de madame Husson* est sur les écrans. Cette fois, Bourvil interprète un véritable rôle, très fidèle au personnage décrit par Marcel Aymé. Il n'est plus un chanteur de variétés comique, il n'est pas non plus un accordéoniste et ne fait pas du Bourvil. Il est un comédien disant un texte écrit par un jeune dialoguiste nommé Michel Audiard. Il a pour partenaire la Britannique Joan Greenwood avec laquelle il sympathise...



Raymond Souplex est un artiste-peintre très... moderne



Avec Jean Greenwood

RÉSUMÉ DU FILM

LE PASSE-MURAILLE

Léon Dutilleul est un petit fonctionnaire, employé de bureau modeste et effacé, proie de ses chefs et surtout exploité par son beau-frère Gaston, mari de sa sœur Germaine. Un jour, tout à fait par hasard, Léon se découvre la capacité de passer à travers les murs, de quelque épaisseur qu'ils soient. Grâce à ce don, il va pouvoir prendre sa revanche sur le sort et jouer des mauvais tours à tous ceux qui le martyrisaient.
Son ami le peintre Gen-Paul l'incite d'ailleurs à profiter au maximum de la vie et de tout ce qui l'entoure. En dépit de sa timidité, Léon tombe amoureux de Susan, une souris d'hôtel britannique qui fait équipe avec un certain Maurice, portier d'un palace. Entraîné par son amour, Léon suit Susan dans ses cambriolages, passant de chambre en chambre à travers les murs. Il est mis en garde par Gen-Paul qui tente de le remettre dans le droit chemin. Mais il est trop tard : pris à son propre jeu, Léon devient un voleur insaisissable désigné par la presse sous le nom de Garou Garou. Mais comme, au fond de lui, il est tout de même honnête, il restitue le jour ce qu'il a dérobé la nuit précédente. C'est presque par défi qu'il se laisse mettre en prison. Il n'a bien évidemment aucune difficulté à quitter sa cellule en franchissant la muraille. Préparant minutieusement sa défense, il est acquitté lors d'un procès, affirmant avoir agi par amour. Parce qu'il ne l'a pas dénoncée, Susan vient le remercier mais lui annonce qu'elle retourne dans son pays pour y changer de vie. Léon reste seul à Paris. Il découvre qu'il vient de perdre son don.







Des scènes d'humour selon Marcel Aymé

À sa sortie, le 4 avril 1951, *Le Passe-muraille* obtient de bonnes critiques mais est rejeté par l'auteur de la nouvelle : Marcel Aymé se dit trahi par Jean Boyer et par cette adaptation impropre, infidèle. Ainsi par exemple, dans le livre, Léon reste bloqué au milieu d'un mur, une chute à laquelle l'auteur tenait beaucoup. L'affaire en restera heureusement là car le public semble beaucoup rire aux mésaventures de Léon Dutilleul. Pour la petite histoire, sachez que Joan Greenwood, née en 1921 et morte en 1987, avait précédemment été l'héroïne de deux comédies très célèbres : *Whisky à gogo* d'Alexander Mackendrick, et *Noblesse oblige* de Robert Hamer. Elle sera aussi deux ans plus tard la partenaire de Gérard Philipe dans *Monsieur Ripois*. Pierre Tchernia a tourné en 1977 un film pour la télévision baptisé simplement *Passe-muraille* et interprété par Michel Serrault.

Seul dans Paris



Après un nouveau déménagement, Bourvil s'installe au 18, rue Jean Goujon, dans le 8e arrondissement. Il se remet davantage à la chanson et à la scène, créant par exemple la fameuse *Causerie anti-alcoolique* qu'il a écrite avec Roger Pierre. Vedette de l'Étoile à partir du 23 décembre 1950, dans l'opérette de Jean-Jacques Vital, Pierre Ferrari et André Hornez sur une musique de Bruno Coquatrix, *M'sieur Nanar*, il y reste deux mois avant d'être à l'affiche de Bobino puis de l'Européen et d'effectuer une nouvelle tournée à travers la France. Le 25 **juin 1951**, il commence aux studios de Billancourt son nouveau film, ***Seul dans Paris***, que met en scène Hervé Bromberger, d'après un scénario d'Alex Joffé. De nouveau, il s'agit d'un film reposant entièrement sur ses épaules, où sa partenaire féminine est Magali Noël. Le tournage va se poursuivre jusqu'au 25 août 1951…

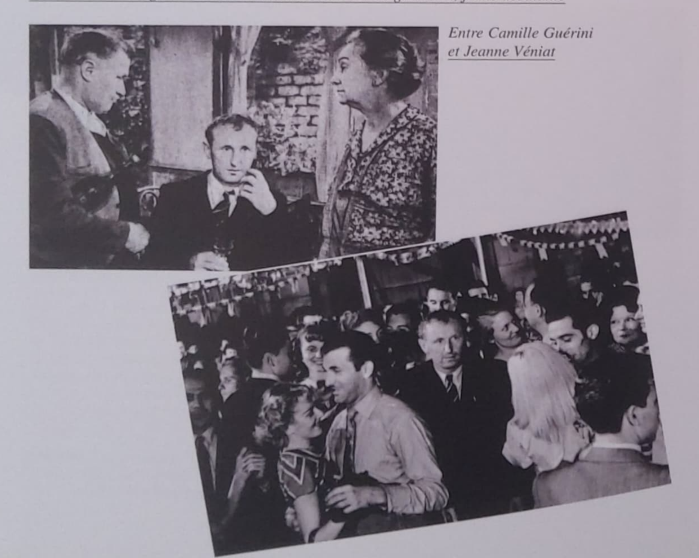
RÉSUMÉ DU FILM

SEUL DANS PARIS – Henri et Jeannette Milliard viennent de se marier. Le voyage de noces aura lieu sur la Côte d'Azur. Le train passant par Paris, ils décident tous les deux d'y rester quelques heures car ils n'ont jamais vu la capitale. Mais Paris est une ville immense et les transports pas aussi faciles qu'il n'y paraît pour des provinciaux. Henri ne tarde pas à perdre Jeannette dans le métro, le couple étant séparé par la foule et un portillon qui se ferme prématurément. Tandis que Jeannette est emportée malgré elle dans une rame, Henri reste sur le quai, prend le métro suivant mais ne retrouve pas sa jeune épouse. Il songe alors qu'elle est partie pour la Gare de Lyon. Mais là non plus, Jeannette ne se montre. Est-elle dans le train pour Nice ? Henri s'y installe, cherche dans tous les wagons et dans tous les compartiments : sa femme reste introuvable. Redescendu avant le départ du train, il demande l'aide de la police mais les agents se moquent de lui. Dans un petit café de Montparnasse où il s'était arrêté avec Jeannette le matin même, Henri donne une photo de son épouse au garçon de café Arthur pour l'aider dans ses recherches. Au beau milieu de la nuit, il se présente chez ses cousins Bougueret pensant que là aussi sa femme aurait pu trouver refuge. Seul dans Paris ce 13 juillet, alors que chacun fait la fête, Henri s'assoit sur un banc où il s'endort, faisant de terribles cauchemars. À son réveil, il constate que sa valise lui a été volée. Pire encore : deux flics l'embarquent, l'ayant pris pour un clochard. Quand il retrouve Arthur, celui-ci ne s'est pas du tout préoccupé de Jeannette. Enfin, chez les Bougueret, il apprend que sa femme a passé la nuit dans un hôtel. Quand il la retrouve, la jeune paysanne est devenue une vraie Parisienne : elle s'est maquillée, coiffée et a acheté de nouvelles robes. Au moment de prendre le train pour Nice, Henri voit aussi dans son sac un cotillon qui lui laisse supposer qu'elle a fait la fête pendant qu'il s'inquiétait pour elle. Était-elle avec quelqu'un ? Il ne le saura jamais. Devant les pleurs de son épouse, il la prend dans ses bras… Enfin, ils peuvent partir sur la Côte !
Devenus de vieux fermiers, les Milliard se souviennent, bien des années plus tard, de ce voyage de noces à Paris.

On le voit, Bourvil est omniprésent tout au long des 95 minutes que dure ce long métrage. On y rencontre plusieurs seconds rôles sympathiques, comme Albert Rémy, Max Révol, Léonce Corne, Albert Michel, et l'auteur de théâtre Robert Thomas (*Huit femmes*). Le tout forme un film agréable que n'apprécient évidemment pas les critiques professionnels : la réalisation est terne, les plans convenus, le scénario simpliste... Mais le public marche et c'est pour l'acteur comme pour le metteur en scène la seule chose qui compte !



Un nouveau mariage de cinéma. L'heureuse élue est Magali Noël, jeune débutante



Entre Camille Guérini et Jeanne Véniat

Cent francs par seconde



Les héros du film sont Philippe Lemaire et Henri Genès

Par amitié pour Jean-Jacques Vital, Bourvil participe durant l'**été 1952** à l'émission de radio à succès ***Cent francs par seconde*** qui se promène un peu partout en France, accompagnée d'un spectacle de cirque. Bourvil se produit sur scène et reçoit chaque fois un véritable triomphe. Au point que Jean-Jacques Vital et ses présentateurs Pierre Bellemare et Jean-Paul Blondeau décident d'en faire un film que réalisera Jean Boyer, et auquel bien sûr Bourvil participera, comme il se doit. Le scénario est écrit par Jean-Jacques Vital, les principaux interprètes sont Philippe Lemaire, Henri Genès, Jeannette Batti et Geneviève Kervine. Des scènes sont réalisées pendant la tournée elle-même, quant aux intérieurs ils ont lieu sur les plateaux de Franstudio à Saint-Maurice, du 5 août au 8 septembre 1952.

RÉSUMÉ DU FILM

CENT FRANCS PAR SECONDE

Fernand (Henri Genès) tente régulièrement la chance en participant à de nombreux concours, qui se soldent tous par des échecs au point que sa petite amie Louloute se moque de lui. Il espère un moment que le mage Kirmah, un voyant, pourra lui donner les questions de la prochaine émission *Cent francs par seconde* à laquelle il s'est inscrit. Mais dans la salle d'attente, Fernand confond le mage avec Philippe (Philippe Lemaire), un client de ce dernier. Il entraîne le jeune homme avec lui à l'émission... Or, Philippe vient justement de perdre son emploi pour avoir été surpris dans les bras de Jacqueline, la fille de Bourdinet, son patron, propriétaire de l'apéritif Bourdinet, qui commandite *Cent francs par seconde*. Sans dévoiler son identité, Philippe participe au concours dans le but de se venger, et parvient en finale. Il doit répondre à diverses questions avant d'être « stoppé » par un évènement extérieur quelconque, comme la naissance d'un enfant ou la chute d'un ministère, etc., puisque tel est le principe du jeu. Hélas, Philippe n'est pas en forme le soir de la finale. Il répond mal et reçoit un gage : un coup de polochon sur la tête. Cela déclenche en lui un don de double vue. Du coup, toutes ses réponses sont bonnes et la somme à gagner augmente de minute en minute. Bourdinet n'a plus qu'un espoir : qu'un train entre en Gare Montparnasse dans les instants à venir ! Mais, comble de malheur pour lui, une grève se déclenche brutalement. Le chef de publicité est affolé et intervient auprès d'un délégué syndical ! Dans le même temps, Philippe atteint les 30 millions de francs ! De son côté, Jacqueline supplie le jeune homme de s'arrêter mais il ne veut rien entendre sauf si elle accepte de l'embrasser en public : refus, gifle, et le jeu continue ! Fernand vient de découvrir que Philippe n'était pas Kirmah et exige lui aussi qu'il arrête le jeu. Le garçon s'obstine : il arrêtera seulement si Jacqueline l'embrasse... À la suite d'un nouveau gage et d'un nouveau coup de polochon, il perd subitement son don de double vue. Il en est maintenant à 140 millions de gains qui seront acquis s'il arrête le jeu. Pour qu'il les perde, il faut toujours cet évènement imprévu qui n'arrive pas... Comprenant que Philippe l'aime sincèrement et se moquant de tout cet argent, Jacqueline obtient l'intervention des grévistes : le train peut entrer en gare ! Philippe perd tout ce qu'il a gagné, la société Bourdinet est sauvée. Le jeune homme pourra en revanche épouser celle qu'il aime.

Comme vous le voyez, le nom de Bourvil n'est cité à aucun moment dans cette histoire, puisqu'on le voit uniquement sur scène, en tant que Bourvil, comme on aperçoit quelques chanteurs secondaires auprès de lui, présentés par Jean-Jacques Vital.



Une débutante prénommée Brigitte. Jane Marken joue la mère de la jeune fille

Le Trou normand

Avant que ce film ne sorte dans les salles en **1954**, Bourvil a retrouvé Jean Boyer pour être le principal interprète du ***Trou normand***, œuvre qui demeurera célèbre par la présence pour la première fois à l'écran de Brigitte Bardot dans le rôle de Javotte Lemoine. Avec un tel titre, on constate que l'acteur enfonce davantage le clou, prêt une fois encore à incarner son personnage de paysan naïf à l'écran. Le scénario original est écrit par Arlette de Pitray, qui n'est autre qu'une arrière-petite-fille de la Comtesse de Ségur. Cela ne valorise pas pour autant un sujet banal qui ne trouve d'intérêt que par la présence de Bourvil... et de Brigitte Bardot !

RÉSUMÉ DU FILM

LE TROU NORMAND – Courteville est un petit bourg normand très agréable à vivre. Du moins jusqu'au jour où le notaire fait lecture du testament de Célestin Lemoine : c'est son neveu Hippolyte qui est désigné comme unique héritier ! Le village est en émoi car Hippolyte est inculte, grand dadais attardé et son avenir est bloqué. Une clause testamentaire précise que l'auberge baptisée Le Trou Normand n'appartiendra à Hippolyte que s'il obtient son certificat d'études. Dans le cas contraire, c'est sa tante Augustine qui sera propriétaire des lieux. Hippolyte va donc s'inscrire à l'école, soutenu par la plupart des villageois comme son ami Testu, l'instituteur Pichet et sa fille Madeleine. Les gamins de la salle de classe le chahutent mais Hippolyte fait de sérieux efforts pour travailler.
Augustine a une fille de 17 ans, la jolie Javotte, qui est donc la propre cousine d'Hippolyte. Le garçon est amoureux d'elle depuis longtemps et lui avoue un jour son amour. Mais Javotte éclate de rire, préférant se laisser courtiser par l'impresario Jean Marco, un jeune homme de la ville. Très jaloux, Hippolyte provoque un esclandre lors d'un bal, ce qui lui vaut sa photo dans le journal du lendemain et les railleries de l'auteur du texte. Le maire de Courteville s'en émeut et demande l'intervention du préfet, lequel lui conseille au contraire de profiter de l'aubaine et d'utiliser la publicité faite autour d'Hippolyte, *« le plus vieil écolier de France ! »*. Flairant une bonne affaire, Augustine affirme à Hippolyte que Javotte l'épouserait s'il acceptait de lui céder Le Trou Normand, comme preuve d'amour. Emporté par son enthousiasme, le garçon va plus loin encore : il ratera volontairement le certif et les deux femmes hériteront ainsi de l'oncle défunt. Mais en voulant répondre faux aux questions posées, Hippolyte, toujours ignare, donne les solutions exactes et réussit l'examen. Dans son esprit, en attendant les résultats définitifs, il se désespère en constatant que Javotte a d'autres ambitions que de devenir sa femme : elle veut être comédienne, et Augustine s'est moquée de lui ! Mais lorsque les résultats sont publiés, la vérité éclate et Hippolyte devient une star de la presse. Augustine ne désarme toujours pas malgré cela : après le délai escompté, le notaire ouvre une seconde enveloppe du testament qui renferme l'ultime volonté de Célestin... Si Hipppolyte a été assez idiot pour rater le certificat, il gardera quand même Le Trou Normand !



Avec Brigitte Bardot et Nadine Basile

Maintenant qu'il a acquis la notoriété en imposant au public son personnage de paysan normand naïf, voire simplet, dans chacun de ses films, y compris les deux les plus intéressants : *Miquette et sa mère* et *Le Passe-muraille*, Bourvil sait qu'il doit absolument changer de style, travailler avec d'autres metteurs en scène, obtenir des rôles différents – même s'ils sont moins importants – sinon il risque d'être cantonné à vie dans les mêmes caricatures. À la fin du tournage, il déclare :

« Certaines gens dans la foule ont cru que j'étais aussi crétin à la ville qu'à l'écran ! C'est dur ! »

Cela ne l'empêche pas de faire preuve d'une rare intelligence, parce qu'il est lucide mais aussi généreux, parce qu'il entre dans la peau des personnages à une vitesse phénoménale, parce qu'il est conscient de sa propre personnalité et qu'il sait donner aux spectateurs ce qu'ils attendent de lui.

« Je suis pressé comme un citron mais je sais que quand il n'y aura plus de jus, ils jetteront la peau !... Tenir un rôle comique, c'est exactement comme pour faire la cour à une jolie fille : il faut avoir du répondant ! »

Les Trois Mousquetaires

Sa décision est donc prise: il restera bien évidemment un acteur comique, du moins dans un premier temps, mais il renie – à l'écran seulement – ses origines paysannes normandes. C'est pour cette raison qu'après être de nouveau monté sur scène pour l'opérette de Raymond Vinci et Francis Lopez *La Route fleurie*, où il partage l'affiche avec Georges Guétary et Annie Cordy à partir du 19 **décembre 1952**, au théâtre de l'ABC, Bourvil accepte d'être le faire-valoir de Georges Marchal dans une nouvelle adaptation du roman d'Alexandre Dumas, ***Les Trois Mousquetaires***.

André Hunebelle réalise ce long métrage de cape et d'épée, en couleurs, dans les studios de Saint-Maurice, du mois d'avril au mois de **juillet 1953**, quelques jours seulement après la naissance de Philippe, second fils de Bourvil, le 18 mars 1953. Les scènes d'extérieurs sont tournées en décors naturels dans le château de Fontainebleau. Le scénario, écrit et dialogué par Michel Audiard, est très fidèle à l'œuvre originale et conforme à la tradition du genre: panache, grands sentiments, action, combats à l'épée époustouflants et nombreuses cascades. Les duels, les chevauchées, les bagarres, ne trouvent leur équivalent que dans les gags. Quant aux riches décors, ils sont dignes du XVIIe siècle de Louis XIII. Il faut reconnaître qu'au départ Bourvil n'était pas chaud pour devenir Planchet, le valet de d'Artagnan. Faire-valoir, oui, mais peut-être pas à ce point: il n'avait que 20 lignes de texte à dire tout au long du film. Grâce à de longs entretiens avec André Hunebelle et Michel Audiard, il est parvenu à épaissir son rôle et à multiplier les gags qui finalement allaient toucher davantage le public que les scènes d'amour entre Georges Marchal et Danièle Godet/Constance Bonacieux.



Georges Marchal est d'Artagnan, Bourvil incarne son valet Planchet

LES TROIS MOUSQUETAIRES

D'Artagnan se rend à Paris pour s'engager dans les Mousquetaires du Roi. Mais à son arrivée, après s'être installé chez Bonacieux dont il courtise la nièce Constance, le jeune Gascon croise le chemin d'autres mousquetaires. Athos, puis Porthos et enfin Aramis le défient successivement en duel parce qu'il les a bousculés dans la rue. Le lendemain matin, d'Artagnan est prêt à relever le défi face à ces trois hommes auxquels il a donné rendez-vous dans le même lieu et à la même heure. Mais alors que le combat commence, les hommes du Cardinal de Richelieu interviennent. Les quatre mousquetaires décident alors de s'unir pour affronter leurs ennemis : « Un pour tous et tous pour un ! ». Une nouvelle amitié naît qui permet à d'Artagnan d'intégrer le corps des Mousquetaires du Roi.

Pour que Louis XIII ignore la liaison qu'elle a eue avec le duc de Buckingham, la reine Anne d'Autriche confie à d'Artagnan une mission secrète et le charge d'aller récupérer des ferrets en Angleterre, en possession de Buckingham à qui elle les avait donnés. Un bal doit en effet avoir lieu prochainement et la reine doit absolument porter ces ferrets, car Louis XIII a été prévenu que les bijoux avaient disparu. Escorté par son fidèle valet Planchet, d'Artagnan va accomplir cette mission, rapporter les ferrets quelques instants seulement avant l'ouverture du bal. Et tomber dans les bras de la jolie Constance.





Georges Marchal et Marie Sabouret (la reine)

Si Georges Marchal se montre un fringant d'Artagnan, Bourvil trace avec humour la silhouette inédite d'un Planchet malicieux et astucieux, auquel Audiard a confié le soin d'apporter l'importante note comique de cette histoire qui pourrait aussi être dramatique. C'est un grand succès en salles, une nouvelle victoire pour Bourvil qui récidivera bientôt dans des rôles identiques, comme par exemple dans *Cadet Rousselle*, un western napoléonien de nouveau signé André Hunebelle où le héros est François Périer. Puis plus tard *Le Bossu* et *Le Capitan*. En attendant, ***Si Versailles m'était conté***, Bourvil participe à la superproduction de Sacha Guitry, œuvre colossale de près de trois heures, qui retrace l'histoire du château de Versailles depuis le jour où, enfant, le futur Louis XIII découvre le site en se promenant à cheval avec son père, jusqu'aux années 50, maintenant qu'il est devenu l'un des lieux les plus visités du monde. Bourvil y est l'un des trois gardiens (les deux autres étant Pierre Larquey et Jean Tissier), et n'intervient que le temps d'une présentation.

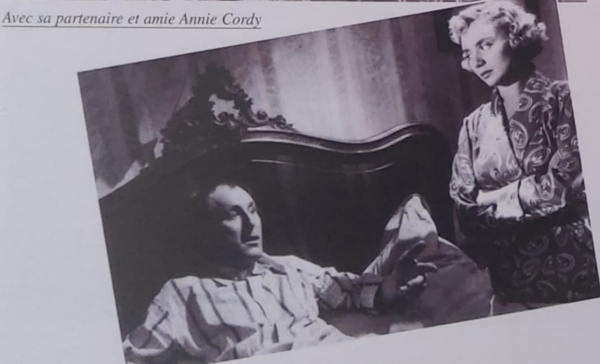
Poisson d'avril

Puis il revient à un film plus traditionnel pour lui : ***Poisson d'avril,*** que met en scène Gilles Grangier aux studios de Boulogne, du 26 février au 24 **avril 1954**. Les dialogues sont de nouveau dus à la plume d'Audiard mais le scénario est de Gérard Carlier. Il pourrait s'agir d'une bluette sans consistance malgré un générique très intéressant qui, autour de Bourvil, réunit Annie Cordy, Pierre Dux, Denise Grey, Maurice Biraud et... Louis de Funès, mais grâce au travail effectué en amont par le producteur Jean-Paul Guibert (beau-frère de Michel Audiard), Audiard, Carlier et Bourvil, *Poisson d'avril* va devenir un véritable classique de l'humour à la française. La rencontre De Funès-Bourvil, première du genre, y est bien sûr pour beaucoup. Lors d'un entretien avec François Guérif, Gilles Grangier déclarera à ce propos :

« De Funès est resté seulement quatre jours sur le film. Il était très drôle. Lui et Bourvil ont tout de suite sympathisé. C'était d'ailleurs difficile de ne pas sympathiser avec Bourvil qui était très agréable et avait toujours le sourire aux lèvres. J'ai retrouvé De Funès avec Gabin dans Le gentleman d'Epsom. *De Funès était encore très charmant à ce moment-là. Après, il a eu un peu la grosse tête... »*

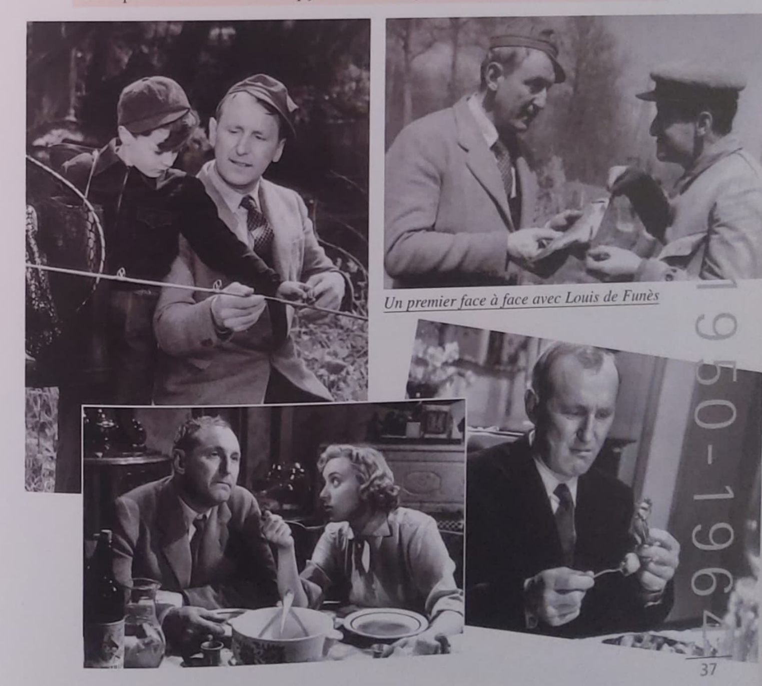


Avec sa partenaire et amie Annie Cordy



POISSON D'AVRIL – Émile Dupuis est mécanicien au Grand Garage Central de Levallois. Il connaît bien son boulot et est très apprécié des clients. Un jour, un bonimenteur du Bazar de l'Hôtel de Ville où il est venu se renseigner pour acheter la machine à laver dont rêve son épouse Charlotte, le convainc qu'il serait mieux pour lui d'acquérir une canne à pêche. Le dimanche suivant, il dit à Charlotte qu'il doit aller réparer la voiture d'un client en banlieue. En fait, Émile se rend avec son fils Jacky chez sa cousine Annette, laquelle l'a invité à participer à une séance de pêche à Lagny.

Tandis qu'il regarde le bouchon au fil de l'eau, un garde champêtre survient et lui dresse un procès-verbal sous prétexte qu'il a attrapé un brochet dans la pêche réservée de Gaston Prévost, un riche industriel qui n'est autre que l'amant d'Annette. Ayant trop parlé, le garde champêtre éveille les soupçons de Clémentine Prévost. Du coup, Gaston présente Annette comme la fiancée d'Émile et affirme que ce dernier est un vieux copain de régiment qui lui avait sauvé la vie lors de la débâcle. Émile et Annette sont contraints d'accepter l'invitation à dîner des Prévost. Le lendemain, émue par les souvenirs de guerre imaginaires de son mari, Clémentine va rendre visite à Émile, dans son garage. Elle découvre évidemment qu'il est déjà marié et comprend que son mari la trompe avec Annette. Elle raconte tout à Charlotte, laquelle met Émile à la porte! C'est grâce à l'intervention du petit Jacky que tout rentrera dans l'ordre, l'enfant affirmant à sa mère que son père n'a jamais menti et qu'ils étaient à la pêche ensemble le dimanche précédent. Si Charlotte et Émile se réconcilient, Annette perd son amant mais elle se consolera avec un examinateur qui vient lui faire passer son permis de conduire.



Un premier face à face avec Louis de Funès

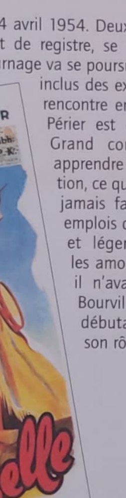
Au théâtre, on appellerait cela une comédie de boulevard tant les rebondissements nombreux pourraient paraître indigestes. Au cinéma, grâce aux acteurs, aux dialogues et à une mise en scène nerveuse, tout passe admirablement. Signalons que la musique est d'Etienne Lorin, et que la chanson interprétée par Bourvil est écrite par Bobby Lapointe. Elle s'intitule *Aragon et Castille*.

À propos de ces petites comédies légères et parfois ridicules, Michel Trihoreau écrira plus tard dans la revue Chorus :

« Peut-être Bourvil a-t-il trop forcé parfois l'indulgence envers l'imbécillité, mais il voyait en celle-ci, dépourvue d'arrière-pensée, un moindre mal que le cynisme, l'hypocrisie ou l'injustice. Tant pis pour ceux qui font des simples d'esprit un objet facile de dérision, c'est davantage contre ce mépris que luttera Bourvil. Son message est plus complexe qu'il n'y paraît. S'il charge un peu lourdement ses personnages, c'est d'abord pour bien les situer, qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur leur position sociale. Pour que son public aussi se reconnaisse sans pour autant s'identifier, provoquant le rire par le décalage. En général, le héros ou l'anti-héros de l'histoire, au cinéma ou dans la chanson, tire facilement son épingle du jeu par ses qualités de cœur ou de tête. Et ceux qui riaient de la lourdeur apparente du personnage s'amusent alors du bon tour qu'il vient de jouer... Subtil passage du premier au second degré. »

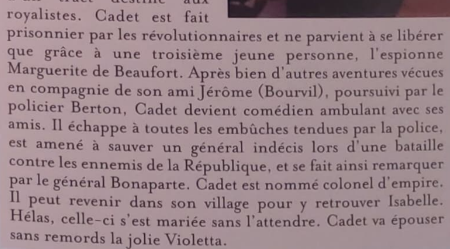
Cadet-Rousselle

Le tournage s'est donc achevé le 24 avril 1954. Deux jours plus tard, le 26, Bourvil change totalement d'ambiance et de registre, se retrouvant aux studios Francœur, pour ***Cadet-Rousselle*** dont le tournage va se poursuivre jusqu'au 11 juillet, inclus des extérieurs à Nemours. La rencontre entre Bourvil et François Périer est des plus chaleureuses. Grand comédien, Périer a dû apprendre à jouer les héros d'action, ce qu'il n'avait pratiquement jamais fait jusqu'à ce jour. Les emplois de jeune premier tendre et léger il connaissait, mais les amoureux d'un autre siècle, il n'avait pas encore touché. Bourvil va l'aider, lui le presque débutant, à mieux intégrer son rôle.





RÉSUMÉ DU FILM



CADET-ROUSSELLE

En 1792, Cadet a 20 ans. Issu d'une famille pauvre, il est l'un des triplés que sa mère a mis au monde. D'ailleurs, toute sa vie va être marquée par le chiffre 3, comme le laisse entendre la chanson du générique : *Cadet-Rousselle a 3 amours, 3 logis, 3 belles...* Il est aussi plein d'ambition et de rêves héroïques. Amoureux d'Isabelle, la fille du maire, il sait que ce dernier ne lui offrira jamais la main de la jeune fille parce qu'il n'est qu'un manant. Alors, avec 3 écus en poche, il part à la conquête du monde pour faire fortune et revenir les poches pleines d'argent, ayant mérité son amour. Une jolie bohémienne, Violetta, s'éprend bientôt de lui. Pour elle, il accepte d'aller porter un message à Paris, ignorant qu'il s'agit d'un tract destiné aux royalistes. Cadet est fait prisonnier par les révolutionnaires et ne parvient à se libérer que grâce à une troisième jeune personne, l'espionne Marguerite de Beaufort. Après bien d'autres aventures vécues en compagnie de son ami Jérôme (Bourvil), poursuivi par le policier Berton, Cadet devient comédien ambulant avec ses amis. Il échappe à toutes les embûches tendues par la police, est amené à sauver un général indécis lors d'une bataille contre les ennemis de la République, et se fait ainsi remarquer par le général Bonaparte. Cadet est nommé colonel d'empire. Il peut revenir dans son village pour y retrouver Isabelle. Hélas, celle-ci s'est mariée sans l'attendre. Cadet va épouser sans remords la jolie Violetta.

Sur le mince thème de la célèbre chanson enfantine (on entend aussi au long du film une autre comptine célèbre : *Les trois tambours*), les auteurs ont brodé des aventures variées et dynamiques qui bousculent dans la bonne humeur les données classiques de l'histoire. Des bagarres enlevées, un onirique assaut dans l'auberge où l'on voit Bourvil, héros prudent, faire choir habilement ses adversaires dans une trappe, offrent aux spectateurs 105 minutes de plaisir. Une réussite, même si elle n'est pas tout à fait à la hauteur de son prédécesseur dans le genre : *Fanfan la Tulipe*.

Le Fil à la patte



Le Fil à la patte est une pièce écrite au début du XXe siècle par Georges Feydeau. Pure comédie de boulevard, elle a obtenu du succès dans toute l'Europe, et pas seulement dans les pays francophones ! Portes qui claquent, caricatures, satires, quiproquos, tous les ingrédients y figurent et concourent à en faire un triomphe. C'est ce qui explique la décision de Guy Lefranc d'adapter cette pièce avec Maurice Delbez et Noël-Noël qui en sera le principal interprète. La Gaumont accepte de produire le film et réunit une pléiade d'acteurs humoristiques dont font partie Gabrielle Dorziat, Suzy Delair, Henri Guisol, Geneviève Kervine, Henri Crémieux et Bourvil. Le tournage commence le 4 **août 1954** aux studios de Boulogne et se poursuivra jusqu'au 30 septembre. Bourvil y incarne Bouzin, le clerc de notaire qui compose des chansons sans intérêt et rêve de voir la chanteuse Lucette Gauthier les interpréter.

Pour que son personnage soit plus important, Noël-Noël n'a pas hésité à modifier légèrement la pièce, axant ainsi l'intrigue autour de lui. Cela n'enlève rien aux autres rôles et en particulier à celui de Bourvil, Bouzin étant le faire-valoir idéal de Fernand de Bois d'Enghien, personnage central de la pièce.

Le film sort dans les salles le 29 décembre 1954. Il n'obtient pas l'accueil espéré même si les appréciations concernant Noël-Noël, Bourvil et Suzy Delair sont chaleureuses :

« Noël-Noël est parfaitement le personnage, sachant se tirer avec adresse des situations les plus inextricables. Suzy Delair éclate de dynamisme et campe avec humour et finesse un rôle qui lui convient parfaitement. Quant à Bourvil, il est fort drôle et joue avec la retenue nécessaire. »

RÉSUMÉ DU FILM

LE FIL À LA PATTE – Le comte Fernand de Bois d'Enghien va épouser Viviane, fille de madame du Verger auprès de qui il se fait passer pour un homme calme et rangé. En réalité, Fernand est un coureur de jupons et multiplie les liaisons. Il est actuellement l'amant de la chanteuse Lucette Gauthier, vedette du théâtre Les Ambassadeurs que dirige Claude Bertrand, un ami de Fernand. Fernand voudrait bien rompre avec Lucette car il tient à ce mariage. La chose pourrait s'arranger grâce au général Urugua, un Sud-Américain très amoureux de la chanteuse. Par ailleurs, un clerc de notaire nommé Bouzin poursuit Lucette non pas de ses assiduités mais en lui glissant dans les mains des chansons stupides, parce qu'il souhaite que la chanteuse les inscrive à son répertoire. Malgré toutes ses tentatives, Fernand ne parvient pas à rompre. De plus, il est pris à parti par le général Urugua. Pour se débarrasser de lui, il lui affirme que Bouzin est l'amant de Lucette. Engagée par madame du Verger pour chanter chez elle, Lucette découvre la vérité et les projets de mariage entre Fernand et Viviane. Elle fait un tel scandale que la cérémonie est annulée. Après bien des aventures, avec un Bouzin qui ne comprend pas ce qui lui arrive et qui reçoit des coups de tous les côtés, Fernand réussit enfin à rompre avec Lucette qui tombe dans les bras du général. Cette fois, il est sincère lorsqu'il dit à Viviane qu'il est un homme libre et qu'elle peut devenir sa femme !

Les Hussards


Bourvil et Bernard Blier, de drôles de hussards

RÉSUMÉ DU FILM

LES HUSSARDS – L'armée française commandée par le général Bonaparte entreprend la campagne d'Italie. Le brigadier Le Gouce (Blier) et le soldat Flicot (Bourvil) du 7e régiment de hussards sont désignés pour une mission de reconnaissance. Traversant un bois, les deux hommes mettent pied à terre pour satisfaire un besoin naturel. À quelques pas de là, un buisson abrite les aveux d'un couple de jeunes mariés italiens. S'imaginant en danger, ceux-ci mettent en fuite les chevaux des Français puis s'éloignent rapidement. Il est inadmissible qu'un militaire perde sa monture ! Alors Le Gouce part à la recherche des bêtes égarées. Malgré la terreur de Flicot, les deux hussards pénètrent dans le village de San Angelo que les chevaux ont traversé, trahissant ainsi la proximité des Français : la ville est presque entièrement désertée par ses habitants. Seul Pietro, le père du jeune marié responsable du drame est encore là avec sa servante Cosima. Il y a aussi Rafael, un barbier amoureux de celle-ci, et un domestique, Giacomo. C'est dans cette maison qu'arrivent Le Gouce et Flicot.
Dans l'intervalle, le détachement a reçu l'ordre de retrouver les deux éclaireurs. Ils sont bientôt rejoints par leurs compagnons sans avoir récupéré leurs montures. L'imagination de Flicot présente l'affaire très différemment de la vérité, ce qui leur permet de se tirer avec honneur de cette délicate situation. Flicot affirme qu'un franc-tireur s'est enfui : le père de Pietro. Rafael et Giacomo sont retenus en otages. Si Pietro ne se livre pas avant le soir, les deux hussards devront fusiller l'un des captifs... Tandis qu'approche l'heure de l'exécution, le retour imprévu des chevaux révèle leur mensonge. Du coup, Le Gouce et Flicot sont condamnés à la peine capitale. Ils mettent au point un audacieux stratagème pour permettre l'évasion des Italiens lesquels, à leur tour reconnaissants, vont tenter de les secourir. En vain ! Résolus à mourir, les deux copains sont sauvés quand les Autrichiens attaquent San Angelo. La bataille fait rage. Le Gouce et Flicot sont les seuls survivants de leur détachement. Survient Bonaparte en personne qui les considère comme de glorieux soldats et les fait entrer dans l'Histoire tels des héros.



N'ayant pas pris de vacances depuis bien longtemps, Bourvil s'octroie un peu de repos d'octobre 1954 à **avril 1955**. Il en profite pour préparer son nouveau film, dans lequel il sera dirigé une fois encore par Alex Joffé : ***Les Hussards***, d'après la pièce de P.A. Bréal. Le 4 mai commence la réalisation à Lagny, en Seine-et-Marne – quelques extérieurs seront filmés à Saint-Maximin, dans le Var – puis le long métrage s'achèvera aux studios de Boulogne le 6 août suivant. Avec cette œuvre, il se produit le contraire de ce qui est arrivé pour *Le Fil à la patte*. C'est-à-dire que la pièce de Bréal, épopée napoléonienne, n'avait guère marché, interprétée par Jacques Fabbri et Gille qui avaient joué leur rôle tels des clowns loufoques, avec vivacité mais sans le panache nécessaire. Ils étaient restreints par les dimensions de la scène, alors que sur un grand écran Bourvil et son compère Bernard Blier peuvent donner libre cours à leur dynamisme dans des décors riches et valorisants.

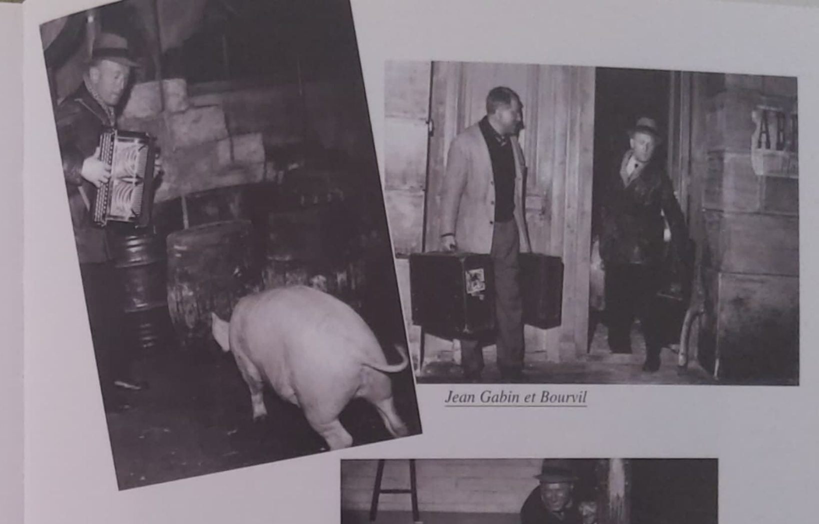
Ce sujet vaut avant tout par la drôlerie des situations et la qualité d'interprétation. Bourvil domine l'ensemble du film. Il déchaîne le rire, amuse par ses attitudes et ses pitreries. La création de Blier est tout aussi réussie mais plus discrète et peut-être plus fine, s'accommodant moins bien pourtant de l'ensemble du comique de l'œuvre. Les scènes d'ivresse et une chanson interprétée par Bourvil et Giovanna Ralli sont les moments les plus mémorables et font l'un des plus grands succès de la fin d'année 1955 dans les cinémas parisiens.

C'est sans doute pour fêter cette réussite que Bourvil et son épouse Jeanne déménagent pour s'installer dans ce qui restera désormais définitivement leur appartement, boulevard Suchet, dans le 16e arrondissement. Ils acquièrent aussi, presque en même temps, un pavillon à Montainville, dans les Yvelines, pour y passer leurs week-ends...

La Traversée de Paris

Marcel Aymé a publié quelques années plus tôt un recueil de nouvelles intitulé *Le vin de Paris*. Parmi celles-là s'en trouvait une qui portait le titre ***La Traversée de Paris***. Relativement courte, elle nécessitait un développement important mais était porteuse d'un sujet très séduisant, qu'on pouvait résumer en quelques mots : comment faire traverser Paris à un cochon, en fraude, pendant l'Occupation ? Claude Autant-Lara prend contact avec le producteur Dulschmeister, pour lui exposer son projet. L'autre acquiesce, se montrant seulement réticent sur le choix éventuel des deux interprètes principaux : Jean Gabin est trop âgé et Bourvil trop marqué par le cinéma comique. Heureusement, Claude Autant-Lara s'obstine et l'accord est finalement signé entre Franco London Films et Continental Produzione, société italienne. Il faut maintenant s'atteler, avec Jean Aurenche et Pierre Bost, à l'adaptation du texte de Marcel Aymé, pas vraiment d'accord sur le choix des interprètes. Dans une lettre datée du 8 mars 1956, Marcel Aymé écrit à Autant-Lara :

« J'ai lu dans les journaux, il y a environ une semaine, que les interprètes principaux de La Traversée de Paris *devaient être Gabin et Bourvil et j'ai cru à une farce ! J'entends bien qu'il s'agit maintenant de faire commercial à tout prix et de tourner la chose en grosse guignolade, mais je ne crois pas que ce soit là un bon calcul. Bourvil pourra y aller de toutes ses bonnes ficelles dans le rôle de Martin, il ne sera qu'insignifiant... Il va sans dire que mon nom ne paraîtra pas au générique. »*



Jean Gabin et Bourvil

Bourvil et Louis de Funès

Sept mois plus tard, soit le 8 **novembre 1956**, quelques jours seulement après la sortie du film, Marcel Aymé écrivait une nouvelle lettre à Autant-Lara :

« J'espérais vous voir à la présentation du film et j'ai regretté que vous n'y soyez pas. Je vous aurais dit de vive voix combien j'étais content du résultat qui est une vraie réussite. Je vous aurais dit aussi que j'avais trouvé Bourvil tout à fait remarquable et j'aurais hautement confessé mon erreur ! » (Cette anecdote est racontée dans un numéro spécial des Cahiers de la Cinémathèque).

C'est dire que Aurenche, Bost et Autant-Lara ont fait un excellent travail, comme Bourvil et Gabin. Les adaptateurs (et dialoguistes) ont par contre modifié la fin de l'œuvre initiale, dans laquelle Martin assassinait Grandgil. Il fallait que le film se termine sur une note optimiste et ne devienne pas brutalement très sombre en raison de cette chute par trop inattendue.

Comme on le devine, l'épilogue de la Gare de Lyon a été rajoutée par les scénaristes, en remplacement de la fin dramatique dont on parlait plus haut.

Le film est présenté au Festival de Venise 1956, lors de la 17e Biennale. On parle de lui pour le Lion d'Or... mais la récompense suprême ne sera pas décernée cette année-là. Par contre, Bourvil remporte le prix d'interprétation masculine. Heureux mais étonné, il regrette de ne pas partager ce prix avec Jean Gabin.

LA TRAVERSÉE DE PARIS – Paris sous l'occupation allemande, en 1943. Martin est chauffeur de taxi au chômage et doit, pour gagner un peu d'argent et manger à sa faim, faire des transports clandestins de viande pour le marché noir. Sa dernière mission est de prendre possession d'un cochon coupé en tranches dans les locaux de l'épicier Jambier, pour l'apporter chez le boucher Marchandot, rue Lepic, à l'autre bout de la ville. Tandis que Jambier égorge l'animal, Martin joue de l'accordéon pour couvrir les cris du cochon. Puis il rejoint sa femme Mariette au restaurant où elle travaille, qui lui apprend que son coéquipier habituel vient d'être arrêté. Étant seul, il ne pourra pas transporter en un seul voyage l'intégralité du porc. C'est à ce moment qu'entre un inconnu dans le restaurant. Il s'appelle Grandgil et propose à Martin de remplacer l'équipier absent. D'abord réticent, Martin accepte et tous deux vont rue Poliveau chez Jambier, pour récupérer les quatre valises contenant le cochon. Se dissimulant quand ils aperçoivent une patrouille de police, ou courant plus vite quand un chien flairant les saucisses les prend en chasse, les deux hommes font une halte dans un café tenu par monsieur et madame Couronne. Ils y déclenchent un esclandre puis font un détour par la rue de Turenne où Martin veut régler un problème avec Mariette. Se cachant sous une porte cochère, une jeune fille les prend pour des résistants... Ils poursuivent leur route et atteignent enfin Montmartre. En raison d'une alerte, Grandgil entraîne Martin à son domicile, lequel découvre que son ami d'un soir qu'il croyait peintre en bâtiment est en fait un artiste peintre très célèbre, et qu'il n'a pas besoin d'argent. Pourquoi donc a-t-il accepté ce transport risqué ? Uniquement par jeu, par défi.

Dans la rue, Martin pique une colère qui les fait remarquer par des soldats allemands. Ils sont emmenés à la Kommandantur mais un officier amateur d'art reconnaît Grandgil et le libère. Martin est, par contre, retenu comme otage, car un attentat vient d'avoir lieu à quelques dizaines de mètres de là... Quelques années plus tard, sur le quai d'une gare, Martin est porteur de bagages. Il installe l'un de ses clients et découvre que celui-ci n'est autre que Grandgil, toujours à l'aise, sûr de lui et fortuné.



Bourvil, Gabin et Jeannette Batti



Un fabuleux trio de comédiens...



Une comédie musicale avec Luis Mariano et Annie Cordy

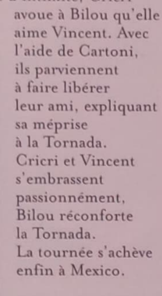
Le Chanteur de Mexico

Deux mois plus tard, il commence le tournage d'un autre film, fort différent puisqu'il s'agit de la transposition à l'écran du ***Chanteur de Mexico***, célèbre opérette de Raymond Vinci, Félix Gandera et Francis Lopez, que Luis Mariano avait interprétée pendant près de trois années consécutives au Théâtre du Châtelet. Mariano reprend bien évidemment le rôle de Miguel Morano tandis que Bourvil remplace Pierjac, comédien de théâtre peu connu au cinéma. De même, c'est Annie Cordy qui tient le rôle principal féminin à la place de Lilo, chanteuse-créatrice sud-américaine repartie dans son pays.

Les prises de vues débutent le 20 **juin 1956** à Irun, en Espagne, pour s'achever aux studios de Boulogne le 18 août. Il s'agit davantage d'une opérette portée à l'écran que d'un véritable film, les chansons et le physique de Mariano étant plus mis en valeur que l'intrigue finalement très secondaire. Luis Mariano possède une ferme non loin de San Sebastian et donc d'Irun. Il profite de ces semaines d'extérieurs pour faire découvrir à ses amis Bourvil et Annie Cordy les splendeurs de sa région natale. Il les conduit ainsi dans des expositions de peinture et chez des antiquaires, persuadant même Annie Cordy d'acheter un jour un énorme miroir qui décore, aujourd'hui encore, l'entrée de son appartement.

La séquence de la tour Eiffel où Mariano chante *Quand on voit Paris d'en haut* est tournée au premier étage du monument, interdit ce jour-là aux touristes. Pas un jour, la moindre ombre n'est venue couvrir l'ambiance joyeuse de l'équipe. Une entente parfaite, chacun estimant les autres pour leur gentillesse, leur humour, leur compréhension. Tout cela se ressent à la vision du film.

LE CHANTEUR DE MEXICO
Miguel Morano a abandonné la Tornada, une femme qu'il aimait. Pour cela, il ne veut pas retourner au Mexique, ce qui désespère son impresario Cartoni. À la fête de Lesaka, le chanteur basque Etchebar se produit sur scène, toujours accompagné par son fidèle ami Bilou qui chante *Il est un coin de France*. Ce jour-là, Cartoni passe dans la région et assiste à la prestation de Vincent Etchebar. Séduit par sa voix, il propose de l'engager mais laisse sa carte sans le rencontrer, pressé par un rendez-vous urgent. À San Sebastian, Cartoni retrouve Eva Marchal, celle avec qui Morano doit jouer en tournée l'opérette *Le Chanteur de Mexico*. Quelques jours plus tard, Vincent et Bilou étant montés à Paris, Cartoni les recherche, ayant constaté que le chanteur basque est le sosie parfait de Miguel Morano. Puisque la vedette ne veut pas aller au Mexique, c'est Vincent qui le remplacera. Mais les deux amis sont introuvables ! Par besoin d'argent, ils sont devenus peintres sur la tour Eiffel et partagent un petit appartement dans l'immeuble où demeure la jolie Cricri. C'est grâce à Cricri que Vincent se porte candidat à un concours radio au Moulin Rouge où il chante *Rossignol de mes amours*. Cartoni l'entend et cette fois le retrouve enfin. Vincent est engagé mais exige que Bilou et Cricri partent avec lui. Tous arrivent donc au Mexique. Là, Vincent est repéré par la Tornada qui organise un véritable enlèvement. Mais par erreur c'est Bilou qui échoue entre ses griffes. Il est évidemment relâché mais Vincent est kidnappé à son tour.
Dans un moment d'intimité, Cricri avoue à Bilou qu'elle aime Vincent. Avec l'aide de Cartoni, ils parviennent à faire libérer leur ami, expliquant sa méprise à la Tornada. Cricri et Vincent s'embrassent passionnément, Bilou réconforte la Tornada. La tournée s'achève enfin à Mexico.



Une entente parfaite avec Annie Cordy

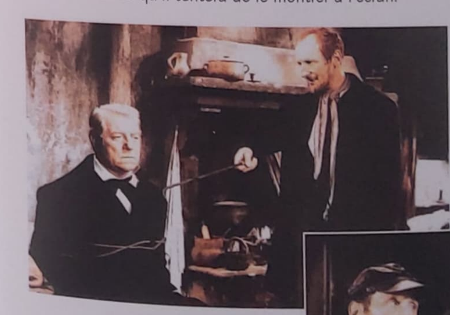
Créée le 15 décembre 1951, l'opérette a donc été représentée à 900 reprises et reste le plus grand succès de Luis Mariano. Deux autres opérettes avec Mariano avaient déjà été portées à l'écran : *Andalousie* par Robert Vernay en 1950, et *La Belle de Cadix* par Raymond Bernard en 1954. *Violettes impériales* de Richard Pottier en 1952 avait, par contre, été composée directement pour le cinéma.

Le Chanteur de Mexico connaît de nouveau un immense succès. Les célèbres vocalises de Luis déplacent et subjuguent les foules. Le film fait un tel triomphe au box-office que la chanson principale, *Mexico*, va être diffusée quotidiennement pendant près d'un an sur toutes les ondes. Piliers des cabarets parisiens et célèbres humoristes des années 50 et 60, Jean Raymond et Jean Valton s'amusent à en travestir les paroles de façon grivoise. Quant à Bourvil et Mariano, si c'est ici leur première rencontre cinématographique, il faut rappeler qu'ils se connaissaient très bien pour s'être plusieurs fois croisés lors de spectacles de variétés et d'émissions radiophoniques.

Les Misérables

Une ambiance agréable sur un tournage est la chose la plus précieuse pour Bourvil, qui aime travailler avec des gens qu'il connaît et qu'il apprécie. C'est pourquoi il est heureux de retrouver Jean Gabin et Bernard Blier le 1er **avril 1957** pour ***Les Misérables*** de Jean-Paul Le Chanois, même si pour la première (et la seule) fois de sa carrière, il doit tenir un rôle antipathique.

En 1934, Raymond Bernard avait adapté le roman fleuve de Victor Hugo, confiant le rôle de Jean Valjean à Harry Baur. Un film en trois parties était né de ce travail, qui respectait minutieusement chaque chapitre du livre. Le Chanois a l'intention de condenser en deux parties seulement le chef-d'œuvre romanesque mais veut lui aussi être fidèle à l'original. Cela n'avait pas été le cas en 1912 dans la première version muette d'Albert Cappellani, ni en 1926 dans celle d'Henri Fescourt, avec Gabriel Gabrio. Ça l'avait été encore moins en 1935 quand l'Américain Richard Boleslavski avait tourné *Les Misérables* avec Fredric March, puis Lewis Milestone avec Michael Rennie. Pendant plus de six mois, Le Chanois travaille donc sur le scénario et les dialogues avec René Barjavel et Michel Audiard. Lorsque le texte définitif est prêt, il le confie à Jean Gabin qui se dit tout de suite enthousiasmé par le fait d'interpréter le célèbre bagnard. *« Crinière blanche, massif, puissant, mais aussi sobre, pathétique et pudique, Gabin entre sans obstruction dans l'hermétique univers hugolien »*, comme l'écrit Philippe Barbier dans son livre consacré à l'acteur aux Éditions PAC. Puis le scénario arrive dans les mains de Bourvil qui hésite longuement malgré l'intérêt qu'il porte au personnage de l'aubergiste Thénardier. Il n'est jamais apparu violent et sans cœur, il craint que les spectateurs rejettent son interprétation. Le fait de travailler de nouveau avec Gabin le stimule pourtant, alors il tente de justifier son personnage, du moins dans son esprit. Si Thénardier est un homme féroce et sans scrupules, c'est parce qu'il a toujours connu la misère et la faim. S'il n'avait pas été pauvre, il n'aurait pas non plus été méchant, cruel, envers la petite Cosette. C'est ainsi donc qu'il tentera de le montrer à l'écran.



Le tournage commence donc à Babelsberg, près de Berlin, en ce mois d'avril et va durer jusqu'au 25 octobre suivant, entrecoupé de nombreuses interruptions, selon le déroulement de l'intrigue.

Jean Gabin est Jean Valjean face au cruel Bourvil-Thénardier



Sur le champ de bataille, Thénardier dépouille les cadavres

LES MISÉRABLES *(2 époques)* – Jean Valjean parvient, en 1815, à s'évader du bagne de Toulon où il purgeait une longue peine pour avoir dérobé un pain. Sur sa route, il trouve refuge chez monseigneur Myriel, évêque de Digne. L'homme d'église l'accueille de son mieux mais, la nuit venue, Valjean s'empare des couverts en argent précieusement conservés par son bienfaiteur. Il est arrêté peu après par les gendarmes mais relâché lorsque monseigneur Myriel affirme lui avoir donné cette argenterie. Mieux : il ajoute deux chandeliers en cadeau ! Ému, Valjean reprend la route et croise un peu plus loin un petit Savoyard qui joue avec une pièce de monnaie. Énervé par l'enfant, Valjean met le pied sur la pièce et refuse de la rendre au gamin. L'affaire arrive aux oreilles du chef de la police, Javert. Quelques années plus tard, un homme aisé fait le bien autour de lui dans la petite ville de Montreuil-sur-Mer dont il est devenu le maire. Il s'appelle monsieur Madeleine et est estimé de tous. Javert, toujours sur les traces de Jean Valjean depuis son évasion, devine qu'il n'est autre que monsieur Madeleine. Il le traque et, le jour où Madeleine vient en aide, grâce à sa force exceptionnelle, à un paysan coincé sous sa charrette, le policier comprend qu'il ne se trompe pas : seul Jean Valjean était capable d'une telle prouesse physique. Monsieur Madeleine protège une femme pauvre et malade, soignée dans un hôpital voisin : Fantine. Proche de la mort, Fantine lui apprend un jour qu'elle a une petite fille, Cosette, qu'elle a confiée à des aubergistes, les Thénardier, lesquels vivent à Montfermeil. Elle demande à Madeleine de veiller sur l'enfant. Apprenant qu'un autre homme a été arrêté à la place de Jean Valjean pour le vol de la pièce de monnaie au petit Savoyard, monsieur Madeleine se présente au procès et révèle son identité en public. Avant que Javert ne l'envoie de nouveau derrière les barreaux, Valjean part pour Montfermeil où il achète Cosette aux Thénardier, afin de tenir la promesse faite à Fantine.

Bien des années plus tard, Valjean s'appelle maintenant Fauchelevent et est jardinier. Il a élevé seul Cosette qui est désormais adolescente et aime Marius, un jeune révolutionnaire. Marius habite une mansarde du Quartier Latin, dans un immeuble délabré, à côté d'un appartement habité par les Thénardier. Leur fille aînée, Éponine, est d'ailleurs amoureuse du jeune homme. Par hasard, dans la rue, Thénardier a reconnu Jean Valjean. Toujours en quête d'argent, il prépare un guet-apens contre ce Fauchelevent qui parvient de justesse à échapper au traquenard. Javert est toujours sur sa trace... La Révolution de 1830 connaît ses premières barricades après les obsèques du général Lamarck. Marius et son ami Anjolras y sont présents. Quant à Javert, il observe de loin le comportement de chacun mais il est repéré par le petit Gavroche qui révèle sa présence à tous. Gavroche est tué sur les barricades. Éponine trouve elle aussi la mort en voulant protéger Marius visé par un ennemi. Quant à Jean Valjean, il sauve Marius en le transportant sur son dos dans les égouts, aidé en cela par Javert. Quand les deux hommes se retrouvent face-à-face, le policier laisse libre son « meilleur ennemi » non sans lui avoir dit qu'il sait parfaitement qui il est. Guéri, Marius pourra épouser Cosette. À la veille de sa mort, le vieil homme qu'est devenu Jean Valjean raconte son histoire après que Thénardier ait tenté de l'accabler aux yeux de Marius. Il pousse son dernier soupir entouré des deux jeunes gens.

On lit sous la plume de Jean Dutourd, au moment de la sortie du film :

« La création la plus sensationnelle est celle de Thénardier par Bourvil, dont on connaissait depuis longtemps l'immense talent. Je ne pense pas que, dorénavant, on imagine Thénardier sous d'autres traits que les siens tant il a agrandi son personnage. Il en fait un véritable génie du mal, dangereux, d'une humanité effrayante, d'une vérité telle que, par moments, on n'a plus l'impression d'être au cinéma mais jeté dans la vie réelle. »

Un autre Thénardier sera interprété par Jean Carmet, en 1982, dans le film de Robert Hossein où Lino Ventura reprendra le personnage de Jean Valjean. À la télévision, c'est Christian Clavier qui deviendra Thénardier face à Gérard Depardieu-Jean Valjean.

Le Miroir à deux faces



Le registre dramatique réussit bien à Bourvil

À peine plus de deux mois se sont écoulés lorsque Bourvil retrouve les studios de Boulogne pour être dirigé par André Cayatte dans *Le Miroir à deux faces*. Le tournage commence le 23 **janvier 1958** (il s'achèvera le 29 mars) – après des extérieurs à Venise. Cayatte, ancien avocat, est un mal-aimé du 7e art. Si la plupart de ses films ont été de grands succès commerciaux, ils ont presque tous également été démolis par la critique. Ce fut le cas de *Au Bonheur des dames, Roger la Honte, Les Amants de Vérone*, puis au début des années 50 *Justice est faite, Nous sommes tous des assassins* et *Avant le déluge*. Ce sera aussi le cas plus tard avec *Le Passage du Rhin* en 1960, *Le Glaive et la balance* en 1963, et même *Les Risques du métier* en 1967. À plusieurs reprises, le cinéaste avait été inspiré par son ancien métier et s'était attaché à défendre les thèses qui étaient les siennes : l'abolition de la peine de mort, la fragilité des témoignages humains, l'intime conviction des jurés et les nombreuses possibilités d'erreurs judiciaires. Cette fois, il aborde un style totalement différent, s'intéressant à la psychologie d'un couple (comme il le fera de nouveau dans *La Vie conjugale*). Ce couple, Cayatte le forme en mettant face-à-face la belle Michèle Morgan ici enlaidie au début du film, et le tendre Bourvil qui devient un mari trompé, jaloux et criminel. Le scénario est coécrit par le comédien Gérard Oury qui s'attaque pour la première fois à ce genre de travail. Il va tellement se passionner pour l'écriture qu'il récidivera dès l'année suivante avant de réaliser son premier long métrage en 1959 : *La Main chaude*.

RÉSUMÉ DU FILM

LE MIROIR À DEUX FACES – Pierre Tardivet est un brave garçon, petit professeur qui recherche l'âme sœur en passant des petites annonces. C'est ainsi qu'il est parvenu à rencontrer Marie-Josée Vauzange, une vieille fille au visage ingrat. Le couple s'unit, chacun croyant trouver le sauveur de sa solitude dans l'autre. Marie-Josée avait espéré épouser son patron, Gérard Durieu, mais il lui avait préféré sa sœur Véronique beaucoup plus jolie qu'elle. Devenue la femme de Pierre, elle connaît un bonheur étroit pendant une dizaine d'années, se résignant avec bonne humeur à la médiocrité de sa vie et à l'agressivité de sa belle-mère. Elle est mère de deux fillettes. L'existence pourrait se poursuivre ainsi si, un jour, Pierre n'était victime d'un accident de la route, dont le responsable est le docteur Bosc. Reconnaissant ses torts, ce célèbre chirurgien prend tous les frais à sa charge et soigne Pierre dans sa clinique privée. Faisant la connaissance de Marie-Josée, il lui affirme qu'il peut refaire son visage et l'embellir, ceci à titre de compensation amicale. Marie-Josée brave l'interdit de son mari, fait croire à un séjour chez une parente à Carcassonne, et revient plus tard à la maison toute transformée. La beauté soudaine de sa femme, loin de le charmer, met Pierre en rage. Il s'enferme dans sa rancune et dans sa mesquinerie, tandis que Marie-Josée répond à diverses invitations. Leur ménage devient un enfer, Pierre allant jusqu'à éloigner et cacher leurs deux enfants.

Lors d'un dîner chez Véronique, Marie-Josée revoit son beau-frère Gérard et apprend que le couple est sur le point de divorcer. Accablée par les injures de son mari et les sous-entendus de sa belle-mère, Marie-Josée accepte de partir à Montréal avec Durieu pour recommencer une nouvelle vie. C'est à cet instant que Pierre, ivre, fait irruption dans la clinique du docteur Bosc qu'il considère responsable de tous ses malheurs. Il l'abat d'un coup de revolver avant de se constituer prisonnier. Marie-Josée apprend ce drame alors que son avion arrive à Terreneuve. Elle comprend qu'elle ne peut pas laisser son époux seul, quitte définitivement Gérard et revient à Paris pour soutenir Pierre.



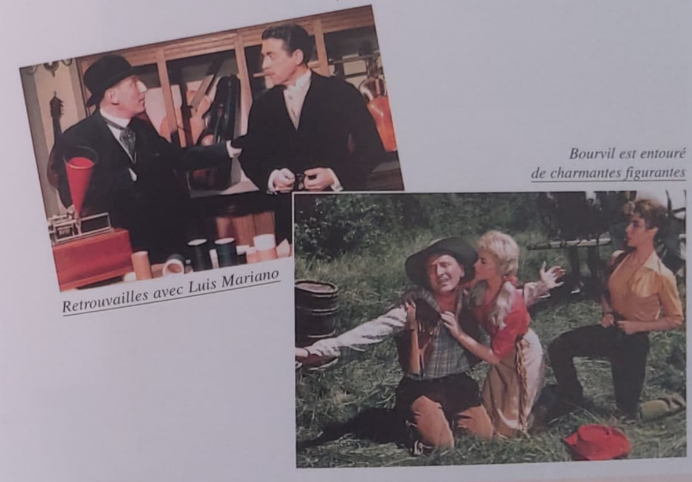
Sandra Milo et Ivan Desny



Michèle Morgan

Sérénade au Texas

Les rôles dramatiques semblent fort bien réussir à Bourvil, acteur de réputation internationale désormais. Mais il sait qu'il ne doit pas commettre la même erreur qu'à ses débuts en se cantonnant dans ce genre d'interprétation. C'est pour cette raison qu'il revient sans hésiter à un sujet beaucoup plus léger, musical de surcroît, le 17 **avril 1958**, c'est-à-dire deux semaines seulement après la fin du *Miroir à deux faces*. À Vence, il rejoint l'équipe de Richard Pottier pour ***Sérénade au Texas***. Il retrouve par la même occasion son ami Luis Mariano, vedette du long métrage. L'histoire a été écrite, scénario et dialogues, par Jean Ferry, avec une musique de Francis Lopez. Le tournage durera près de deux mois puisqu'il s'achèvera aux studios de la Victorine le 12 juin 1958, après un passage dans les Causses. Bourvil y chante deux de ses futurs succès : *À dada* et *Les pruneaux*.



Retrouvailles avec Luis Mariano

Bourvil est entouré de charmantes figurantes

RÉSUMÉ DU FILM

SÉRÉNADE AU TEXAS – Jérôme Quilleboeuf (Bourvil), notaire à Honfleur, est à la recherche de l'héritier d'une grosse fortune. Il le découvre enfin : il s'agit de Jacques Gardel, un modeste vendeur dans un grand magasin de Bayonne, au rayon musique. Gardel est l'arrière-arrière-arrière-neveu d'un grand sachem indien nommé Musgatola et de ce fait devient propriétaire d'importants terrains pétrolifères au Texas. À titre d'honoraires, Jérôme demande la moitié de l'héritage, ce que Jacques accepte avec enthousiasme, d'autant plus qu'il est à bout de ressources. Les deux nouveaux amis traversent donc l'Atlantique, franchissent d'immenses espaces désertiques et arrivent enfin à leur but. Ils sont recueillis par une troupe de comédiens ambulants qui les conduit au terme de leur voyage. Cette troupe est composée d'un père et de ses deux filles, Sylvia et Rose. Auprès d'eux, Jérôme et Jacques seront acteurs. Malgré divers incidents, Jacques parviendra à faire valoir ses droits sur le terrain baptisé Big Ben. Mais abandonnant ses terres à ceux qui les cultivent, il préfère finalement s'installer dans le pays avec Sylvia qu'il épouse. Celle-ci dirigera le théâtre de la ville... Quant à Jérôme, il repart pour la Normandie en compagnie de Rose et de son mari, un jeune fermier qui a tout quitté pour la suivre.



Un scenario simpliste au service d'une opérette filmée



Les deux héros
avec Sonia Ziemann

Richard Pottier a fait une réalisation très colorée, au propre comme au figuré. Grâce à Bourvil, il a tiré un bon parti comique des spectacles donnés par les comédiens ambulants, prétextes à chansons pastiches et à gags. Les extérieurs provençaux font tout à fait croire au Texas et les décors signés Rino Mondellini sont de grande qualité, reconstitués dans les studios de la Victorine. La chanson *Sérénade au Texas* est le leitmotiv du film, interprétée bien sûr par Luis Mariano. Dans un rôle taillé à sa mesure pour mettre en valeur ses multiples dons comiques, Bourvil se multiplie, au sommet de sa forme.



Un Drôle de dimanche

Il choisit donc l'alternance et enchaîne, du 7 juillet au 6 **septembre 1958**, avec un nouveau long métrage dramatique, ***Un Drôle de dimanche***, que met en scène Marc Allégret dans les studios de Boulogne mais aussi à Paris et dans plusieurs villes de banlieue. Après Michèle Morgan, c'est « l'autre » grande dame du cinéma français, Danièle Darrieux, qui devient la partenaire de Bourvil. Arletty fait également partie de la distribution, jouant le personnage du professeur d'art dramatique, Madame Armier, ancienne actrice de la Comédie-Française. C'est la première fois que ces trois vedettes se trouvent à l'affiche d'un même film, puisque jamais Bourvil et Danièle Darrieux ne s'étaient rencontrés devant la caméra. Marc Allégret a réuni les deux artistes dans cette œuvre douce-amère où ils doivent se jouer une comédie à la fois subtile et cruelle : celle des cœurs aimants qui se mentent à eux-mêmes par orgueil, par pudeur, par désespoir. Le « team » Danièle Darrieux-Bourvil est probablement l'évènement le plus exceptionnel de la saison car, grâce à eux, le film a une dimension nouvelle, celle de la vérité.



Une autre grande dame du cinéma : Arletty

On frôle toujours le drame mais le réalisateur n'y fait jamais plonger ses person-nages. Il en résulte un nouveau succès populaire pour Bourvil et un grand plaisir pour les spectateurs qui peuvent entendre Danièle Darrieux chanter *La valse*, le thème principal composé par Paul Misraki, ce qu'elle n'avait pas fait au cinéma depuis bien des années. Le film sort en salles le 19 novembre 1958, alors que Bourvil est en pleine répétition d'une nouvelle opérette, *Pacifico*, dont la première a lieu le 10 décembre suivant au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Le comique partage l'affiche avec Georges Guétary et Pierrette Bruno. Malgré le triomphe de ce spectacle, Bourvil n'en délaisse pas le cinéma pour autant.



Rencontre avec Roger Hanin

RÉSUMÉ DU FILM

UN DRÔLE DE DIMANCHE – Jean Brevent est rédacteur dans une grande agence de publicité. Un soir il rentre chez lui dans sa vieille Traction et croise un bus dans lequel il reconnaît sa femme Catherine, qui l'a quitté depuis cinq ans. Il saute dans l'autobus et amorce avec elle la conversation pathétique et banale des gens qui s'aiment encore et qui n'osent et ne savent comment se l'avouer. Mais il ne va pas tarder à apprendre que Catherine vit avec Sartori, son plus vieil ami de guerre. Jean décide de se venger et, s'étant enivré pour oublier, annonce à sa logeuse qu'il va tuer sa femme.
Dès lors, il imagine une mise en scène destinée à laisser croire à Catherine que tout est oublié et pour le lui prouver, il lui propose de les emmener, elle et Sartori, le dimanche suivant à la campagne. Mais Catherine vient seule. Au cours de ce drôle de dimanche, elle apprend d'abord que Jean n'est pas directeur de l'agence de pub comme il tentait de le lui faire croire, ensuite qu'il a décidé de la tuer. Bouleversée, Catherine comprend alors que ce dimanche ne peut se terminer sans elle. Par amour pour Jean, elle joue le jeu jusqu'au bout. Mais, à l'instant où le drame va se produire, Jean tombe à l'eau. Catherine éclate d'un rire irrépressible et, dans une scène clownesque où il a de l'eau jusqu'à la ceinture, Jean crie à son épouse son amour manqué, sa haine des femmes, son amertume et son désespoir. Ils se séparent. Cette fois, Jean et Catherine semblent irréconciliables. Mais le soir-même, tout orgueil étant aboli, l'amour reprend ses droits et ils se retrouvent, cette fois pour toujours...

Le Chemin des écoliers

Avec Sandra Milo...

Le 9 **mars 1959**, il retourne aux studios de Boulogne où il va rester jusqu'au 30 avril pour jouer ***Le Chemin des écoliers*** de Michel Boisrond, d'après le roman de Marcel Aymé. Ce livre est adapté par Jean Aurenche et Pierre Bost, comme l'avait précédemment été *La Traversée de Paris* du même Marcel Aymé, avec le même Bourvil, dans les mêmes décors du Paris occupé. La distribution est assez exceptionnelle puisqu'on trouve les noms de Alain Delon, Françoise Arnoul, Lino Ventura, Pierre Mondy et Jean-Claude Brialy. Le cinéaste ne cache pas son désir de faire mieux encore que Claude Autant-Lara avec *La Traversée de Paris*, comptant en cela sur le prestige de Delon, considéré comme le nouveau jeune premier du cinéma français.



Paulette Dubost, Alain Delon et la petite Martine Hayet

RÉSUMÉ DU FILM

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS – Paris, avril 1943. Père de famille honnête et besogneux, Charles Michaud mène l'existence de millions d'autres Français en cette époque noire, auprès de sa femme Hélène et de ses deux enfants. Le garçon, Antoine, file le parfait amour avec Yvette, une jeune femme dont le mari est prisonnier en Allemagne. Yvette ayant des goûts de luxe, Antoine est contraint de faire du marché noir avec son copain Paul Tiercelin, fils d'un restaurateur qui accueille Allemands et prostituées dans son établissement. Lorsque Antoine demande à son père l'autorisation de partir en province pendant deux semaines, avec Paul, pour les vacances de Pâques, Charles n'hésite guère, considérant son fils comme un étudiant sérieux. En fait, Antoine a l'intention de rester à Paris, de livrer 2 000 bouteilles de champagne pour arrondir son compte en banque, et de vivre enfin 24 heures sur 24 avec sa maîtresse. Pour le marché noir, il est aidé de Lulu, un ami qui, ce jour-là, se déguise en officier allemand et prend le volant de son camion. Hélas, l'entrepôt où est caché le champagne a été repéré par la police ! Antoine parvient à prévenir Lulu juste à temps...
Dans leur petit appartement, Charles et Hélène reçoivent le bulletin scolaire de leur fils et constatent qu'il a des notes catastrophiques. D'abord furieux, ils décident de le faire revenir à la maison en abrégeant ses vacances. Quand il apprend cela, Antoine envoie Lulu, toujours avec son uniforme allemand, chez ses parents, pour leur faire croire qu'il est recherché par la Gestapo. Charles en déduit que son fils est un résistant, ce qui explique ses mauvaises notes au lycée. Il rend visite à Tiercelin, lequel, flairant l'embrouille, lui met une prostituée dans les bras, prénommée Olga. Charles croit avoir affaire à une jeune fille romantique et passe la soirée avec elle. À son retour à la maison, il se réjouit que son fils soit à l'abri en province. C'est alors que sa fille fond en larmes, avouant avoir vu Antoine à Paris, avec une femme. Cela ne fait plus aucun doute : Antoine est un héros de la Résistance ! De retour chez Tiercelin pour revoir Olga mais aussi avoir des explications sur l'attitude de Paul et d'Antoine, Charles tombe sur son fils fêtant ses exploits au marché noir avec ses amis. Il comprend toute la vérité mais avant qu'il n'intervienne, Olga se montre et l'empêche ainsi d'aller plus loin.
Le soir-même, une alerte est déclenchée dans le quartier. Charles et Antoine se réfugient dans une cave et se réconcilient, se comprenant à demi-mot, sans avoir vraiment besoin de s'expliquer.

Le Bossu

Tendresse, émotion, suspense, tout est réuni pour ce qui devient l'un des grands films français de l'année, même si certaines critiques ne sont guère tendres : toujours les mêmes qui n'apprécient pas Marcel Aymé ou Bost et Aurenche. Mais peu importe pour Bourvil, il a une nouvelle fois atteint son but ! De toute façon, il a l'esprit ailleurs puisque moins de trois semaines après la fin du tournage du *Chemin des écoliers*, il s'est installé du 19 mai au 28 **juillet 1959** au Franstudio de Saint-Maurice, pour y interpréter ***Le Bossu*** aux côtés de Jean Marais. Comme dans *Les Trois Mousquetaires*, le personnage incarné par Bourvil est le faire-valoir du héros. C'était Planchet avec d'Artagnan dans le premier, c'est maintenant Passepoil avec Henri de Lagardère. Mais aux yeux des spectateurs, c'est un faire-valoir aussi attirant que la star, les deux comédiens partageant d'ailleurs la tête d'affiche.



Ce film a été préparé par André Hunebelle sur un scénario de Jean Halain et Pierre Foucaud, afin de fêter le centenaire du célèbre roman de Paul Fédal. L'histoire avait déjà été portée à l'écran en 1925 par Jean Kemm, en 1934 par René Sti et enfin en 1944 par Jean Delannoy. Cette adaptation restitue avec plus de fidélité encore la flamme et la droiture de Lagardère, grâce au charme et à la popularité de Jean Marais, grâce à la verve, à l'humour et à l'esprit de Bourvil.

RÉSUMÉ DU FILM

LE BOSSU – Parce qu'il convoite la femme et la fortune de son cousin Philippe de Nevers, le prince Philippe de Gonzague a décidé de le faire assassiner. Nevers est en effet l'époux d'Isabelle de Caylus, laquelle lui a donné une fille, Aurore, âgée d'un an. C'est le tueur Peyrolles qui est chargé de cette exécution. Pourtant, il échoue dans sa mission à deux reprises car chaque fois, un gentilhomme nommé Henri de Lagardère intervient et sauve le prince. Mais à la troisième tentative, Lagardère est absent et Nevers est assassiné par Gonzague en personne, le visage caché par un masque. Quand il arrive sur les lieux, Lagardère reçoit les derniers mots du mourant et lui fait serment de le venger, après avoir pris soin de l'enfant. Avec son fidèle ami Passepoil, Lagardère emmène la petite Aurore en Espagne. Puis les années passent... Gonzague a épousé Isabelle. Il demande au Régent qu'un conseil de famille statue sur la succession de Philippe de Nevers. Apprenant cela, Lagardère revient en France pour faire triompher les droits d'Aurore et dévoiler l'identité du criminel. Pour mieux y parvenir, il se déguise en bossu, ce qui lui permet de s'approcher sans être reconnu de Peyrolles et de Gonzague. Il parvient même à se faire inviter au bal du Régent, auquel il présente Aurore. Mais Gonzague enlève la jeune fille ! Le bossu fait parler Peyrolles et vient délivrer celle qui l'aime secrètement depuis toujours. Il ôte son déguisement et se bat en duel contre Gonzague en présence du Régent et d'Isabelle de Caylus, lesquels ont été prévenus par Passepoil. Grâce à sa botte secrète, Lagardère tue l'assassin de Nevers. Isabelle de Caylus lui donne la main d'Aurore en témoignage de reconnaissance.

La Jument verte

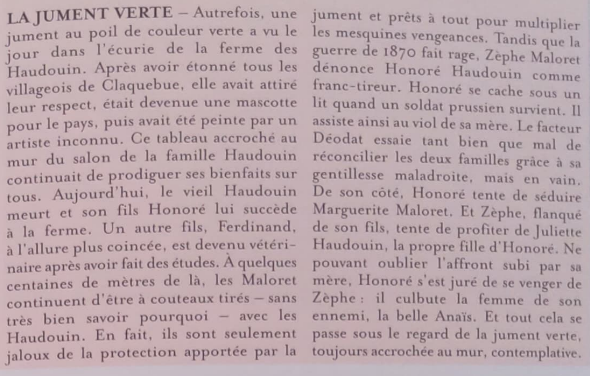
Enchaînant film sur film depuis l'année précédente, Bourvil laisse de nouveau passer trois semaines puis part dans le Jura, pour commencer le 18 **août 1959** le tournage de ***La Jument verte*** sous la direction de Claude Autant-Lara, sur un scénario de Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après un roman de Marcel Aymé ! Comme on le voit, les réticences de l'écrivain à l'époque du *Passe-muraille* sont oubliées depuis longtemps, succès oblige !

La Jument verte va d'ailleurs confirmer acteurs, auteurs et réalisateur dans leur objectif puisque, bien qu'étant d'un genre différent, le film sera un véritable évènement lors de sa sortie en salles, au début de l'année suivante. Comptant parmi les meilleures ventes de livres de Marcel Aymé, cette jument de couleur verte donnait son point de vue sur le déroulement des évènements, dans toute une série de chapitres intitulés *Les propos de la jument*. Autant-Lara se devait de restituer ces propos. Ne trouvant pas la solution lui permettant d'y parvenir à l'écran, il avait eu l'idée de tourner deux versions différentes : dans l'une, la jument se transformait en femme, dans l'autre – celle finalement retenue – l'animal restait accroché dans un cadre d'où elle parlait par l'intermédiaire de différents personnages. Bourvil incarne Honoré Haudouin, dont le plus acharné des adversaires est Zèphe Maloret, chacun étant le représentant de deux familles ennemies depuis toujours.

Quelques jours seulement après la fin du montage, le film est présenté à la commission de censure. C'est aussitôt une levée de boucliers : l'avis est réservé, le long métrage risque de ne jamais être projeté en public. Après diverses interventions, dont celle de plusieurs cinéastes opposés à toute censure, il est seulement interdit aux moins de 18 ans, pour libertinage.

Francis Blanche auprès de Bourvil

Une magnifique jument verte, cause de nombreux drames



LA JUMENT VERTE – Autrefois, une jument au poil de couleur verte a vu le jour dans l'écurie de la ferme des Haudouin. Après avoir étonné tous les villageois de Claquebue, elle avait attiré leur respect, était devenue une mascotte pour le pays, puis avait été peinte par un artiste inconnu. Ce tableau accroché au mur du salon de la famille Haudouin continuait de prodiguer ses bienfaits sur tous. Aujourd'hui, le vieil Haudouin meurt et son fils Honoré lui succède à la ferme. Un autre fils, Ferdinand, à l'allure plus coincée, est devenu vétérinaire après avoir fait des études. À quelques centaines de mètres de là, les Maloret continuent d'être à couteaux tirés – sans très bien savoir pourquoi – avec les Haudouin. En fait, ils sont seulement jaloux de la protection apportée par la jument et prêts à tout pour multiplier les mesquines vengeances. Tandis que la guerre de 1870 fait rage, Zèphe Maloret dénonce Honoré Haudouin comme franc-tireur. Honoré se cache sous un lit quand un soldat prussien survient. Il assiste ainsi au viol de sa mère. Le facteur Déodat essaie tant bien que mal de réconcilier les deux familles grâce à sa gentillesse maladroite, mais en vain. De son côté, Honoré tente de séduire Marguerite Maloret. Et Zèphe, flanqué de son fils, tente de profiter de Juliette Haudouin, la propre fille d'Honoré. Ne pouvant oublier l'affront subi par sa mère, Honoré s'est juré de se venger de Zèphe : il culbute la femme de son ennemi, la belle Anaïs. Et tout cela se passe sous le regard de la jument verte, toujours accrochée au mur, contemplative.



Jean Marais et son valet Bourvil (Cogolin)

Le Capitan

Continuant de battre le fer décidément très très chaud, Jean Marais et Bourvil sont de nouveau réunis par André Hunebelle sur un scénario de Jean Halain et Pierre Foucaud, adaptation du roman de Michel Zevaco, ***Le Capitan***. C'est la seconde version cinématographique de ce livre de cape et d'épée, après celle de Robert Vernay réalisée en 1945, avec Aimé Clariond et Jean Tissier. Zevaco est d'ailleurs un auteur prisé par les cinéastes puisqu'il a écrit de nombreux livres devenus des films, comme *Le Pont des soupirs*, *Buridan* et surtout *Les Pardaillan*. Le tournage se déroule dans les Pyrénées, à Fontainebleau puis pour les scènes d'intérieurs, au Franstudio de Saint-Maurice. Elsa Martinelli, Pierrette Bruno et Lise Delamare complètent la distribution.

L'humour est peut-être moins présent malgré Bourvil que dans *Le Bossu*, mais les émotions sont toujours aussi fortes. Éternel jeune premier, Jean Marais est lui aussi acclamé, chacun s'enthousiasmant sur les cascades qu'il réalise lui-même, des exploits sportifs stupéfiants, une élégance à nulle autre pareille. Les entrées confondues du *Bossu* et du *Capitan* dépassent 10 millions de spectateurs.

RÉSUMÉ DU FILM

LE CAPITAN – L'action se passe en 1616, alors que Louis XIII est âgé de 15 ans. Concini, favori de la Reine, convoite le trône, comme le fait également le duc d'Angoulême qui dirige un réseau de grands seigneurs conspirateurs. Le chevalier de Capestang échappe à la mort lors d'une attaque de pillards, grâce à l'intervention d'une jeune fille elle-même menacée par les tueurs de Concini. Il vient à Paris pour demander justice. Durant son trajet, il sauve un pauvre baladin nommé Cogolin qui décide de le suivre, n'ayant rien de mieux à faire ! Dans les rues de la capitale, De Capestang se heurte à Concini qui tente de l'employer comme espion. N'y parvenant pas, il le traite de « Capitan ». Il lui révèle aussi que celle qui l'a sauvé est Gisèle d'Angoulême, la fille du duc, actuellement prisonnière entre ses mains. Capestang la délivre avec l'aide de Cogolin puis convainc les conjurés de rester fidèles au Roi. Mais Concini accuse le Capitan ouvertement et tente d'infléchir les partisans du duc. Lors d'un combat singulier, le Capitan tue Rinaldo, homme de main de Concini. C'est alors que survient Louis XIII qui doit la vie à l'intervention de Gisèle. La jeune femme lui demande de reconnaître la loyauté du chevalier. Le Roi arrête et fait exécuter Concini puis demande au duc d'Angoulême de se rallier à lui. Quant à Gisèle, elle accepte d'épouser François de Capestang.

Fortunat



Teddy Billis, Frédéric Mitterand, Michèle Morgan, Patrick Millow et Bourvil

Au mois de **juin 1960**, c'est à Ébreuil, près de Vichy, que Bourvil prend ses quartiers d'été pour être de nouveau le partenaire de Michèle Morgan dans un film cette fois signé Alex Joffé : ***Fortunat***. (Le tournage se poursuivra à Toulouse et s'achèvera aux studios de Saint-Maurice). Il s'agit encore une fois d'une histoire se déroulant pendant l'Occupation, bourrée de tendresse et de bons sentiments, sans oublier une indispensable émotion. Sous le pseudonyme de Frédéric Robert, le fils de Michèle Morgan/Juliette est interprété par Frédéric Mitterrand.

Si certains regrettent un manque de rigueur de la part d'Alex Joffé dans sa mise en scène, tous sont unanimes pour écrire : *« La belle Michèle Morgan défend le film mieux que son talent. Bourvil est émouvant de naturel dans cette merveilleuse histoire... »*

RÉSUMÉ DU FILM

FORTUNAT – Noël Fortunat, jeune homme plutôt fruste, passe son temps à braconner dans la rivière ou dans les bois, à bricoler plutôt qu'à travailler. À Ménétou, le petit village de l'Allier où il habite, sa seule amie est la maîtresse d'école, mademoiselle Massillon. Elle sait que sous son aspect rébarbatif se cache un grand cœur. Depuis que la France est occupée et que la rivière sert de ligne de démarcation, l'institutrice et Fortunat ont fait passer des centaines de malheureux en zone libre. Un jour, un cas peu ordinaire se présente : il s'agit d'une mère, Juliette Valécourt, et de ses deux enfants. C'est une femme élégante dont le mari, professeur, chef de la Résistance, a été arrêté par les nazis. La Gestapo cherche à mettre la main sur Juliette. Habituée à une vie facile, Juliette ignore tout des activités de son mari. Elle ne comprend pas son arrestation. Elle est sans défense mais sait qu'elle doit partir pour Toulouse au plus vite. Afin de camoufler son identité, mademoiselle Massillon la convainc de se faire passer pour la femme de Fortunat. Celui-ci l'accompagnera jusqu'à sa destination... Peu à peu, une sincère estime se transforme en attirance puis en amour. Fortunat devient le soutien de cette famille au travers des difficultés qui l'assaillent et qu'il commence à considérer comme la sienne. Pour Juliette, il se met au travail, devenant un père de famille accompli. Au contact de Juliette, il se civilise et se rend indispensable. Malgré la guerre, il est heureux ! Il voudrait que les combats durent toujours... Mais la fin des hostilités est proche. Au milieu de l'allégresse générale, Fortunat est triste. La paix revenue, Juliette retourne à Paris pour avoir des nouvelles de son mari, tandis que Fortunat revient à Ménétou. Il apprend que mademoiselle Massillon a été fusillée par les Allemands. Au village, personne ne le reconnaît : il est un véritable bourgeois. Mais Fortunat part bientôt rejoindre Juliette à Paris, appelé par un télégramme. Sur le quai de la gare, Juliette lui dit que son époux est rentré de déportation. Noël est effondré. Sa nouvelle vie s'achève déjà. Les deux enfants tentent de l'appeler mais malgré l'amour qu'il éprouve pour eux, il préfère ne pas s'arrêter. Il se retourne une dernière fois puis part en courant. Pour toujours.

Est-ce pour se remettre de son travail acharné depuis près de deux ans que Bourvil accepte une simple participation au film de Jean-Charles Dudrunet, ***Dans la gueule du loup***, durant l'automne 1960 ? Deux jours de présence seulement dans les studios pour ce polar interprété par Félix Marten, Magali Noël, Pascale Roberts et Pierre Mondy. Il faut dire que Bourvil est loin de ses interprétations habituelles puisqu'il joue un drogué, aperçu quelques instants au détour de l'image.

Tout l'or du monde

Avec ***Tout l'or du monde***, il aborde un sujet plus ambitieux auprès d'un réalisateur de grande envergure : René Clair. C'est dans le Lot-et-Garonne, à Castillonnès, que commence le tournage, le 10 **juin 1961**. L'ambiance est agréable, le soleil brille, l'entente est parfaite entre tous les comédiens autour de Bourvil : Philippe Noiret, Claude Rich, Alfred Adam, Claude Vega, mais aussi Françoise Dorléac, Annie Fratellini et Colette Castel.

Un triple rôle pour Bourvil, comme en avait tenu à trois reprises Fernandel, dans *Raphaël le tatoué, L'Héritier des Mondésir* et *Le Mouton à cinq pattes* (là, il interprétait six personnages). Malgré cette performance d'acteur, malgré le brio de René Clair, l'esprit de chacun disparaît dans les complications d'une intrigue confuse et dont on se lasse vite. La déception est grande...



Avec Annie Fratellini...

Philippe Noiret, Bourvil et Claude Rich

RÉSUMÉ DU FILM

TOUT L'OR DU MONDE – Comme le disait Alphonse Allais, il faudrait bâtir les villes à la campagne, parce que l'air y est plus pur. Le village de Cabosse, au centre de la France, est celui dans lequel le taux de mortalité est le plus bas, donc la moyenne de vie la plus longue ! En lisant un article sur ce sujet, l'homme d'affaires Victor Hardy décide de vendre de la longévité. Puisque le terrain ne vaut presque rien à Cabosse, il va racheter tout le village et y construire le domaine de Longuevie, avec source thermale, hôtel, casino, golf... En quelques semaines, Victor et son associé Fred récoltent les promesses de vente de tous les propriétaires. Tous, sauf un : le vieux Mathieu Dumont (Bourvil), qui possède un terrain sans grande valeur mais où coule une source de jouvence. Avec l'accord de son fils Toine (Bourvil), Mathieu veut conserver la tradition familiale. Toine étant dans la montagne avec les moutons jusqu'à la fin de l'été, Mathieu n'est pas du tout pressé de donner une réponse aux promoteurs. Pourtant, un jour, Toine déserte et revient à la maison. Scandalisé par cet abandon, son père le jette à la porte ! En quelques heures, l'humble gardien de moutons va devenir une célébrité dans toute la France. Invitée par Victor pour baptiser le domaine de Longuevie au cours d'une cérémonie officielle, Stella, la reine de la chanson, se querelle avec Mathieu qui se fait menaçant et brandit son fusil chargé de gros sel. Les hebdos n'ayant pas grand-chose à dire cette semaine, ils titrent tous sur *La belle et le paysan*, apportant une publicité inespérée à Victor, qui en tire parti et fait venir le berger Toine à Paris. On l'habille, on le promène, on le montre au bras de Stella et à la télévision, un agneau dans les bras. Il se rend si sympathique que Victor préfère le renvoyer sans ménagement à Cabosse. Là, il apprend la mort de Mathieu qui a reçu un panneau publicitaire sur la tête. Du coup, Victor revient à la charge, console et réconforte Toine, le séduit pour obtenir la vente que son père refusait. Mais Toine se dérobe : ni pressions ni menaces n'ont de prise sur lui. Il est devenu aussi entêté que l'était Mathieu. La véritable raison de son attitude, c'est Jules, le chauffeur de Victor qui la découvre : Toine aime Rose, la servante du café. Un tel mariage ruinerait les espoirs de Victor. Jules se charge de mettre Toine en présence de Rose pour que le couple se fâche ! Toine lève la main sur la jeune fille, ce qui lui vaut l'hostilité de ses concitoyens. Il décide alors d'accepter l'offre de Victor mais au moment de signer, on apprend que Toine a un frère, Martial (Bourvil), que tout le monde croyait mort en prison. Martial étant en Amérique du Sud où il élève des lamas, Victor prend l'avion pour le rejoindre et obtenir de lui qu'il cède sa part d'héritage à Toine. L'affaire devient très compliquée car Martial pose une condition : que Toine se marie avec Rose pour que se perpétue la lignée des Dumont. Victor se doit maintenant de réconcilier le couple qu'il s'est évertué à séparer... Et dans le village, tout le monde s'en mêle ! Tandis que les hommes d'affaires suivent avec angoisse la querelle des amoureux du haut d'une colline, ils se réjouissent enfin quand le couple s'embrasse. Pourtant, il n'y aura jamais de domaine de Longuevie car, épuisé par les émotions, Victor s'effondre, victime d'une crise cardiaque. Et son entreprise s'effondre avec lui... La fontaine de jouvence ne sera pas exploitée industriel-lement. *Tout le monde peut y boire* comme le souhaitait l'ancêtre de la familleDumont.



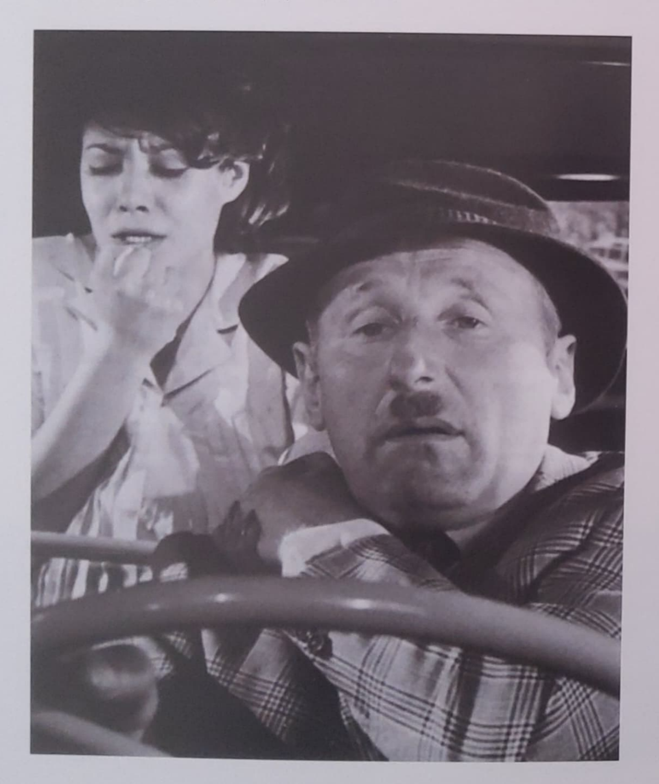


... et Alfred Adam

Le Tracassin

Alors Bourvil se remet au travail, toujours en 1961, et enchaîne avec ***Le Tracassin***, sous-titré *Les Plaisirs de la ville*, qu'il tourne au Franstudio de Saint-Maurice. Alex Joffé en est le réalisateur, un homme que connaît décidément très bien Bourvil. Leur complicité est présente à tout instant au cours de ce tournage paisible et agréable, comme les aime l'acteur. Il y a pour partenaire son amie Pierrette Bruno, avec laquelle il venait de jouer *Pacifico* et qu'il allait retrouver à partir du 10 février 1962 dans *La Bonne Planque*, en tournée dans toute la France, avant d'être interprétée à Paris au Théâtre des Nouveautés, à compter du 8 septembre de la même année.

Le Tracassin, grâce à quelques gags bien amenés, va conquérir le spectateur, lequel se reconnaîtra dans les inconvénients du quotidien surchargé et encombré, des embouteillages, du « speed » propre aux citadins.





Bourvil et Pierrette Bruno



Une nouvelle tactique du gendarme ?

RÉSUMÉ DU FILM

LE TRACASSIN – André Loriot travaille aux Laboratoires de Psychochimie dont le slogan publicitaire, *« la bonne humeur c'est la santé »*, permet d'écouler des pilules de détente... dont il a grand besoin ce jour-là, sa journée s'annonçant assez mal. Après l'euphorie du réveil, c'est la première contravention et l'embouteillage qui suit. Il manque un rendez-vous urgent concernant l'échange de son logement, ce qui lui permettrait d'épouser enfin Juliette, sa gentille maîtresse. Au bureau, son patron le charge de prendre les communications de sa femme lors d'un soi-disant déjeuner d'affaires, ce qui gâche en partie son propre repas et amène un malentendu avec Juliette qui lui en tient rigueur. L'amabilité d'André ne peut éviter l'amie abusive qui emprunte sa voiture et augmente ainsi le nombre de P.V. reçus dans la journée. Puis sa bonté l'amène au chevet de sa sœur qui vient d'accoucher. Mais la layette est dans la voiture prêtée et son ultime rendez-vous est de nouveau compromis. Fâché avec Juliette, accablé de contraventions et toujours sans espoir de changer de logement, André absorbe toute une boîte de pilules pour affronter son patron mécontent et lui demander un prêt pour l'achat d'un nouvel appartement. Mais les pilules euphorisantes provoquent un fou rire inextinguible qui ne fait pas bonne impression. Il ne lui reste qu'à rentrer à pied. Et sans travail ! Heureusement, Juliette l'attend et tout finira par s'arranger.

Comme il l'a fait l'année précédente, Bourvil participe, par sympathie pour Pierre Perrin, à un film baptisé ***Un Clair de lune à Maubeuge***. Pierre Perrin est un ancien chauffeur de taxi qui, dans les embouteillages dont on parlait plus haut, occupait son temps en écrivant quelques chansonnettes. Il en avait rédigé une portant ce titre, et qui était devenu un énorme succès du disque, vendue à plusieurs millions d'exemplaires, et chantée entre autres par Pierre Perrin lui-même bien sûr, mais aussi par Fernand Raynaud et Bourvil. Dans le long métrage né du succès de la chanson, on aperçoit en guest stars : Sylvie Vartan, Michel Serrault, Jacques Dufilho, Robert Manuel et Claude Brasseur. Pierre Perrin tient son propre rôle ou presque : celui de Paul, un sympathique chauffeur de taxi parisien qui partage son existence entre deux amours, sa fiancée Virginie et la musique. À la fin de l'histoire, la chanson écrite par Paul est sur toutes les lèvres et on voit Bourvil l'interprétant sur un petit écran de télévision.

Les Culottes rouges

Les deux amis que sont Joffé et Bourvil ne se quittent décidément plus et récidivent une fois encore avec ***Les Culottes rouges***, un long métrage situé pendant la guerre, dans un camp de prisonniers français en Allemagne...



Dans un camp de prisonniers, avec Laurent Terzieff

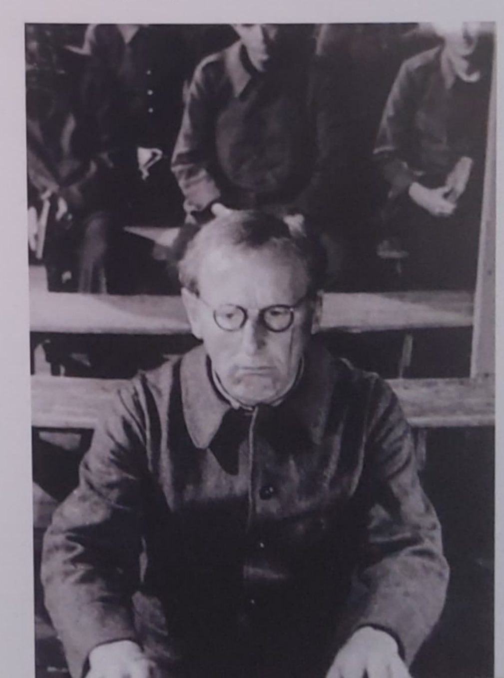
RÉSUMÉ DU FILM

LES CULOTTES ROUGES – Tous les récidivistes de l'évasion sont contraints de porter des culottes rouges pour être plus facilement repérés par leurs gardiens. Antoine Rossi (Laurent Terzieff) en est à sa sixième tentative. Difficile à vivre, mauvais camarade, il exaspère ses compagnons de captivité. Mais cette fois-ci, grâce à la complicité de Schmidt, son évasion devrait réussir à coup sûr. Durant la messe, il troque sa culotte rouge contre un pantalon gris, se faufile derrière les baraquements au lieu de revenir avec ses copains. Mais craignant d'être découvert, il pénètre sous la scène du théâtre du camp... où il trouve un autre prisonnier planqué ! Il s'agit de Fendard (Bourvil), sacristain et enfant de chœur le dimanche, souffleur au théâtre les autres jours, lors des répétitions. Affamé, Antoine se précipite sur les provisions que cache jalousement Fendard. Par son cynisme et son autorité, il réduit Fendard à sa merci, lequel est plutôt veule et craintif. Profitant d'un déplacement des artistes du camp qui doivent donner des représentations de *Phi-Phi* dans d'autres stalags, Antoine se cache dans une malle de costumes et se sauve avec Fendard. Mais tous deux ratent le train sanitaire qui devait les conduire vers la liberté. Alors Antoine se dissimule dans une meule de foin où Fendard le rejoint après avoir vainement tenté de réintégrer le camp. En quelques jours, Fendard est devenu un autre homme, généreux et débrouillard. Il trouve de la nourriture, il soigne son nouveau copain Antoine qui s'est fait une entorse. Une occasion se présente qui pourrait lui permettre de partir, mais Fendard refuse d'abandonner son compagnon immobilisé. Enfin les deux hommes parviennent à la voie ferrée où passe un train roulant vers la France. Grâce à son ami, Antoine parvient à se hisser dans un wagon mais lorsque Fendard s'apprête à le suivre, il le repousse dans le vide, affirmant qu'il n'y a pas de place pour deux. Se cachant sous les essieux, Fendard va assister un peu plus loin à une nouvelle arrestation d'Antoine, découvert par le flair d'un chien policier allemand. Il recouvrera seul la liberté.

Ce thème de la captivité de prisonniers de guerre et la peinture de caractères divers, veules ou cyniques, sont non seulement intéressantes mais souvent émouvantes. Bourvil et Terzieff savent mettre en valeur leurs talents respectifs, dans une œuvre bien composée et bien conduite. La reconstitution de l'atmosphère pittoresque et douloureuse des camps reste toujours juste. Bien sûr, le film de Joffé rappelle *La Vache et le prisonnier* d'Henri Verneuil, tourné deux ans plus tôt, et *Le Caporal épinglé* de Jean Renoir, réalisé l'année précédente. Des histoires de guerre, de casernes, de camps de prisonniers, mais des sujets traités tout aussi habilement les uns que les autres, avec une patte différente. Maurice Bessy écrit d'ailleurs à propos du film :

« Un jour viendra où l'on s'apercevra que Les Culottes rouges *est une manière de chef-d'œuvre. Avec, pour point de départ, un cadre et un sujet au premier degré qui n'incitent guère au rire – de peur d'avoir à en pleurer – le film évolue subtilement vers une thématique infiniment plus complexe, plus ambiguë: les liens terribles qui unissent le bourreau et sa victime, avec, au fond de tout cela, l'image comme en négatif de toutes les amours humaines, qui font que l'on est tour à tour le tyran et le supplicié de l'autre. »*

Après une nouvelle participation qui permet à Bourvil de retrouver Jacqueline Maillan, Alfred Adam, mais surtout son ami Francis Blanche, réalisateur et interprète principal de ***Tartarin de Tarascon***, d'après le roman d'Alphonse Daudet, en **avril 1962** (Bourvil joue le très court rôle du curé – d'autres acteurs célèbres sont figurants dans cette œuvre, comme Henri Salvador, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Jean Richard, Raymond Devos et Darry Cowl),



Les Bonnes Causes

Bourvil devient juge d'instruction pour une histoire policière à suspense que met en scène Christian-Jaque, aux studios de Billancourt. Il s'agit des ***Bonnes Causes***, scénario de Paul Andreota, dialogues d'Henri Jeanson, roman de Jean Laborde, avec Pierre Brasseur, Marina Vlady et Virna Lisi.

Malgré un sujet sombre, une histoire de crime parfait, de machination, d'intrigues amoureuses sinistres, c'est la gaîté qui règne sur le plateau. Bourvil dit avoir besoin de cette joie lorsqu'il tourne un rôle sérieux. Et maintenant, le sérieux il connaît bien, ayant fait ses preuves dans le passé.



Bourvil face à Pierre Brasseur

RÉSUMÉ DU FILM

LES BONNES CAUSES – Paul Dupré est cardiaque. Son épouse Catherine, qui veut se débarrasser de lui, a l'idée de commettre un crime parfait en remplaçant l'une des ampoules de la boîte de piqûres d'Héparine, par du poison. L'infirmière Gina Bianchi, chargée des soins de Dupré, fera cette piqûre mortelle sans en avoir conscience et sera probablement accusée du meurtre. D'autant plus que Gina a été la maîtresse de Dupré quelque temps auparavant. Dès le lendemain de la mort du riche industriel, Gina Bianchi est arrêtée sur dénonciation de Catherine Dupré. Pour mettre toutes les chances de son côté, Catherine avoue à son avocat de quelle manière elle a assassiné son mari par personne interposée et comment lui est venue l'idée de ce meurtre. Cet avocat, Maître Cassidi, est en fait l'amant de Catherine mais il est stupéfait devant la froideur de sa maîtresse qui affirme que c'est lui-même, le maître du barreau, qui l'a involontairement incitée à ce crime en se vantant, lors d'une soirée, d'être capable de faire acquitter ou condamner qui il voulait.

De son côté, Gina prend un jeune avocat, maître Philliet, comme défenseur. Timide, novice, il ne fait pas le poids face à Cassidi. Par contre, le juge d'instruction chargé de l'enquête, Albert Gaudet (Bourvil), comprend peu à peu la vérité de l'affaire, sans être capable de prouver l'innocence de Gina ni la culpabilité de Catherine. C'est la lutte de la puissance, du talent et des relations d'un homme qui met tout cela dans la balance, face à la naïveté de son collègue concurrent. Et le plateau penche : Gina Bianchi est condamnée à huit ans de prison. Quand maître Cassidi comprend qu'il a été à son tour berné par Catherine Dupré et que celle-ci a en fait un autre amant avec qui elle s'apprête à partir en voyage, sa vanité est blessée et sa fureur prend le dessus. Le travail inverse commence : le poids de maître Cassidi va cette fois servir à rendre vraiment la justice.

Le film aurait pu être signé André Cayatte tant il correspond à l'ensemble de l'œuvre de ce réalisateur. Cela s'explique par le fait que le scénario est une adaptation d'un livre de Jean Laborde, chroniqueur judiciaire à L'Aurore et à France-Soir. (Sous le pseudonyme de Raf Vallet, Laborde a écrit de nombreux policiers dont *Mort d'un pourri*). Le long métrage fait réfléchir sur la terrible puissance de suggestion que peuvent avoir les avocats célèbres sur les jurés et qui risque de fausser certains verdicts. Ces maîtres du barreau devraient s'en servir uniquement pour défendre et jamais pour accuser.

La distribution est exemplaire, le spectateur est tenu en haleine en permanence grâce à une ambiance envoûtante et un suspense croissant. Comme dans un film d'Hitchcock, on connaît la vérité mais on ignore quand et comment elle va surgir, éclater.

Précisons pour la petite histoire, que Frédéric Pottecher, célèbre chroniqueur judiciaire de la télévision des années 60, fait ici une apparition dans son propre personnage. Précisons aussi que si Bourvil a dès le départ été contacté pour incarner le juge d'instruction, le rôle de Pierre Brasseur avait précédemment été proposé à Laurence Olivier, Paul Meurisse et Philippe Nicaud. Quant à celui de Marina Vlady, il avait été refusé par Michèle Morgan, Annie Girardot, Dawn Addams, Gina Lollobrigida et Jeanne Moreau.

Le Magot de Josefa

On dit beaucoup de bien, un peu de mal aussi, de ce film lors de sa sortie en salles, au mois d'avril 1963. Dans l'intervalle, Bourvil s'est déjà engagé pour tourner un autre long métrage, sous la direction de Claude Autant-Lara, ***Le Magot de Josefa***, avec Anna Magnani et de nouveau Pierre Brasseur. En fait, Autant-Lara travaillait depuis cinq ans sur ce projet sans parvenir à le mettre sur pied, en raison de problèmes de distribution mais aussi de coproduction franco-italienne. Ayant l'accord de Bourvil, le cinéaste a enfin atteint son but en ce début d'année **1963** et le tournage peut commencer à la fin du mois d'avril, bien que Bourvil soit encore sur la scène du Théâtre des Nouveautés avec *La Bonne planque*.

L'équipe s'installe à Bussy-Saint-Martin, un petit village de Seine-et-Oise (aujourd'hui les Yvelines) – les prises de vues s'achèveront au Franstudio de Saint-Maurice, au début du mois de juin.

Via sa société Raimbourg Productions, Bourvil est coproducteur du film et c'est lui qui a pu imposer, en mettant les moyens financiers nécessaires, le nom d'Anna Magnani pourtant liée alors avec un producteur italien nommé Alfredo Bini. Malgré tous ces atouts, d'excellents comédiens, deux scénaristes de réputation internationale (Jean Aurenche et Pierre Bost), une musique signée René Cloerec, *Le Magot de Josefa* va être un échec sur le plan commercial.



Avec Anna Magnani

LE MAGOT DE JOSEFA – Pierre Corneille (Bourvil) et Justin Truculia mènent à Paris la problématique existence des artistes débutants. Justin écrit des paroles de chansons que Pierre met en musique. Et tous deux n'ont plus un sou en poche ! Cette situation est d'autant plus insupportable à Justin que sa mère, Josefa, est fabuleusement riche, après avoir hérité d'un oncle d'Amérique, quatre ans plus tôt. Il décide de mettre au point une petite escroquerie avec son copain... Leurs premiers droits d'auteurs leur permettent d'ouvrir un compte en banque. Ils tirent un chèque de 3 millions à l'ordre de Pierre Corneille et celui-ci va le toucher. Bien sûr, la banque refuse de l'acquitter, alors Corneille proteste, fait appel au directeur et demande une attestation confirmant que le chèque est sans provision. Puis le directeur lui conseille d'en parler à Josefa Truculia pour arranger les choses. C'est exactement ce que les deux amis attendaient. Justin téléphone à sa mère pour préparer le terrain, tandis que Corneille se rend au village dans lequel elle habite. Bien qu'elle soit riche, elle tient la petite épicerie du lieu.
Corneille lui explique qu'il est porteur d'un chèque signé par son fils pour l'achat d'une voiture, que la voiture a été depuis détruite dans un accident et que le chèque est sans provision : « *En payant à sa place, vous lui éviterez la prison !* » Mais Pierre comprend tout de suite qu'il s'est lancé dans une entreprise délicate, car madame Truculia est une maîtresse-femme qui refuse catégoriquement de payer. En s'éloignant, Pierre fait la connaissance du fossoyeur qui lui révèle que le véritable père de Justin n'est autre que le maire du village. Revenu voir madame Truculia, Pierre lui affirme qu'il va aller chez le maire sans tarder. Cette petite phrase déclenche chez Josefa un accès de colère. Elle finit par avouer qu'elle ne possède rien, sinon un coffre vide et que l'héritage était inexistant. Abasourdi par cette révélation, Pierre Corneille persiste à vouloir consulter le maire. Ce dernier l'arrête tout de suite mais laisse entendre qu'il pourrait payer si Josefa faisait elle-même cette demande.
Finalement découragé, Corneille avoue la vérité à Josefa. Dans le même temps, la population laisse exploser sa colère, excitée par ce maire dont elle ne veut plus. Les villageois enfoncent la porte de l'épicerie et y mettent le feu. Josefa porte plainte contre le maire qui se sent pris au piège et qui, pour éviter le pire, sort 3 millions de sa poche. Josefa et Corneille n'ont plus rien à faire dans ce village. Ils partent ensemble sur la route avec un vrai chèque de 3 millions.



Jean-Marie Proslier, Anna Magnani et Bourvil



La déception est grande, car Claude Autant-Lara avait habitué ses admirateurs à beaucoup mieux. Même si l'interprétation est talentueuse, il n'en reste plus rien quand le mot « fin » paraît sur l'écran. Dans La Croix, on lit :

« On imaginerait difficilement quelque chose de plus vulgaire, de plus visqueux et de plus bas que Le Magot de Josefa. *Ce n'est même plus un film. Tout au plus la danse rageuse et frénétique d'un homme qu'on devrait peut-être plaindre tant il faut de fiel au cœur pour en arriver là !... Bourvil, égaré dans cette cage aux grands fauves, rafistole ce qu'il peut du sujet à force de discrétion et d'airs gênés qui ne sont pas feints. Chez nous, cher grand Bourvil, les plus gênés s'en vont. Que ne l'avez-vous fait ! »*

Effectivement, Bourvil aurait dû se retirer. Il aurait surtout dû ne pas investir autant d'argent par l'intermédiaire de sa société. S'il n'est pas ruiné, il n'en est pas loin. Comme d'ailleurs Claude Autant-Lara. Est-ce pour cette raison que trois autres projets communs aux deux hommes ne verront jamais le jour ? Il s'agit d'abord de *Lucienne et le boucher* d'après l'œuvre de Marcel Aymé (Bourvil devait être un boucher sensible, à la recherche du grand amour, qui tombe sur une affreuse mégère au langage cru), puis de *Le Trompette Clairon* (Bourvil y aurait été un soldat napoléonien, vivant dans une famille qui lutte contre les recouvreurs d'impôts), et enfin *La Mare au diable*, d'après l'œuvre de George Sand.



Un drôle de paroissien

Bourvil n'a pas encore fait la connaissance de Jean-Pierre Mocky, le réalisateur français le moins conventionnel qui soit. Quand ce dernier prépare ***Un drôle de paroissien***, il songe tout de suite au grand comique pour en être l'interprète principal. Il raconte cette rencontre :

« Je conclus bien vite que seul Bourvil pouvait incarner Georges Lachesnaye, le héros mythique et farfelu du roman Deo Gratias, *grand bourgeois demeurant Place des Vosges, parlant un langage châtié, portant manteau, redingote et chapeau Eden gris souris, et pillant avec astuce les troncs d'église. J'adressai le découpage du film chez Bourvil. Deux jours plus tard, il me téléphone : non seulement il accepte le rôle, mais encore il le tournera en participation presque totale pour m'aider. En plus, il rit à tous les gags, de ce rire complice qui tout au long de nos huit ans de collaboration jalonnera la préparation, le tournage et la sortie des quatre films que nous avons faits ensemble... »*

Après une préparation minutieuse, faite de compréhension et surtout de complicité, les deux hommes se retrouvent aux studios de Boulogne au début de l'année **1963**. L'équipe est complétée par Francis Blanche et Jean Poiret, ainsi que Jean Tissier, Marcel Pérès et Bernard Lavalette. (Outre les décors des studios, le tournage va se poursuivre dans 25 églises parisiennes, entre baptêmes, mariages et enterrements. Une séquence nous montre Mocky devant l'église Saint Bernard). Le roman *Deo Gratias,* adapté par Jean-Pierre Mocky et Alain Moury, a été écrit par Michel Servin et a reçu le Prix international du premier roman. Les dialogues sont signés Alain Moury et la musique est de Joseph Kosma.

Un film déconcertant pour de nombreux spectateurs mais une profonde et réelle amitié naît entre Bourvil et Mocky. Il n'en faut pas davantage pour satisfaire pleinement le comédien.

UN DRÔLE DE PAROISSIEN

La situation financière des Lachesnaye est en passe de devenir dramatique. Des splendeurs passées, il ne leur reste qu'une solide tradition d'oisiveté à laquelle le fils aîné, aimable, irresponsable et faux mystique, reste très attaché. Les biens familiaux ont été saisis et vendus. Georges est sur le point d'être expulsé. Il se rend à l'église pour demander à son saint patron un signe qui lui indiquerait ce qu'il doit faire pour se sortir de cette panade. Saint Georges semble répondre sur l'heure à sa requête, faisant entendre dans le lieu saint un petit bruit séduisant, celui de pièces de monnaie déposées par des fidèles dans le tronc. Pour Georges c'est l'évidence même : il va s'organiser pour ce qui sera désormais sa vocation de pilleur de troncs. Il va se consacrer totalement à cette activité. Au fil des jours, l'affaire devient prospère, d'autant plus que Georges s'est adjoint des collaborateurs efficaces qui exécutent des tournées hebdomadaires très rentables dans toutes les Églises de la capitale. Mais la Brigade des églises veille dans l'ombre et l'inspecteur Cucherat est sur les dents. Une véritable partie de « gendarmes et voleurs » commence. L'imagination débordante de Georges va l'aider à passer chaque fois au travers des pièges que lui tend le policier. Après un rêve prémonitoire, son collaborateur Raoul est arrêté. Georges fait un retour sur lui-même, demande pardon à Dieu, glisse dans un tronc le montant total de ses « prélèvements », et fait dire une messe à laquelle il assiste. Mais la brigade au grand complet envahit l'église et attend la fin de l'office pour arrêter Lachesnaye. *In extremis,* celui-ci parvient tout de même à s'en sortir encore une fois.

RÉSUMÉ DU FILM

D'étranges prêtres nommés Jean Poiret et Bourvil





Avec Jean Poiret...

... et Francis Blanche

Bourvil participe à l'un des plus grands films de l'histoire du cinéma, ***Le Jour le plus long***, quelques semaines plus tard. Il incarne un paysan normand qui entend un message à la radio londonienne et comprend que le débarquement, l'opération Overlord, est déclenché. Il sort dans la rue tandis que tout s'écroule autour de lui sous les bombardements, ayant ceint son écharpe de maire et s'étant coiffé d'un casque de pompier. Deux jours de tournage seulement mais une interprétation qui restera mémorable dans cette œuvre produite par Darryl Zanuck et à laquelle participent la plupart des grands noms du cinéma américain... et français.



Face à l'anglais Peter Lawford



La Cuisine au beurre

Lorsque l'acteur descend à Martigues, ce tournage n'est achevé que depuis trois jours. Et déjà le premier tour de manivelle de ***La Cuisine au beurre*** est donné dans cette ville des Bouches-du-Rhône, le 7 **juin 1963**. Le tournage durera jusqu'au 16 septembre. C'est une grande joie pour Bourvil de se retrouver enfin face à son maître, son modèle, celui qu'il admire le plus en France, dans un film de qualité : Fernandel. Pour la première fois sont effectivement réunis ces deux géants du rire, grâce à Gilles Grangier qui les connaît bien tous les deux, puisqu'il a dirigé Bourvil dans *Par la fenêtre* et *Poisson d'avril*, et Fernandel dans *L'Aventure de Cabassou, Le Printemps l'automne et l'amour* et *Le Voyage à Biarritz*. À travers Bourvil et Fernandel, c'est aussi deux styles d'humour qui sont confrontés : le normand et le méridional. Vous graissez une poêle avec une noix d'accent normand, vous jetez une pincée d'herbes provençales, et lorsque tout rissole, vous placez les deux stars côte à côte et vous laissez mijoter. À déguster avec un grand verre de soleil, du beurre et de l'ail, plus quelques jolies femmes, une poignée de bonne humeur.

Cette comédie sympathique (qui sera colorisée lors d'un passage à la télévision 30 ans plus tard), reçoit un accueil très chaleureux de la part du public et de la presse, même si certains critiques regrettent le manque d'invention du scénario et des dialogues un peu trop ternes.



Réunion de deux géants du cinéma comique : Bourvil et Fernandel

LA CUISINE AU BEURRE

Prisonnier de guerre, Fernand Jouvin (Fernandel), était resté en Autriche auprès de Gerda pour y passer des jours heureux, quand les combats s'étaient achevés. Aujourd'hui, il revient aux Martigues pour y retrouver son épouse légitime et son restaurant, La Bonne Bouillabaisse. Hélas, l'établissement a laissé place à La Sole Normande et Christiane, sa femme, a épousé son chef cuisinier, André, croyant Fernand mort depuis longtemps. Son nom figure d'ailleurs sur le Monument aux Morts de la ville. Il serait prêt à repartir mais il est renversé dans la rue, son livret militaire est retrouvé sur lui, Christiane est prévenue : Fernand n'est pas mort ! Feignant la plus extrême faiblesse, il explique d'une voix mourante qu'il était prisonnier des Russes par moins 80 degrés de froid. Du coup, le cœur de Christiane fond et celui d'André est plus ému encore. Ils invitent le pauvre Fernand à se reposer à La Sole Normande. Légitimement, Fernand est redevenu le mari de Christiane et le mariage avec André est frappé de nullité. Pour rétablir la situation actuelle, il faut que Fernand accepte de divorcer. En attendant, André devient d'une jalousie féroce, renonce à travailler aux cuisines d'autant plus que Fernand ne met aucune bonne volonté à signer les papiers du divorce.

Après s'être haïs, les deux hommes, d'un caractère opposé, finissent par se rapprocher, sympathiser et s'entendre sur le dos de Christiane. Fernand entraîne André dans des parties de pétanque et à la pêche, sans oublier le bar où le pastis coule à flots. Mais après une bringue, André disparaît en laissant une lettre d'adieu. Il a pris la résolution de s'effacer définitivement. Fernand comprend qu'il est allé trop loin et de toute façon il ne veut pas reprendre sa femme et ses fourneaux, trop fainéant pour cela. Il rattrape André à la gare et lui avoue qu'il n'est jamais allé en Sibérie. André promet de garder le silence, lui donne de l'argent et la clé de la petite maison qu'il possède en Normandie. C'est Fernand qui va partir à l'autre bout de la France, tandis qu'André reste aux Martigues avec Christiane et La Sole Normande.





Après une participation amicale dans le film de Jean Delannoy, ***Le Majordome***, dont Paul Meurisse est la vedette (Bourvil n'apparaît ni sur l'affiche ni même au générique : on le voit seulement quelques secondes à la fin du film, dans le rôle du vrai fiancé d'Agnès), Bourvil donne son accord à Jean-Pierre Mocky pour leur second long métrage ensemble.

La Grande Frousse

Le tournage de ***La Grande Frousse,*** initialement baptisé *La Cité de l'indicible peur*, commence au mois d'**avril 1964** dans les studios de Saint-Maurice et se poursuivra à Salers, dans le Cantal. Une réalisation agitée, à en croire l'équipe des techniciens et celle des comédiens (à laquelle appartiennent Francis Blanche, Jean-Louis Barrault, Jacques Dufilho, Victor Francen, Raymond Rouleau, Jean Poiret et le chanteur René-Louis Lafforgue) car, comme c'est bien souvent le cas avec Jean-Pierre Mocky, l'argent manque, même si Bourvil participe à la production via sa société Raimbourg. Du coup, certaines scènes sont inutilement mises en boîte, d'autres trop rapidement tournées. Au montage, on trouvera des scènes non prévues dans le script, alors que certaines seront définitivement coupées. Lors de l'exploitation en salles, la version définitive s'en trouve mutilée au grand désarroi du cinéaste. Mocky rachètera plus tard les droits de distribution, ce qui explique le changement de titre et une seconde sortie.

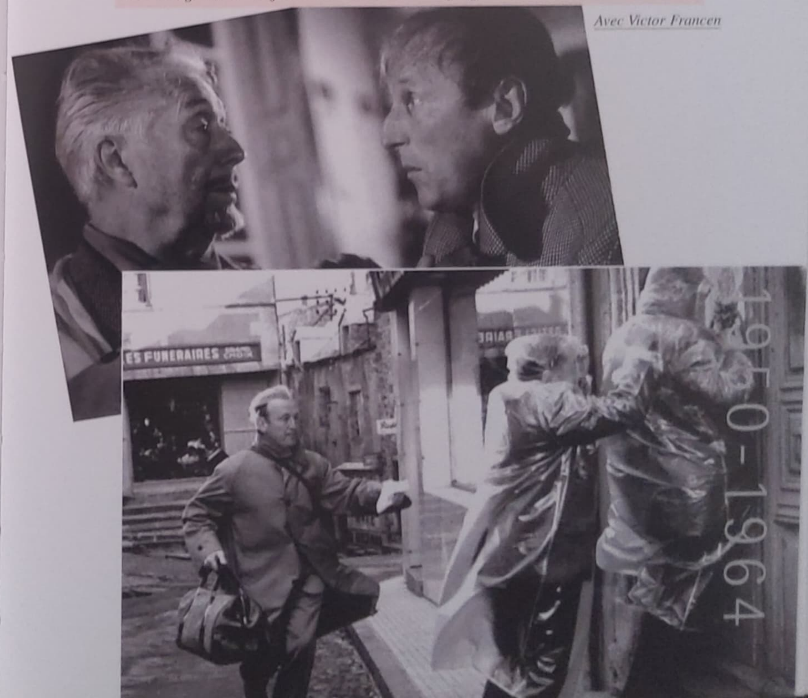
Cette histoire policière et fantastique est adaptée d'un roman de Jean Ray par Jean-Pierre Mocky lui-même et le comédien Gérard Klein. Quant aux dialogues, ils sont de Raymond Queneau, bien que celui-ci n'ait pas voulu que son nom figure au générique. Encore un échec financier malgré la spectaculaire distribution. Encore beaucoup d'argent perdu pour Bourvil qui n'en éprouve malgré tout aucun regret. D'ailleurs, en 1972, lors de la seconde sortie, une grande partie de cet argent sera récupéré. Dans l'intervalle, la carrière de Bourvil aura pris un nouvel essor, grâce à une rencontre exceptionnelle.

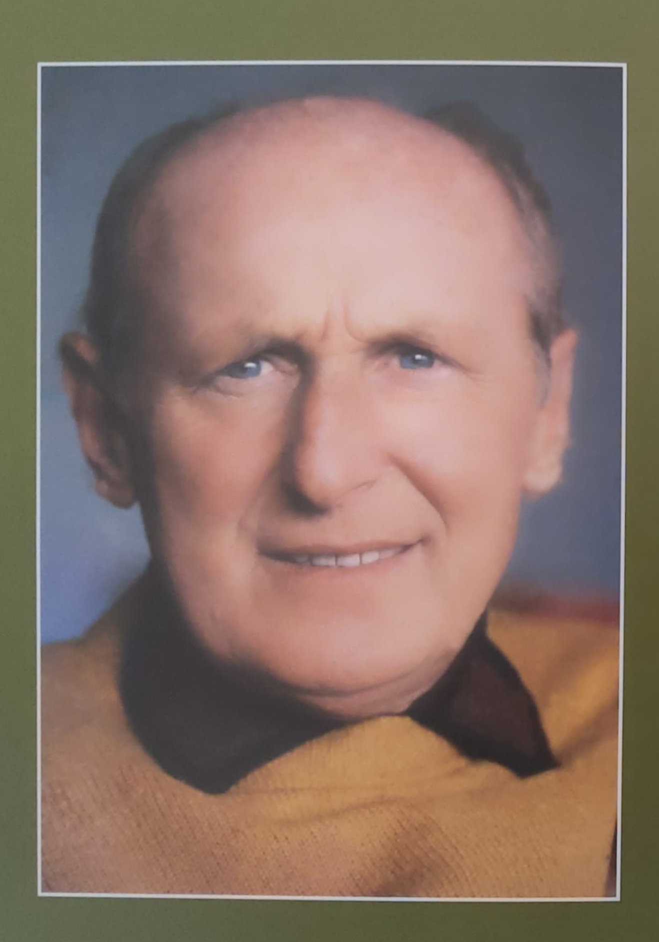


Véronique Nordey est sa partenaire

LA GRANDE FROUSSE – Les inspecteurs Triquet (Bourvil) et Virgus se lancent à la poursuite d'un dangereux faussaire évadé, surnommé Mickey le Bénédictin. D'après leurs indices, Mickey se serait réfugié dans une petite ville de province. L'inspecteur Triquet arrive ainsi à Barges, un bled glacial au cœur de l'Auvergne où il s'inquiète du comportement étrange des habitants. Ceux-ci semblent en effet terrorisés par un animal fantastique qu'ils ont surnommé La Bargeasque. Selon une légende médiévale, Sainte Urodèle aurait décapité cette bête maléfique qui reviendrait aujourd'hui pour semer la terreur dans la région. Triquet fait la connaissance de plusieurs habitants : le maire, Chabriant ; un fonctionnaire nommé Douve qui vénère la bête ; un voyeur, Franqui, qui espionne les villageois à la jumelle ; Clabert, le médecin ivrogne ; le brigadier Loupiac ; le pharmacien Paul, désespéré depuis le départ de sa femme ; la secrétaire du maire, mademoiselle Livina ; le jardinier Gosseran ; et enfin le boucher à l'attitude très bizarre. Plusieurs d'entre eux disparaissent, d'autres sont assassinés : d'abord Franqui, puis le pharmacien... Triquet échappe à un attentat qui le conduit sur la piste de la bête : celle-ci n'est autre que le boucher qui se déguise chaque nuit pour surveiller sa fiancée. Il poursuit néanmoins son enquête, arrive à l'Hôtel de Ville où il découvre le corps de Douve. Puis c'est celui de Chabriant, tué à son tour. Triquet comprend enfin la vérité : la coupable est Livina ! Au même moment, à quelques kilomètres de là, Virgus a arrêté Mickey le Bénédictin et le ramène à Barges, menottes aux poignets.

Avec Victor Francen





Au Panthéon du rire 1965-1970

Gérard Oury a commencé sa carrière à près de 30 ans, en tant que comédien. Après avoir effectué ses études au lycée Janson-de-Sailly, s'être lancé dans la presse par l'intermédiaire d'un magazine intitulé Le Furet, il était entré au cours Simon où il avait fait la connaissance de François Périer et de Michèle Morgan, entre autres. Ce furent ensuite les années de conservatoire puis l'entrée à la Comédie-Française où il avait joué *Britannicus*. Pendant la guerre, étant d'origine juive, il s'était installé à Genève pour échapper à la Gestapo. Rentré à Paris à la Libération, il avait retrouvé les scènes grâce à Raymond Rouleau puis le cinéma en 1948, Jacques Becker l'ayant engagé pour *Antoine et Antoinette*. Il avait retrouvé Michèle Morgan sur le plateau de *La Belle que voilà* l'année suivante, était parti deux ans en Angleterre tandis que Michèle Morgan devenait la femme d'Henri Vidal. Enfin, après un certain nombre de rôles intéressants (*Les Héros sont fatigués, Le Miroir à deux faces, Le Voyage*), Gérard Oury était passé à la mise en scène signant son premier long métrage en 1960 : *La Main chaude*. Il avait récidivé l'année suivante en adaptant à l'écran un roman de Frédéric Dard, *La Menace*, puis avait mis sur pied un film policier à sketches, *Le Crime ne paie pas* en 1962.

Le Corniaud

En ce mois de **février 1964**, Oury met la dernière main à son premier film comique : ***Le Corniaud***. Inspiré par l'histoire du présentateur de télévision Jacques Angelvin, qui avait été arrêté à la douane new-yorkaise en tentant de passer plusieurs kilos de drogue dissimulés dans les ailes de sa voiture, il avait écrit l'histoire de ce film avec Marcel Jullian avant de la proposer à Louis de Funès, un acteur comique très demandé mais qui n'avait jusqu'à ce jour jamais eu un rôle à sa mesure. Face à De Funès, il fallait un autre comédien exceptionnel, celui-ci ne pouvant être que Bourvil ou Fernandel. Alors que Fernandel vieillissait et perdait de son aura, Bourvil était au contraire au sommet de son talent. Contacté, il donne son accord immédiatement pour incarner Antoine Maréchal, ce corniaud abusé et trompé par l'homme d'affaires Léopold Saroyan. Le 31 août, l'équipe est sur le pied de guerre pour un tournage qui va se poursuivre jusqu'au 7 décembre.





RÉSUMÉ DU FILM

LE CORNIAUD – Antoine Maréchal, modeste représentant de commerce, se prépare à partir en vacances lorsque, derrière le Panthéon, sa 2 CV pleine de bagages est mise en morceaux par la Bentley d'un homme d'affaires nommé Léopold Saroyan. Pressé, celui-ci donne sa carte de visite au pauvre type qui n'a plus qu'à renoncer au voyage escompté en Italie. Mais le soir-même, entouré d'une bande de truands, Saroyan se demande comment il va pouvoir faire passer de Naples jusqu'à Bordeaux une importante quantité de drogue, des lingots d'or et un diamant baptisé le Youkounkoun. Qui pourrait conduire une voiture contenant toute cette fortune interdite, et traverser la frontière à son volant ? Personne... sauf peut-être un innocent, un corniaud ! Saroyan se souvient de ce pauvre type nommé Maréchal, rencontré l'après-midi-même. Il lui téléphone et d'une voix doucereuse, lui propose de partir en avion pour Naples, d'y prendre possession d'une Cadillac et de la ramener jusqu'à Bordeaux, tous frais payés bien sûr. Maréchal accepte avec enthousiasme cette proposition et part en Italie. Pour plus de sécurité, Saroyan et trois hommes de main suivent de loin le voyage de Maréchal. Et dès la prise de possession du véhicule, les ennuis commencent...

C'est d'abord l'or caché dans les pare-chocs qui disparaît chez un garagiste ; c'est ensuite un flirt avec une manucure et le heurt avec son fiancé coiffeur, puis la rencontre d'une autostoppeuse. Avant le passage de la frontière, la batterie contenant des diamants se retrouve au fond de la Méditerranée. L'innocence de Maréchal lui permet d'arriver à Menton sans être arrêté par la police. Mais une bande rivale le prend en chasse. Coups de feu dans les ailes et la drogue s'envole en poussière. Les flics restent sur sa trace. Malgré l'aide des gendarmes de Carcassonne, Maréchal est arrêté en compagnie de Saroyan quand le klaxon se bloque, révélant la présence du Youkounkoun caché dans le volant.

Avec Beba Loncar

Une scène inoubliable du début du film : la 2 chevaux de Bourvil est réduite en miettes par la Rolls de De Funès





Le film s'achève dans un grand éclat de rire

Gérard Oury racontera à France-Soir plus tard :

« C'est Louis de Funès jouant la seule scène drôle de mon film Le crime ne paie pas, *qui m'a décidé à tourner* Le corniaud. *J'ai raconté le scénario à Louis et à Bourvil et ils ont tous les deux signé, sans avoir rien lu. »*

Bien sûr, Bourvil et De Funès avaient déjà tourné ensemble dans *Poisson d'avril* une dizaine d'années plus tôt, mais *Le Corniaud* constitue leur véritable rencontre cinématographique. Sorti à Paris en mars 1965, les salles qui le projettent vont accueillir plus de 900 000 spectateurs. Quant au reste de la France, ce sont 7 millions d'entrées que va faire ce film en première exclusivité. Séduits par le film, les Américains envisagent d'en faire une version made in USA, avec Dean Martin à la place de Bourvil et Jack Lemmon à la place de Louis de Funès. Des discussions ont lieu au cours d'un déjeuner, lors du Festival de Cannes, avec Gérard Oury et la production. Oury se voit même proposer la mise en scène à Hollywood. C'est très tentant mais, pour plusieurs raisons, l'affaire ne se fait pas. En fait, les producteurs américains n'avaient même pas pris la peine de voir le film avant de parler argent. Seuls les chiffres avaient attiré leur attention...

En six mois, Bourvil et Louis de Funès atteignent le firmament des stars françaises et s'installent pour de longues années au Panthéon du rire. Interviewé par Guy Teissere au début des années 70, pour Ciné-Revue, De Funès raconte :

« Bourvil a été d'une grande gentillesse avec moi. Il a accepté mon nom à côté du sien, au-dessus du titre, comme d'ailleurs l'avait fait Jean Marais dans les Fantômas. C'étaient pourtant eux les stars alors que je n'étais pas grand-chose. Ils ont donné le coup de pouce nécessaire. Grâce à eux, celui qui était toujours en bas de l'affiche s'est un jour trouvé en haut. C'est important dans une carrière. S'ils m'avaient laissé en bas, j'aurais pu y rester longtemps... De tous mes partenaires, c'est encore Bourvil dont le souvenir reste le plus vivace en moi. Je possède chez moi des copies de 16 mm du Corniaud et de La grande vadrouille. Je me les projette de temps en temps. Moi je ne me fais pas rire. Mais Bourvil m'amuse toujours autant ! »

S'étant engagé à apparaître dans *Guerre secrète,* de Christian-Jaque, Bourvil devient espion pendant quelques jours, à Djibouti, au **printemps 1965**. En fait, ce sont surtout des vacances pour lui, faisant avec sa femme et ses enfants un peu de ski nautique l'après-midi, de la cuisine pour ses amis le soir et dansant, chantant et riant avec les autres comédiens durant la nuit. Parce qu'il se sent en forme, il va même jusqu'à réaliser en personne une cascade dangereuse, qui consiste à sauter sur une voiture roulant à grande vitesse. On peut lire alors une déclaration à L'Aurore :

« Je me suis rarement autant amusé que durant le tournage de ce film. Jamais je n'avais joué d'agent secret. Il n'y a rien de tel pour vous maintenir en forme. J'ai déjà plongé déguisé en homme grenouille pour aller voir au fond de l'eau si un cadavre ne se trouvait pas dans une voiture, j'ai couru sur la crête d'un mur, sauté sur le capot d'une voiture en marche et tué – ou fait semblant de tuer – le chauffeur. Avec mon complice Robert Hossein, j'ai poursuivi mes ennemis en hélicoptère. Et dans les jours prochains, je vais me battre avec Georges Marchal. Vous le voyez, je ne risque pas de m'empâter pendant les prises de vues. »

Beaucoup d'action donc malgré un tournage rapide, à la distribution et à la réalisation internationales. Le film se divise en effet en quatre parties, respectivement dirigé par Terence Young, Carlo Lizzani, Werner Klinger et bien évidemment Christian-Jaque. Les trois premiers cinéastes font travailler des stars comme Robert Ryan, Henry Fonda, Mario Adorf, Vittorio Gassman, Klaus Kinski et Peter Van Eyck, tandis que le dernier s'occupe des Français : Bourvil, Hossein, Marchal, mais aussi Annie Girardot, Louis Arbessier et Gabriel Gobin. Les quatre parties de cette histoire d'espionnage sont ensuite montées à Londres puis le film est présenté simultanément dans toute l'Europe. Hélas, on n'y trouve aucune unité, ni dans la mise en scène ni dans l'interprétation ni surtout dans l'histoire, ce qui déroute considérablement les trop rares spectateurs.

La Grosse Caisse

Par contre, lorsque Bourvil retrouve Alex Joffé à cette même époque, c'est-à-dire avant même que ne soit achevé le tournage international de *Guerre secrète*, il est heureux d'avoir pour partenaire un comédien qu'il admire énormément et pour lequel il était venu faire un clin d'œil dans *Le Majordome :* Paul Meurisse. Le climat est moins agréable dans les studios d'Épinay qu'il ne l'était à Djibouti, mais l'ambiance reste tout aussi détendue. *La Grosse Caisse* est une histoire policière, adaptée et dialoguée par Alex Joffé et Pierre Lévy Corti.

Comme c'est bien souvent le cas pour beaucoup de films interprétés par Bourvil, les critiques ne sont guère enthousiastes à propos de l'histoire et de la réalisation, mais applaudissent la performance des deux principaux acteurs.







Un hold-up fomenté par Paul Meurisse

RÉSUMÉ DU FILM

LA GROSSE CAISSE – Louis Bourdin (Bourvil) est poinçonneur de tickets de métro à la station Quai de la Râpée. Passionné de romans policiers, il rêve de devenir un auteur célèbre et passe ses soirées à écrire un roman se déroulant dans ce climat de la RATP qu'il connaît mieux que quiconque. Voyant chaque lundi passer sous ses yeux la rame à finances contenant la recette et la paie des employés, il imagine des gangsters astucieux qui s'en empareraient et jetteraient les sacs d'argent dans la Seine quand le métro franchit le Pont d'Austerlitz.

Sur le quai d'en face, la jolie Angélique, poinçonneuse elle aussi, est la première lectrice du roman de Louis. Elle est sûre du succès du livre ! Les éditeurs le sont moins car la plupart lui renvoient son manuscrit sans même l'avoir lu. Quand l'un d'eux écrit : *« Trop invraisemblable pour être publié »*, l'honnête Louis Bourdin explose. Invraisemblable ? Puisqu'on le pousse à bout, il va montrer au monde entier que son histoire est vraisemblable... Il lui faut d'abord avoir un associé. Il le déniche dans le café faisant face à la prison de la Santé : un élégant gangster nommé Filippi vient d'être libéré après un énième non-lieu. Louis lui glisse dans la poche son fameux manuscrit. Filippi a vu la manœuvre et fait suivre Bourdin jusqu'à son domicile. Un soir, quand Louis rentre chez lui, il trouve Filippi et ses gorilles sur les lieux. La bande est d'accord pour monter le hold-up mais insiste pour que Bourdin y participe malgré sa terreur. Le grand soir arrive. Bourdin s'évanouit dans le métro, mais le vol de la grosse caisse réussit néanmoins. Angélique a vu Filippi déguisé en conducteur de la motrice, et Louis mal en point à l'arrière. Se souvenant du roman, elle reconstitue l'affaire et donne l'alerte. La police intervient et toute la bande est arrêtée alors qu'elle s'apprêtait à fuir en bateau. Bénéficiant de circonstances atténuantes, Louis est libéré après une courte peine. Angélique l'attend, plus aimante que jamais, dans une magnifique voiture. Elle lui annonce l'incroyable nouvelle : le roman a été publié et connaît un immense succès !

Les Grandes Gueules

Le comédien enchaîne dès le mois de **mai 1965** avec un troisième film consécutif, partant pour cela dans les Vosges, à Gérardmer où Robert Enrico va tourner ***Les Grandes Gueules*** avec Lino Ventura. Enrico est un jeune réalisateur de 34 ans qui a récolté 37 prix internationaux pour son film *La rivière du hibou*. Ami de José Giovanni, les deux hommes ont travaillé ensemble sur l'adaptation du roman de ce dernier, publié dans la Série Noire, Éditions Gallimard, et baptisé *Le Haut Fer*. Une histoire d'hommes, dont la seule présence féminine est incarnée par Marie Dubois. L'action se passe dans une scierie des Vosges, puisque Le Haut Fer est le nom de cet endroit qui appartient au personnage principal, Hector Valentin (Bourvil).





Jess Hahn, bûcheron pour Bourvil

LES GRANDES GUEULES – Émigré au Canada, Hector Valentin revient dans sa région natale pour exploiter la scierie familiale, après la mort de son père. Dès son arrivée, il s'oppose à un riche propriétaire de la région, Therraz. Hector se trouve en butte à l'hostilité de tous, n'ayant aucun allié dans les lieux car tous les villageois l'ont oublié depuis longtemps. Il obtient une aide auprès de deux aventuriers, Laurent et Mick, qu'il croit guidés par l'amitié. En fait ces deux hommes sont des repris de justice venus là pour se venger d'un ancien complice, Rechtman, actuellement en prison. Ils ont un plan... Laurent et Mick poussent Hector à engager des libérés conditionnels qui lui apporteront la main-d'œuvre efficace et peu chère dont il a besoin. Ils pensent que parmi eux se trouvera Rechtman et qu'ils pourront ainsi l'abattre en faisant croire à un accident du travail. Quelques jours plus tard, une dizaine de taulards arrivent bientôt chez Hector, mais Rechtman n'est pas parmi eux. Malgré leur ignorance du métier de bûcheron, malgré leur flemme et parfois leurs mauvaises intentions, ils vont réussir à faire marcher la scierie. Le jour de la fête du village, cédant à une provocation organisée par Therraz, les prisonniers déclenchent une bagarre générale au cours de laquelle Mick est tué accidentellement. Écœuré par tout ce gâchis, Laurent renonce à sa vengeance et s'en va, tandis que la police vient reprendre les libérés conditionnels. Ayant entre-temps appris les véritables intentions de Laurent, Hector est déçu et désespéré. Il met le feu à la scierie, voulant mourir dans les flammes. Mais Laurent revient le chercher *in extremis* et l'arrache à la mort. Une nouvelle amitié profonde vient de naître : les deux hommes partent ensemble avec leurs armes pour tout bagage.

Le producteur Michel Ardan voulait initialement confier la réalisation de cette œuvre à Jean Becker. Après le refus de celui-ci, il avait songé à Claude Sautet quand Robert Enrico s'était proposé pour l'adaptation. Lino Ventura lui-même avait mené le projet à terme, le tenant à bout de bras, désireux de donner la réplique à Bourvil, un comédien qu'il adorait mais qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer. José Giovanni déclarait au moment de la sortie, en octobre 1965 :

« Il y a eu des frictions entre les hommes. On a connu quelques problèmes. C'est ainsi que Jean-Claude Rolland, jeune comédien titulaire d'un rôle important, rongé par le trac, s'est enfui au bout de cinq jours, en stop ! Enrico a dû prévenir la police qui l'a retrouvé près de Fontainebleau... Mais finalement toute l'équipe a gardé le souvenir d'une belle aventure. L'entente entre Lino et Bourvil a été des meilleures. J'ai même entendu Lino dire un jour : "Je n'aurais pas cru Bourvil si costaud. J'ai terminé le film en boîtant et ce n'était pas de la frime : il m'avait fait tomber si violemment que je m'étais foulé la cheville." Dans un éclat de rire, Bourvil avait répondu : "Je n'ai rien à lui envier : moi j'ai encore à l'oreille la marque d'un coup qu'il m'a donné. Mais nous sommes sans rancune : les coups ça resserre l'amitié !" »

Lors de sa présentation au public le 22 octobre, *Les Grandes Gueules* attire les qualificatifs les plus élogieux : *« Colossal, ce film l'est à plus d'un titre, à commencer par les acteurs »... « La confrontation Bourvil-Ventura se termine par un match nul qui est tout à l'honneur des deux comédiens »... « Une œuvre qui hurle, tempête, et vous laisse une formidable impression sur le cœur »... « Enrico nous apporte quelque chose de précieux : le lyrisme de l'aventure, de l'espace et des affrontements humains, qui est celui des vrais westerns. »*

Lorsque l'équipe s'était quittée, tout le monde était triste car chacun savait qu'une grande aventure faite de tendresse et d'amour s'était achevée.

La Grande Vadrouille

Mais pour Bourvil, une autre formidable aventure commence baptisée cette fois *La Grande Vadrouille*. Conscient que le cinéma comique lui réussit mieux que le policier, Gérard Oury s'est remis au travail dès l'accueil chaleureux du public pour *Le Corniaud*, tenant à reformer à l'écran le duo Bourvil-De Funès. Avec Marcel Jullian, il a planché sur un nouveau scénario, se déroulant cette fois durant la guerre. Danièle Thompson, sa propre fille, s'est jointe à eux, faisant ainsi ses premières armes de scénariste. Quant aux dialogues, ils sont toujours signés Georges et André Tabet.

Huit mois de préparation ont été nécessaires avant que ne soit donné le premier tour de manivelle, le 16 **mai 1966**, dans les Paris Studios Cinéma. Préparation technique mais aussi artistique, De Funès s'étant par exemple astreint à suivre des leçons de direction d'orchestre pour interpréter Stanislas Lefort, chef d'orchestre de l'Opéra de Paris (dans le film, c'est lui-même qui dirigera *La marche hongroise* d'Hector Berlioz, extrait de *La damnation de* Faust). Et préparation financière enfin, car *La Grande Vadrouille* va bénéficier d'un budget astronomique de 14 millions de francs. Jamais une telle somme n'avait été allouée à un film français avant cette date. Robert Dorfman, le producteur, écrit aux exploitants :

« Vous avez gagné beaucoup d'argent avec Le corniaud. *Je vous fais un nouveau Bourvil-De Funès qui vous rapportera gros. Signez tout de suite un bon de commande et envoyez-moi rapidement ce que vous aviez payé pour* Le Corniaud. *»*

Et ça marche ! L'argent arrive. (Dorfmann recommencera une opération identique aux États-Unis pour *Papillon* mais ce sera juridiquement plus compliqué dans ce pays). Malgré le cachet énorme attribué à Bourvil et à De Funès, on leur propose à chacun une part sur les bénéfices qui, à l'arrivée, leur rapportera plus du double du cachet initial. Avec tant d'arguments en mains, le tournage commence donc en studio puis se poursuit en extérieurs, en Bourgogne, en Lozère, dans les Causses, à Montpellier, à Mende et enfin en Suisse, pendant 17 semaines.



Terry-Thomas complète ce trio de stars du comique

Bourvil et Louis de Funès



Avec Marie Dubois

RÉSUMÉ DU FILM

LA GRANDE VADROUILLE

Un avion anglais est abattu par l'armée allemande, au-dessus de Paris. Ses trois occupants sautent en parachute. Peter Cunningham tombe sur l'échafaudage où Augustin Bouvet est perché, peignant un immeuble dans une petite rue. Alan Mac Intosh atterrit sur le toit de l'Opéra, tandis que le chef d'orchestre Stanislas Lefort est en pleine répétition. Enfin, Sir Reginald se pose au zoo, dans le bassin des phoques. Dirigée par le major Achbach, la police allemande se lance aux trousses des trois hommes. Augustin, qui a fait tomber un pot de peinture sur un soldat ennemi, cache son Anglais presque malgré lui. Lefort dissimule le sien dans sa loge de l'Opéra et des gardiens du zoo permettent à Reginald de prendre la fuite. Stanislas et Augustin se retrouvent dans un hammam où les Anglais se sont donné rendez-vous. Ayant emprunté des uniformes allemands, Reginald et Augustin Bouvet récupèrent Peter, caché dans le Théâtre de Guignol que dirige Ginette. La jeune femme, dont Augustin tombe vite amoureux, va les aider à franchir la ligne de démarcation pour se réfugier en zone libre. Dans le même temps, les Allemands trouvent le parachute britannique dans la loge de Lefort qui, compromis, doit également prendre la fuite. Dans le train qui le conduit vers la Bourgogne, Peter est arrêté et emmené à la Kommandantur de Meursault. Augustin et Stanislas, ainsi que les autres Anglais réunis après bien des mésaventures grâce à sœur Marie-Odile des Hospices de Beaune, entreprennent de faire évader leur ami. Déguisés en Feldgendarmes, Augustin et Stanislas réussissent leur mission : tous partent ensemble dans une charrette conduite par Marie-Odile, au grand galop, vers un aéroclub désaffecté. Ils s'envolent dans deux planeurs, tandis que les Allemands leur tirent vainement dessus.

17 270 000 spectateurs voient le film en première exclusivité, après sa sortie le 8 décembre 1966. Ce sera pendant de longues années le record des entrées dans notre pays. Il sera seulement battu 30 ans plus tard par les 20 millions d'entrées de *Titanic*, de James Cameron. Inutile de préciser que toute l'équipe est enthousiaste et les critiques dithyrambiques dans leur quasi-intégralité. *La Grande Vadrouille* est même sélectionné pour l'Oscar à Hollywood ! Interviewé par France-Soir, De Funès déclare :

« Nous sommes les forçats du rire ! Chacun de nous raconte comment il voit la séquence. On se dit des histoires jusqu'à ce que l'un de nous fasse rire les autres. La majorité absolue est indispensable. Et quand on a trouvé un bon truc, on l'écrit et à partir de là, nous cherchons des gags... Bourvil est un bien meilleur comédien que moi. Il a un je-ne-sais-quoi de tendresse qui ajoute à son jeu. Moi je n'ai qu'un seul registre mais les ressources sont grandes ! »

(En octobre 2002, *La Grande Vadrouille* sera projeté dans une version restaurée à l'Opéra de Paris, en présence de Gérard Oury et en hommage à Louis de Funès et Bourvil).

Depuis le 31 octobre 1965, Bourvil a retrouvé la scène, en étant l'interprète principal de *Ouah ! Ouah !* au Théâtre de l'Alhambra. Une opérette à grand spectacle, mise en musique par son ami Étienne Lorin et dans laquelle il a pour partenaire Annie Cordy, 13 ans après *La Route fleurie*. Il a aussi renoncé à tourner deux longs métrages : *Les Touristes*, que devait mettre en scène Alex Joffé et dans lequel il devait incarner un chauffeur de taxi en voyage en URSS, et *La Vierge et le taureau*, qui aurait dû être réalisé par André Cayatte : Bourvil aurait été un dépanneur de télévision qui gagne dans un concours un voyage en compagnie d'une star. Pour l'épater, il se fait passer pour un agent secret. C'est alors que de véritables espions surgissent...

Trois Enfants dans le désordre

S'accordant quelques vacances durant l'été, il retourne aux studios de Saint-Maurice à la fin de l'année **1966** pour le film de Léo Joannon, ***Trois Enfants dans le désordre***. Après les superproductions précédentes, ce long métrage ressemble davantage à du théâtre filmé qu'à une véritable œuvre cinématographique. Jean Lefebvre, Rosy Varte, Anne-Marie Carrière, y participent. Qu'en dire de plus sinon raconter cette mièvrerie.

Jean Lefebvre, Rosy Varte, Bourvil et Anne-Marie Carrière



Dans les bras de Rosy Varte



Jeanne Colletin



À la poursuite de Jean Lefebvre

RÉSUMÉ DU FILM

TROIS ENFANTS DANS LE DÉSORDRE

Eugène Laporte est tellement absorbé par son entreprise de travaux publics qu'il n'a jamais eu le temps de songer à l'amour. Quand une jolie inspectrice du travail apparaît à son horizon, les choses pourraient changer mais le temps lui manque... La concurrence est omniprésente ! Un adversaire est même parvenu à photographier des plans ultra-secrets dans son bureau. À cause de cela, Eugène est accusé de haute trahison et se retrouve en prison. Son ami Fernand lui apprend que s'il avait des enfants naturels, ceux-ci auraient droit aux trois quarts de sa fortune. Mais Eugène n'a pas d'enfants naturels ! Qu'à cela ne tienne : Fernand va lui en trouver. Depuis sa cellule, Eugène choisit trois noms au hasard et signe un acte de reconnaissance de paternité. Dans le même temps, Elisabeth, l'inspectrice du travail, a prouvé l'innocence d'Eugène. Il est libéré mais a désormais trois enfants sur les bras... et leur mère ! Les portes claquent, les malentendus se multiplient, jusqu'à ce que l'affaire s'éclaircisse pour le grand bonheur de tous.

Les Arnaud

Même si la déception est grande pour Bourvil comme elle l'est pour les rares spectateurs, le comédien s'est engagé à tourner un autre film sous la direction de Léo Joannon : ***Les Arnaud***. Il s'agit cette fois d'un drame dont le tournage commence le **3 avril 1967** et va durer sept semaines. Bourvil y a pour partenaire le jeune chanteur très en vogue qu'est Adamo, lequel veut prouver à ses détracteurs qu'il est capable de jouer la comédie et pas seulement de vendre des millions de disques.

Bien sûr, le scénario est invraisemblable, le rôle du juge beaucoup trop conventionnel, celui de l'étudiant très artificiel. Mais peu importe, tous deux sont bien photographiés, bien dirigés, et le film se laisse voir avec plaisir.



Adamo joue le « fils » de Bourvil

RÉSUMÉ DU FILM

LES ARNAUD – André Arnaud est un jeune étudiant en droit, pauvre mais sérieux. À la mort de son tuteur, un brave maçon, André est obligé d'emprunter pour poursuivre ses études. Il s'adresse pour cela à un antiquaire homosexuel qui exerce sur lui un odieux chantage : il veut être payé en nature ! André s'affole, s'empare d'un chandelier et frappe l'antiquaire qui tombe au sol, mort. Comme personne ne l'a vu, André prend la fuite.
L'enquête commence mais la police ne trouve aucun suspect. Ou plutôt elle en devine de nombreux dans l'entourage de l'antiquaire. Seul le juge Henri Arnaud (Bourvil) qui par hasard porte le même nom qu'André, entrevoit la vérité. Les deux hommes se rencontrent, le juge faisant même venir l'étudiant chez lui pour mieux le connaître. Il comprend que ce garçon est profondément honnête et l'amène à lui révéler son crime. Avant de lui demander de se livrer à la justice, le juge adopte André, le marie à Laetitia, une étudiante dont il est amoureux. Puis enfin, quand le juge est sûr de l'avenir de l'étudiant et de ses capacités à supporter la prison sans sombrer, il l'accompagne pour qu'il se dénonce à la police.

Les Cracks

De retour à Paris le 21 mai, Bourvil n'a guère le temps de prendre ses quartiers d'été car il repart quatre jours plus tard dans le Vexin puis dans l'Ardèche pour le tournage du film d'Alex Joffé, ***Les Cracks***, avec Robert Hirsch et Monique Tarbès, ayant juste eu le temps de préciser à Gérard Oury qu'il n'a pas envie de retrouver trop rapidement son ami Louis de Funès à l'écran, par crainte qu'on les considère tous deux désormais comme des duettistes.

Les Cracks retrace les courses cyclistes du début du XXe siècle, en une époque où l'on ne parlait ni dopage ni aide technique. Les hommes étaient sur leur vélo et abandonnés à eux-mêmes, dans des conditions terribles. Ce sont d'ailleurs des conditions terribles qui attendent Bourvil cet été-là. La chaleur est harassante, la région aride. Alex Joffé possède une propriété à Montjavoult et il a tenu à installer son équipe de 104 personnes, techniciens et comédiens, dans la région. Chaque jour est une véritable souffrance pour tout le monde. Les séances de pédalage sont épuisantes pour le comédien que l'on dit par ailleurs malade. Un article dans un magazine laisse courir ce bruit concernant sa santé depuis quelques semaines. Bourvil s'en défend et continue son travail. Mais un jour c'est l'accident : le triporteur que dirige maladroitement Monique Tarbès le heurte à la hanche. Bourvil perd l'équilibre et tombe brutalement sur le derrière, au creux du talus voisin. Ce qui pourrait n'être qu'une chute sans gravité se révèle beaucoup plus sérieuse après examen : une grosse bosse est apparue à la base de sa colonne vertébrale et l'acteur souffre terriblement. Un médecin lui demande de passer une radio, après lui avoir apposé une pommade calmante. Bourvil dit qu'il verra plus tard et reprend le tournage, malgré sa douleur. Trois jours après, la bosse est toujours présente et la radio n'a pas été effectuée. Il faudra six semaines pour qu'enfin le mal s'éloigne progressivement.

Après une interruption à la fin du mois de juin, les dernières scènes sont mises en boîte et le film peut sortir en salles le 1er mars 1968.

Mettre en scène une course cycliste en 1901 pouvait être une excellente idée de film d'action et de film comique. Des séquences très réussies l'attestent, dont une poursuite sur un train, un numéro de cascadeur où le vélo de Bourvil vole, atterrit et rebondit, ou encore le coureur endormi par la drogue qui fait la planche et descend au fil de l'eau en ronflant, tandis qu'une voix angélique susurre : *« Ne le réveillez pas ! »* Hélas, le rythme n'est pas très soutenu, les longueurs sont nombreuses et le cabotinage de certains comédiens détruit les efforts des autres.

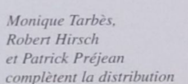
Fréquemment, Bourvil a mal au dos. Quand les journalistes lui demandent des nouvelles de sa santé, il répond invariablement :

« Tout va bien. Je suis simplement tombé de bicyclette et je me suis démis deux vertèbres, mais c'est une histoire ancienne. Ce n'est pas une bosse qui va m'abattre ! Je dois tourner deux films chaque année, alors je repars au travail au mois d'avril ! »



RÉSUMÉ DU FILM

LES CRACKS – Honnête père de famille et inventeur, Jules Duroc s'est ruiné en mettant au point une bicyclette révolutionnaire. Criblé de dettes et sur le point d'être saisi par un huissier, il s'enfuit avec son vélo perfectionné afin que le cycliste Lucien Médard, qui est aussi son beau-frère, le monte pendant la course Milan-San Remo et prouve ainsi les qualités de l'engin. Sa femme Delphine et l'huissier prennent Jules en chasse tout au long de cette course. À la suite d'une série de hasards, Jules est lui-même engagé. Quand l'huissier réalise que le cycle que Duroc a inventé est en avance d'une vingtaine d'années sur les vélos de tous ses concurrents, il se mue en manager sans pitié.
Grâce à la roue libre qu'il a mise au point, Jules Duroc dévale les pentes des dernières montagnes qui mènent à San Remo et franchit la ligne d'arrivée en vainqueur, vélo et jambe cassés !



Monique Tarbès, Robert Hirsch et Patrick Préjean complètent la distribution









La Grande Lessive !

Et en **avril 1968**, il rejoint Jean-Pierre Mocky aux studios Éclair d'Épinay pour ***La Grande Lessive***. C'est le neuvième film tourné par Mocky. Sa réalisation se déroule au moment même où Paris et la France entière connaissent les pénuries d'essence à la suite des évènements du mois de mai. L'équipe n'est pas touchée pour autant même si certains techniciens menacent d'interrompre le travail.

À l'origine, le film devait s'intituler *Drôle de pirate*, puis *Le Tube*. Il fut ensuite question de *Le Schproum*. Ce sont les distributeurs qui, au moment de la sortie, ont imposé *La Grande Lessive*, malgré l'avis contraire du réalisateur.

Jean Poiret, qui incarne Lavalette, devait initialement jouer le rôle de Missenard (Roland Dubillard). Et c'est Philippe Noiret qui aurait alors été Lavalette. Noiret a finalement refusé l'offre de Jean-Pierre Mocky...

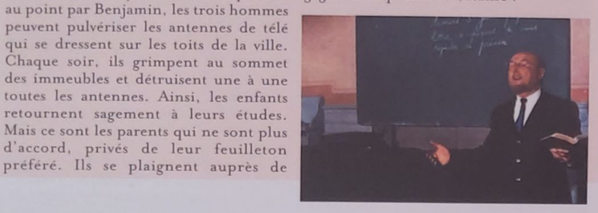
Le tournage s'achève après six semaines de travail, la France n'étant pas encore remise des émeutes et des barricades du Quartier Latin. Déjà Bourvil a un autre projet, qu'il va pourtant devoir ajourner de quelques semaines.



Francis Blanche, Jean Poiret et Bourvil

RÉSUMÉ DU FILM

LA GRANDE LESSIVE – Armand Saint Just est professeur de lettres dans un lycée parisien. Chaque jour, il fait ses cours devant des classes complètement endormies, les élèves ayant regardé la télévision très tard la veille. Les enseignants ont beau demander aux parents d'éloigner leurs enfants des téléviseurs, cela reste sans effet. Saint Just et son collègue le prof de gym, Missenard, assistés d'un ancien chimiste, Benjamin, décident alors de passer à l'action. Grâce au tétrachlorure de benzylacétilmercurique mis au point par Benjamin, les trois hommes peuvent pulvériser les antennes de télé qui se dressent sur les toits de la ville. Chaque soir, ils grimpent au sommet des immeubles et détruisent une à une toutes les antennes. Ainsi, les enfants retournent sagement à leurs études. Mais ce sont les parents qui ne sont plus d'accord, privés de leur feuilleton préféré. Ils se plaignent auprès de l'Office de TéléVision Française qui fait appel à la Brigade Radiophonique dirigée par le commissaire Aiglefin. Le directeur de l'OTVF, Lavalette, propose même un récepteur couleur gratuit à tout usager qui fournira un indice permettant d'arrêter les malfaiteurs.
Saint Just décide alors de s'attaquer à la tour Eiffel, non pas pour la faire sauter, mais pour être entendu par la France entière. Un ministre écoute son appel. Mais gagnera-t-il la guerre après avoir gagné cette première bataille ?



Le Cerveau

C'est en effet le 4 juin qu'auraient dû commencer les prises de vues du nouveau film de Gérard Oury, ***Le Cerveau***. Impossible, après les « combats » de mai 68. Depuis deux ans, Oury travaillait sur le scénario avec Marcel Jullian et sa fille Danièle Thompson. Il avait l'accord de Jean-Paul Belmondo et de Bourvil, mais aussi celui de plusieurs comédiens internationaux comme David Niven et Eli Wallach, pour cette histoire très librement inspirée du hold-up du train Glasgow-Londres quelques années plus tôt.

C'est finalement le 10 **juillet 1968** que commence le tournage au Franstudio de Saint-Maurice, avant de se poursuivre en Normandie, en Italie, en Angleterre et à New York. Comme pour *La Grande Vadrouille*, cascades et effets spéciaux vont largement intervenir tout au long de l'histoire, justifiant un budget de 24 millions de francs.

Une fin qui fait penser à celle de *Mélodie en sous-sol*, version comique. D'ailleurs, le public rit à la sortie du film, en mars 1969. Près d'un million d'entrées en exclusivité parisienne pour ce savoureux divertissement qui a bénéficié de moyens techniques considérables. Un rythme vif, de nombreuses péripéties, des invraisemblances immédiatement oubliées. Et deux acteurs qui se complètent admirablement, même si de nouveau Bourvil est le faire-valoir d'un autre comédien, Belmondo en l'occurrence.

Avec Jean-Paul Belmondo et Jacques Balutin







Jean-Paul Belmondo, David Niven et Bourvil

RÉSUMÉ DU FILM

LE CERVEAU – Alors que la presse est encore remplie des révélations sensationnelles concernant Le Cerveau, génial organisateur du hold-up du train postal, toujours en fuite et toujours insaisissable, un petit truand parisien de seconde zone, Arthur, parvient à s'échapper de prison quatre jours seulement avant sa libération, avec l'aide de son ami Anatole. Pourquoi de tels risques ? Arthur explique à Anatole que son évasion était indispensable car dans quatre jours justement, il doit réaliser le fantastique projet qu'il a conçu en prison : l'attaque d'un train spécial transportant les fonds secrets de 14 nations appartenant à l'OTAN, de Paris à Bruxelles. Anatole qui aspire à une vie paisible est effrayé par l'ampleur du projet.
Ce qu'ignorent ces deux garçons, c'est qu'à Londres, Le Cerveau projette lui aussi le même hold-up. Mais ils dispose de moyens énormes que n'ont pas les deux Parisiens. Une équipe est minutieusement préparée, l'autre ne se fie qu'à son imagination et à son intuition. Au moment où Arthur et Anatole débarquent un à un les sacs de billets par-dessus un petit pont où ils ont caché leur voiture, des complices du Cerveau s'en emparent et les mettent dans leur camionnette, croyant que c'est leur patron qui les a pris dans le train. La camionnette s'en va, Arthur et Anatole voient leur magot disparaître... Mais plus loin, l'équipe est arrêtée par des policiers qui saisissent l'argent. Cachés dans un taillis, Arthur et Anatole assistent à la scène et comprennent que les policiers sont faux : ils appartiennent à la bande de Scannapieco, un associé du Cerveau qui double son ami. Dès lors, les sacs d'argent passent de main en main, suivis à la trace par Arthur et Anatole. Ils les retrouvent dans la statue de la Liberté, chargée sur un navire en partance pour les États-Unis. Mais alors que la statue est hissée par un câble, les billets s'envolent dans les airs, sous le nez de tous les voleurs...

Gonflés à bloc

Le Cerveau vient tout juste de sortir lorsque Bourvil part pour les États-Unis en **1968**, afin de partager la vedette avec Tony Curtis et Mireille Darc, dans un coproduction franco-italienne que réalise Ken Annakin, ***Gonflés à bloc*** (d'abord appelé *Le Rallye de Monte-Carlo*). Dudley Moore, Terry-Thomas et Peter Cook complètent la distribution. Il y a eu *Ces Merveilleux fous volants dans leurs drôles de machines* qui racontait avec humour les débuts de l'aviation, *Les Cracks* qui narrait ceux des courses cyclistes. Voici maintenant les premières voitures en compétition dans une course automobile.



Mireille Darc est la vedette féminine de cette comédie franco-italienne

GONFLÉS À BLOC – Chester Schofield (Tony Curtis) vient de gagner au poker la moitié de l'usine du père de Sir Cuthbert Ware-Armitage. Mais plutôt que de s'associer, les deux hommes décident de jouer l'autre moitié de l'usine dans une course automobile, le rallye de Monte-Carlo qui fait ses débuts en France. L'un et l'autre y participent. Le gagnant sera propriétaire de la totalité de l'usine. Dès le début de la course, ils observent leurs principaux adversaires. Il y a d'abord deux ex-bagnards allemands qui transportent un trésor en diamants pour le compte de celui qui les a fait libérer. Il y a aussi deux policiers italiens, ainsi que le major Dawlish, inventeur qui a enrichi son véhicule de toutes sortes de gadgets se révélant inutilisables au fil des kilomètres. Est présent également un groupe de jeunes Françaises venues là pour défendre les droits de la femme et leur égalité avec les hommes. Et enfin Dupont (Bourvil), le grand espoir de la course automobile française. Pendant les 2000 kilomètres de l'épreuve, les concurrents rivalisent d'adresse et d'énergie pour remporter la victoire. Cuthbert, déloyal, invente l'impossible pour retarder ses adversaires. Il parvient finalement à franchir la ligne d'arrivée en tête mais ne va pas longtemps jouer les triomphateurs car, à la suite d'un malentendu, il est arrêté pour le vol des diamants qui ont été retrouvés dans sa voiture. Les officiels prouvent par ailleurs qu'il a triché. Puis les deux escrocs allemands sont capturés par la police. Le vainqueur est déclaré : c'est Chester qui, en plus, a trouvé l'amour auprès de Lady Betty.



Ken Annakin réussit un film épique qui amuse beaucoup même s'il ne tient pas vraiment la comparaison avec *Ces Merveilleux fous volants dans leurs drôles de machines*. Sans doute les vieilles voitures sont-elles moins spectaculaires que les vieux avions. Il reste néanmoins beaucoup de pittoresque et un Tony Curtis en pleine forme, star du film auquel répond Bourvil de tout son talent.

C'est peu après ce tournage que, de retour à Paris, Bourvil apprend qu'il est atteint de la maladie de Kahler, caractérisée par une lente destruction de la moelle osseuse. Il n'existe aucun remède, aucune rémission à un tel mal. Les médecins ne donnent à l'acteur que quelques jours à vivre, quelques semaines s'il consent à se reposer. On devine le choc pour lui et pour les siens. Néanmoins, toujours optimiste, Bourvil n'imagine pas un seul instant d'abandonner les plateaux. Il s'est engagé pour d'autres films et respectera sa signature.

L'Arbre de Noël

Le premier d'entre eux est ***L'Arbre de Noël*** qui le contraint à se rendre sur la Côte d'Azur au **printemps 1969**, puisque les prises de vues ont lieu dans les studios de la Victorine de Nice, les extérieurs étant eux aussi dans la région : Castellane, Saint-Tropez et la Corse. Signé Terence Young, scénario et réalisation, *L'Arbre de Noël* est tiré d'un roman de Michel Bataille et s'inspire d'un incident survenu quelques années plus tôt : la perte d'un engin nucléaire par un avion militaire, au large de Palomarès, en Espagne, qui avait fortement troublé l'opinion publique.



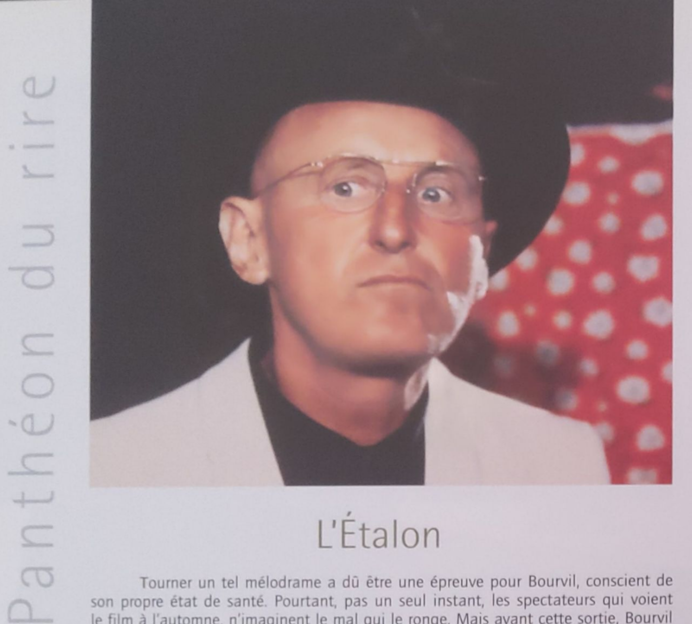
RÉSUMÉ DU FILM

L'ARBRE DE NOËL – Chaque année, depuis qu'il a perdu sa mère, Pascal, 10 ans, revient à Paris pour passer les vacances d'été avec son père, Laurent Ségur (William Holden). Mais cette année Laurent n'est pas seul : une jeune femme, Catherine, l'accompagne. Très vite, Pascal est conquis par Catherine et regrette qu'elle ne vienne pas avec eux en Corse, pour quelques jours de camping dans des criques désertes. Ils se trouvent seuls sur une plage quand un avion explose au large et plonge dans la mer. Une bombe épargnée s'immerge non loin d'eux. Laurent est alarmé par les rumeurs qui circulent à propos de cet engin. Un appel de la préfecture de police lui confirme qu'ils doivent revenir pour subir des examens médicaux.

À Paris, Laurent et Pascal retrouvent Catherine. Les tests sont négatifs. Puis ils s'installent au château d'Hérod, que dirige à sa manière le serviteur et ami de Laurent, Verdun. C'est là qu'une semaine plus tard, Laurent découvre une marque bleuâtre sur le visage de l'enfant. Il le ramène à l'hôpital où le verdict tombe : Pascal a été contaminé par les radiations. Il vivra un an s'il reste à l'hôpital, quelques mois seulement s'il continue à vivre normalement. Révolté, Laurent emmène Pascal avec lui, décidé à lui offrir les plus belles journées de sa courte existence. La vie s'organise à Hérod. Laurent ne refuse rien à Pascal et Verdun lui accorde toutes les attentions, d'autant plus qu'il le considère lui aussi comme son fils. Verdun et Pascal vont à la pêche aux écrevisses, montent à cheval, soignent un loup… Mais un jour où Verdun discute de l'état de santé du petit avec Laurent, Pascal est à quelques mètres. Laurent comprend que l'enfant a deviné la gravité de sa maladie. Au fil des jours, la santé de Pascal s'altère. Il réclame un loup, animal qui le fascine. Laurent et Verdun partent à la recherche d'un loup et finissent par en voler deux dans un zoo, qu'ils dissimulent dans une cave du château. Pascal est fou de joie et les baptise Adam et Eve.

Un matin, l'enfant est menacé par un étalon excité. Il est sauvé par les loups que lâche Verdun. C'est la veille de Noël, Catherine est arrivée à Hérod. Tout le monde s'affaire autour de l'arbre qui brille de tous ses feux. Les adultes s'absentent pour des achats de dernière minute. Mais à leur retour, les paquets sont ouverts et Pascal est allongé au sol, sur le dos, les deux loups auprès de lui. C'était son dernier Noël. Il a écrit d'une main enfantine, sur un dessin, ces deux mots : Bonne chance.

Un mélo de Terence Young, avec William Holden et le petit Brook Fuller



L'Étalon

Tourner un tel mélodrame a dû être une épreuve pour Bourvil, conscient de son propre état de santé. Pourtant, pas un seul instant, les spectateurs qui voient le film à l'automne, n'imaginent le mal qui le ronge. Mais avant cette sortie, Bourvil a passé quelques jours à Saint-Tropez, profitant du soleil de la Côte pour prendre quelques vacances. Il sait que celles-ci sont courtes puisque dès le mois de **septembre 1969**, il doit de nouveau être dirigé par Jean-Pierre Mocky dans une histoire assez scabreuse, fait très rare dans sa filmographie, à l'exception peut-être de *La Jument verte* qui avait été interdit aux moins de 18 ans. ***L'Étalon*** est tourné dans les Pyrénées-Orientales, à Cerbère. L'action se passe dans un petit port de la Méditerranée et le film se veut joyeusement contestataire, parfois virulent, voire grinçant.



Bourvil et Francis Blanche de nouveau dirigés par Jean-Pierre Mocky

L'ÉTALON – William Chaminade (Bourvil) est un vétérinaire à l'allure compassée dont les affaires sont en train de péricliter. Alors qu'il séjourne dans le Midi, en instance de départ en croisière, il est amené à prodiguer les premiers soins à une jeune désespérée qui a tenté de se suicider, sauvée *in extremis* par un athlète au cœur tendre, Lionel. Après quelques hésitations, Chaminade a remis sur pied la jeune femme, celle-ci étant un «mammifère». Il comprend qu'elle est privée d'amour et imagine dès lors de créer un centre où un « étalon » – en l'occurrence le séducteur du lieu, Lionel – apporterait aux femmes insatisfaites un apaisement direct et naturel. William et Lionel fondent une société pour venir en aide à toutes celles qui sont déçues par leur mari ou compagnon. Lionel sera l'étalon reconnu par la Sécurité sociale ! Mais le percepteur et le commissaire de la ville ne l'entendent pas ainsi, d'autant plus que leurs épouses sont devenues des adeptes du vétérinaire. Sur la calanque où Lionel rend hommage à ses clientes, ils tentent de le faire arrêter. Une poursuite s'engage entre les maris, partisans de l'ordre moral, et ces dames aidées par leur sauveur. Chaminade se rend auprès du député du lieu.
Le jour où le projet de loi sur les étalons, remboursable par la Sécu, doit passer à la Chambre, il se substitue au député défaillant et emporte l'adhésion malgré divers remous. Les étalons se multiplient en France, mis à l'épreuve par un bataillon de femmes expertes et décidées, dirigées par un commandant de réserve homosexuel ! Chaminade peut désormais se retirer et partir en croisière. Mais au moment où il doit prendre le bateau, on lui demande de soigner un adolescent qui vient de s'évanouir...

Du pur Mocky mais un Bourvil surprenant, entouré de Francis Blanche, Michael Lonsdale, Jacques Legras et Marcel Pérès. Vêtu de blanc, le crâne rasé et portant un chapeau noir, il compose un personnage hors norme qui va en déconcerter plus d'un.

Pour ne pas laisser sa maladie prendre le dessus et ayant maintenant la preuve du pessimisme des médecins puisqu'il est toujours de ce monde à la fin de l'année 1969, Bourvil passe un réveillon joyeux auprès des siens. Il ne laisse rien paraître des douleurs persistantes qu'il éprouve au dos et aux jambes. Il sait de toute façon qu'il doit commencer ce qu'il pense être son dernier film, dès les premiers jours du mois de janvier.



Le Cercle rouge

Un an plus tôt, Bourvil avait rencontré Jean-Pierre Melville qui préparait ***Le Cercle rouge***, un film d'hommes, froid, souvent cruel. Pour le rôle du policier qui traque Alain Delon et Yves Montand, Melville avait envisagé de faire appel à Lino Ventura. Mais après réflexion, il préférait Bourvil, à l'image très différente, pour ne pas dire opposée. Un peu sceptique, l'acteur avait lu le scénario et pris rendez-vous avec le cinéaste. Séduit par l'histoire, Bourvil l'était beaucoup moins par le personnage qu'il devait incarner, car il ne se sentait en rien l'âme d'un flic élégant, séduisant et réfléchi. Melville était parvenu à le convaincre qu'il serait le commissaire idéal. Il avait raison !

« Quand des hommes, même s'ils s'ignorent, doivent se retrouver un jour, tout peut arriver à chacun d'entre eux et ils peuvent suivre des chemins divergents. Au jour dit, inexorablement, ils seront réunis dans le cercle rouge. »



Avec François Perrier

C'est cette pensée de Krishna qui sert de base au scénario écrit par Melville lui-même. *« C'est de loin le plus difficile des films que j'aie tournés parce que j'en ai écrit toutes les péripéties et que je ne me suis pas fait de cadeau en l'écrivant. Et je suis arrivé à tourner ce que j'avais écrit ! »*

La distribution réunit l'élite du cinéma français : Alain Delon, Yves Montand (en remplacement de Paul Meurisse qui a refusé le rôle), mais aussi François Périer et l'Italien Gian-Maria Volontè, qui incarne Vogel à la place de Jean-Paul Belmondo initialement prévu. Le tournage se déroule à partir du 6 **janvier 1970** aux studios de Boulogne. Quelques extérieurs seront réalisés à Monthyon, dans la propriété de Jean-Claude Brialy. À signaler que, pour la première fois, le prénom de Bourvil est accolé à son nom au générique du film.

Le montage respecte la perfection du mécanisme prévu par Jean-Pierre Melville. Le déroulement de l'action, l'enchevêtrement des situations, transforment chaque personnage en une sorte de pantin qui obéit à son destin. L'œuvre est forte, le résultat cinématographique l'est tout autant.

Le dernier jour du tournage, Bourvil est fatigué et pense vraiment qu'il ne pourra pas commencer un autre film pour lequel il s'est engagé, avec Marcel Camus. Pourtant, il veut continuer de blaguer et, hors champ, lance une dernière blague à un acteur de second plan, celui-ci croyant être filmé. Il lui dit : *« Tu sais pourquoi j'ai solutionné cette affaire ? Simplement parce que j'ai appliqué la... tagada tactique du gendarme... »* L'autre ne comprend pas ce dialogue imprévu, alors Bourvil se met à chanter son ancien succès.



Dans ce qui restera comme étant l'un de ses plus grands films, Bourvil est le commissaire Mattei



RÉSUMÉ DU FILM

LE CERCLE ROUGE – Dans le Train Bleu, le commissaire principal Mattei transfère de Marseille à Paris un ennemi public nommé Vogel. Mais trompant la vigilance de son gardien, celui-ci parvient à s'échapper en pleine nuit et trouve refuge dans le coffre de la voiture d'un inconnu. Un important dispositif policier est mis en place... L'inconnu en question s'appelle Corey et est lui aussi un malfaiteur qui vient de sortir de la prison des Baumettes. Avant d'être libéré, l'un de ses gardiens lui a proposé une affaire : le vol d'une bijouterie de la Place Vendôme. Corey s'aperçoit vite de la présence de Vogel dans sa voiture et les deux hommes se lient d'amitié. Craignant pour sa carrière, le commissaire Mattei décide de retrouver Vogel coûte que coûte. Pour cela, il fait appel à ses indicateurs et plus particulièrement à Santi, le patron d'une boîte de nuit. Dans le même temps, Corey et Vogel montent l'affaire de la Place Vendôme. Ils s'adjoignent Jansen, un ex-policier radié pour alcoolisme, mais qui était autrefois un tireur d'élite. Jansen se met au régime sec et le hold-up réussit parfaitement, la nuit venue. Il faut maintenant écouler les bijoux. Le receleur prévu par Corey est malheureusement assassiné : les trois amis doivent lui trouver un remplaçant... Jansen songe alors à Santi, dont le fils vient d'être arrêté par Mattei pour une affaire de drogue. Ce n'est là qu'un truc du commissaire pour faire pression sur son indic. Mattei se fait passer pour un acheteur éventuel de diamants et attire les trois hommes dans une maison isolée. Ils tombent dans ce guet-apens et vont mourir sous les balles de la police.

Le Mur de l'Atlantique



En **mars 1970**, de plus en plus las, Bourvil téléphone à Marcel Camus qu'il fera bien *Le Mur de l'Atlantique* mais prévient le réalisateur et la production qu'ils auront probablement beaucoup de difficultés à le faire assurer, comme le veut la loi. Tous prennent néanmoins le risque et le film entre en chantier le 6 avril, à Barfleur, dans la Manche. Hormis quelques déplacements dont un à Saint Waast, en Angleterre, Bourvil n'a pas trop d'efforts physiques à fournir. Les sociétés d'assurances ont accepté de le garantir pour deux semaines seulement ! Tout se passe très bien, d'autant plus que chacun fait attention à l'acteur vedette. Cela ne l'empêche pas un jour de tomber violemment sur le dos. Au moment de se relever, Bourvil se révèle incapable de se remettre sur pieds malgré toute sa volonté. Quand enfin il s'assoit, il lance comme une blague : *« J'ai failli casser mon verre de montre ! »*. La seule période plus difficile pour lui est la fin du mois d'avril, lorsque l'équipe s'installe dans le Camp de Frileuse, où la température est très basse, justifiant le nom du camp militaire. Marcel Camus ne fait aucune remarque, mais souffre pour l'acteur lorsqu'il le voit descendre de voiture, soulevant chacune de ses jambes avec ses deux mains.

Le Mur de l'Atlantique sort en salles deux semaines avant *Le Cercle rouge*, au mois d'octobre 1970. C'est pour cette raison que beaucoup de personnes croiront à tort que le dernier film tourné par le comédien est celui de Melville.

RÉSUMÉ DU FILM

LE MUR DE L'ATLANTIQUE

1944, dans un petit village de Normandie. Léon Duchemin tient un restaurant avec sa sœur Maria et sa fille Juliette. La cohabitation avec les Allemands se fait tant bien que mal, les clients de l'auberge étant simultanément Armand, le chef de la Résistance locale, et le lieutenant Friedrich, ordonnance de Rommel. Il y a aussi quelques villageois qui pratiquent le marché noir sans trop de gêne. Duchemin se considère à l'abri des aléas de la guerre, au point que certaines mauvaises langues laissent entendre qu'il pourrait bien être collaborateur à ses moments perdus.

Mais un jour, un parachutiste prénommé Jeff, fils d'un évêque anglican, arrive chez Léon. Le restaurateur décide de le cacher même s'il n'apprécie guère que Jeff courtise ouvertement Juliette. Léon, qui veut faire repeindre la devanture de sa maison endommagée par les bombardements, est pris à tort pour le peintre qui devait se charger de ce travail. Il est conduit à la Kommandantur où un autre boulot de peinture lui est proposé. Dans le bureau d'un officier, Léon emporte par erreur un plan secret concernant les V1 mis au point par la Wehrmarcht, ainsi que les fortifications du mur de l'Atlantique. De retour à son restaurant, il fait part de sa découverte à Jeff qui l'engage d'office parmi les résistants. Il le conduit en Angleterre auprès du commandant Perry. Léon subit une instruction militaire éprouvante puis est parachuté en Normandie, toujours avec Jeff. Le jeune homme retrouve Juliette et un bébé dont il est le père ! Duchemin est furieux mais se console vite, surtout que l'enfant s'appelle Léon. Vêtu d'un uniforme allemand, Jeff est reçu avec tous les honneurs à la Kommandantur. Il apporte un nouveau portrait du Führer. Derrière ce tableau se cache un explosif. Ayant appris que Rommel n'a d'autre but que de regagner l'Allemagne au plus vite, Léon empêche l'explosion pour protéger son futur gendre. Pour échapper aux Allemands, Léon et Jeff vont une nouvelle fois quitter la France. Mais on est le 6 juin 1944...

Pour la première fois, il a Sophie Desmarets pour partenaire

Bourvil retrouve ici ses amis Terry-Thomas et Jean Poiret



Filmographie

Au cours de ses 25 ans de carrière, Bourvil a tourné 58 longs métrages. Dans 5 d'entre eux, il ne fait qu'une courte apparition.



1941

CROISIÈRES SIDÉRALES

Un film de André Zwobada

Genre : Fantastique – *Scénario :* Pierre Guerlais – *Dialogues :* Pierre Bost
Directeur de la photo : Jean Isnard – *Musique :* Georges Van Parys – *Producteur :* René Montis
Distribution : Pathé Consortium Cinéma – *Durée :* 1h35 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : Madeleine Sologne *(Françoise Monier)*, Jean Marchat *(Robert Monier)*, Julien Carette *(Lucien Marchand)*, Auguste Boverio *(le directeur)*, Paul Ollivier *(l'oncle)*, Suzanne Dehelly *(Georgette Marchand)*, Suzanne Dantès *(Camille)*, Robert Arnoux *(le banquier)*, **Bourvil** *(un figurant)*.

SUJET : Robert et Françoise Monier préparent un voyage dans la stratosphère. Mais à cause d'une erreur, leur aérostat est envoyé à une altitude jamais atteinte. Cela leur vaut un voyage dans le temps et ils se retrouvent 23 ans plus tard, en 1965 !



1945

LA FERME DU PENDU

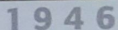
Un film de Jean Dréville

Genre : Drame – *Scénario et dialogues :* André-Paul Antoine, d'après un roman de Gilbert Dupé
Directeur de la photo : André Thomas – *Musique :* Marcel Delannoy – *Chansons :* Étienne Lorin
Producteur : André Tranché – *Distribution :* Corona – *Durée :* 1h30 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : Claudine Dupuis *(La Mauffe)*, Charles Vanel *(François)*, Alfred Adam *(Grand Louis)*, Lucienne Laurence *(la Marie)*, Guy Decomble *(Benoni)*, Henri Genès *(Jérôme)*, Léonce Corne *(Ménétrier)*, **Bourvil** *(le chanteur)*.

SUJET : Un riche fermier interdit à ses frères et sœurs de se marier pour éviter le morcellement du domaine familial. Il finira par se retrouver seul sur sa terre.





1946

PAS SI BÊTE

Un film de André Berthomieu

Genre : Comédie – *Scénario :* André Berthomieu – *Dialogues :* Paul Vandenberghe
Directeur de la photo : Pierre Franchi – *Musique :* Maurice Thiriet – *Chansons :* Étienne Lorin et Georges Van Parys – *Producteur :* Robert Prévot – *Distribution :* Ciné Sélection – *Durée :* 1h40 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Ménard)*, Suzy Carrier *(Nicole)*, Mona Goya *(Gaby Moreuil)*, Jacques Louvigny *(De Bellemont)*, Yvette Andreyor *(Mademoiselle)*, Yves Deniaud *(Antony)*, Paul Faivre *(le notaire)*.

SUJET : Un paysan normand se venge de tous ceux qui se moquent de sa naïveté.



1947

PAR LA FENÊTRE

Un film de Gilles Grangier

Genre : Comédie – *Scénario :* Georges Neveux – *Dialogues :* Georges Neveux et Jacques Alain
Directeur de la photo : Maurice Barry – *Musique :* Georges Van Parys et Étienne Lorin
Producteur : Robert Prévot – *Durée :* 1h25 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Pilou)*, Suzy Delair *(Fernande/Yvette)*, André Alerme *(Alavoine)*, Roland Armontel *(Sabourdin)*, Michèle Philippe *(Renée Laforest)*, Jean Barrère *(Paul)*, Jacques Baumer *(Miroud)* et Jean-Marc Tennberg.

SUJET : Peintre en bâtiment, Pilou observe le comportement des locataires d'un immeuble par la fenêtre. En recherchant sa fiancée Yvette, il fait la connaissance de Fernande, son sosie.



1947

BLANC COMME NEIGE

Un film de André Berthomieu

Genre : Comédie – *Scénario :* André Berthomieu – *Dialogues :* Paul Vandenberghe
Directeur de la photo : Fred Langenfeld – *Musique :* Georges Van Parys et Étienne Lorin
Producteur : Robert Prévot – *Durée :* 1h40 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Ménard)*, Paulette Dubost *(Charlotte)*, Mona Goya *(Suzy Rexy)*, Jacques Louvigny *(maître Floridor)*, Alice Tissot *(mademoiselle de Brézolles)*, Paul Faivre *(Paul)*, Robert Berri *(Bob)*, Pauline Carton *(madame Potinel)*.

SUJET : Le paysan Léon Ménard arrive à Paris pour y chercher du travail. Il devient veilleur de nuit dans un hôtel mais est bientôt soupçonné d'avoir volé les bijoux d'un client.

LE CŒUR SUR LA MAIN

Un film de André Berthomieu

Genre : Comédie – *Scénario :* André Berthomieu – *Dialogues :* Paul Vandenberghe
Directeur de la photo : Fred Langenfeld – *Musique :* Georges Van Parys et Étienne Lorin
Producteur : Jean Mugeli – *Durée :* 1h35 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Ménard)*, Jacques Louvigny *(Martineau)*, Robert Berri *(Alex)*, Paul Faivre *(le curé)*, Michèle Philippe *(Mary Pinson)*, Lolita de Sylva *(Solange)*, Charles Bouillaud *(Paulo)*, Albert Broquin *(le cafetier)*, Charles Lavialle *(l'éditeur)*.

SUJET : Suite des aventures de Léon Ménard. Bedeau, il joue de l'accordéon le samedi soir pour faire danser le village. C'est ainsi qu'il tombe amoureux de la chanteuse parisienne Mary Pinson...



1948

1949

LE ROI PANDORE

Un film de André Berthomieu

Genre : Comédie – *Scénario :* André Berthomieu, d'après un roman de Corriem – *Dialogues :* André Hornez et Pierre Ferrari – *Directeur de la photo :* Charles Suin – *Musique :* Bruno Coquatrix et Étienne Lorin
Producteur : Jean Darvey – *Distribution :* Corona – *Durée :* 1h35 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Ménard)*, Mathilde Casadesus *(Marika de Sergarie)*, Georges Lannes *(Adrien Cochard)*, Paulette Dubost *(Angèle)*, Arthur Allan *(Pilovar)*, Paul Faivre *(le maire)*, Jean Richard *(Quichenette)*, Marcel Méral *(le garçon de café)*.

SUJET : Léon Ménard est devenu gendarme. Grâce à un héritage, il épouse la reine Marika de Sergarie, mais des escrocs réussissent à le ruiner...

MIQUETTE ET SA MÈRE

Un film de Henri-Georges Clouzot

Genre : Comédie sentimentale – *Scénario :* Henri-Georges Clouzot et Jean Ferry, d'après la pièce de Robert de Flers et Gaston Arman de Caillavet – *Dialogues :* Henri-Georges Clouzot
Directeur de la photo : Armand Thirard – *Musique :* Albert Lasry – *Producteur :* Paul Joly
Distribution : CICC – *Durée :* 1h36 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : Louis Jouvet *(Monchablon)*, **Bourvil** *(Urbain de la Tour Mirande)*, Danièle Delorme *(Miquette Grandier)*, Saturnin Fabre *(le marquis de la Tour Mirande)*, Mireille Perrey *(madame Grandier)*, Pauline Carton *(Perrine)*, Henri Niel *(Lahirel)*, Jeanne Fusier-Gir *(mademoiselle Poche)*, Louis Seigner *(l'évêque)*, Olivier Hussenot *(Frédé)*, Philippe Nicaud *(Robert de Flers)*, Pierre Olaf *(le jeune premier)*.

SUJET : Courtisée par le vieux marquis de la Tour Mirande, Miquette aime Urbain, son fils. Elle monte à Paris où elle travaille dans la compagnie Monchablon. À son retour, elle constate que son amour pour Urbain est intact.



1949

LE ROSIER DE MADAME HUSSON

Un film de Jean Boyer

Scénario et dialogues : Marcel Pagnol, d'après une nouvelle de Guy de Maupassant
Directeur de la photo : Charles Suin – *Musique :* Paul Misraki et Étienne Lorin – *Producteur :* Jean Darvey
Distribution : Gaumont – *Durée :* 1h24 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Isidore)*, Germaine Dermoz *(madame Husson)*, Mireille Perrey *(la comtesse)*, Georges Baconnet *(Laboureur)*, Yvette Étiévant *(Marie)*, Jacqueline Pagnol *(Élodie)*, Christian Lude *(Barbesol)*, Suzanne Dehelly *(Irène Cadenas)*, Pauline Carton *(Virginie Pastouret)*.

SUJET : Madame Husson est la fondatrice d'un prix de vertu. La commune étant pauvre en rosières, elle décide d'élire un rosier : ce sera Isidore, l'idiot du village.



1950

1950

LE PASSE-MURAILLE

Un film de Jean Boyer

Genre : Comédie – *Scénario :* Jean Boyer, d'après une nouvelle de Marcel Aymé
Dialogues : Michel Audiard – *Directeur de la photo :* Charles Suin – *Musique :* Georges Van Parys
Producteurs : Jacques Bar et Robert Dorfmann – *Distribution :* Corona – *Durée :* 1h30 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Dutilleul)*, Jean Greenwood *(Susan)*, Gérard Oury *(Maurice)*, Raymond Souplex *(Gen Paul)*, Marcelle Arnold *(Germaine)*, Nina Myral *(Madame Héloïse)*, Frédéric O'Brady *(médecin spécialiste)*, Henri Crémieux *(Gustave Lécuyer)*, Georges Lannes *(directeur de prison)*, Maurice Biraud *(l'employé)*, Georgette Anys *(Maria)*.

SUJET : Fonctionnaire, Dutilleul découvre qu'il a la capacité de traverser les murs. Il en profite pour se venger de tous ceux qui l'humilient quotidiennement.

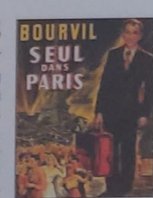
SEUL DANS PARIS

Un film de Hervé Bromberger

Genre : Comédie – *Scénario :* Alex Joffé – *Dialogues :* Alex Joffé et Jacques Berland
Directeur de la photo : Jacques Mercanton – *Musique :* Raymond Legrand – *Producteur :* Jean Martinetti
Durée : 1h35 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Henri Milliard)*, Magali Noël *(Jeannette)*, Camille Guérini *(monsieur Milliard)*, Albert Rémy *(Arthur)*, Jean Dunot *(Duvernet)*, Georges Baconnet *(Bouqueret)*, Léonce Corne *(le patron de l'hôtel)*, Albert Michel *(le commissaire)*, Jeanne Véniat *(madame Milliard)*.

SUJET : Faisant route vers la Côte d'Azur pour leur lune de miel, Henri et Jeannette Milliard font une halte à Paris. Hélas ils se perdent dans le métro, séparés par un portillon. Pour Henri, le voyage de noces consiste à rechercher son épouse.



1951

1952

CENT FRANCS PAR SECONDE

Un film de Jean Boyer

Genre : Comédie – *Scénario :* Jean-Jacques Vital – *Dialogues :* Serge Véber
Directeur de la photo : Charles Suin – *Musique :* Henri Betty – *Producteurs :* Jean Boyer et Jean-Jacques Vital – *Distribution :* Pathé Consortium Cinéma – *Durée :* 1h28 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : Philippe Lemaire *(Philippe)*, Geneviève Kervine *(Jacqueline Bourdinet)*, Henri Genès *(Fernand)*, Pasquali *(Bourdinet)*, Jean-Jacques Vital *(l'animateur)*, Jeannette Batti *(Louloute)*, Orbal *(Gribal)*, **Bourvil** *(lui-même)*.

SUJET : Fernand se présente à l'émission de radio Cent francs par seconde pour mettre fin à ses échecs et séduire sa petite amie Louloute. Un quiproquo l'entraîne dans un terrible bouleversement de sa vie quotidienne.



1952

LE TROU NORMAND

Un film de Jean Boyer

Genre : Comédie – *Scénario et dialogues* : Arlette de Pitray – *Directeur de la photo* : Charles Suin
Musique : Paul Misraki – *Producteur* : Jacques Bar – *Durée* : 1h26 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Hippolyte)*, Brigitte Bardot *(Javotte Lemoine)*, Jane Marken *(Augustine Lemoine)*, Pierre Larquey *(Testu)*, Roger Pierre *(l'impresario)*, Noël Roquevert *(docteur Aubert)*, Georges Baconnet *(Pichet)*, Nadine Basile *(Madeleine)*, Jeanne Fusier-Gir *(Maria)*, Duvaleix *(le notaire)*.

SUJET : Hippolyte est désigné comme héritier de Célestin Lemoine. Idiot du village, il ne possèdera l'auberge Le Trou Normand qu'après l'obtention de son certificat d'études. Du coup, il doit oublier ses visées sur sa jeune cousine Javotte.

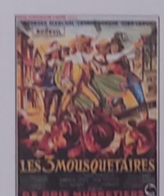
LES TROIS MOUSQUETAIRES

Un film de André Hunebelle

Genre : Historique – *Scénario et dialogues* : Michel Audiard, d'après le roman d'Alexandre Dumas
Directeur de la photo : Marcel Grignon – *Producteur* : Paul Cadéac – *Distribution* : Pathé
Durée : 2h – Couleurs.

DISTRIBUTION : Georges Marchal *(d'Artagnan)*, **Bourvil** *(Planchet)*, Gino Cervi *(Porthos)*, Jacques François *(Aramis)*, Jean Martinelli *(Athos)*, Yvonne Sanson *(Milady de Winter)*, Danièle Godet *(Constance Bonacieux)*, Renaud Mary *(Richelieu)*, Louis Arbessier *(Louis XIII)*, Georges Chamarat *(Bonacieux)*, Jean-Marc Tennberg *(Rochefort)*, Françoise Prévot *(Ketty)*, Marie Sabouret *(Anne d'Autriche)*, Jean Parédès *(De Wardes)*.

SUJET : Monté à Paris, d'Artagnan fait la connaissance de trois mousquetaires du Roi. Ensemble, ils décident de sauver l'honneur de la Reine.



1953

1953

SI VERSAILLES M'ÉTAIT CONTÉ

Un film de Sacha Guitry

Genre : Historique – *Scénario et dialogues* : Sacha Guitry – *Directeur de la photo* : Pierre Montazel
Musique : Jean Français – *Producteur* : Clément Duhour – *Distribution* : CLM Cocinor
Durée : 2h40 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil,** Pierre Larquey, Jean Tissier *(les gardiens du château)*, et Sacha Guitry, Jean Marais, Georges Marchal, Gilbert Boka, Michel Auclair, Jean-Louis Barrault, Jean-Pierre Aumont, Jean Chevrier, Brigitte Bardot, Nicole Courcel, Claudette Colbert, Danièle Delorme, Daniel Gélin, Tino Rossi, Édith Piaf, Charles Vanel, Orson Welles, Gérard Philipe, Jean-Claude Pascal, Gaby Morlay, Micheline Presle, Raymond Souplex, Lana Marconi, Fernand Gravey...

SUJET : L'histoire du château de Versailles, depuis sa création sous Louis XIII jusqu'aux années 1950...

POISSON D'AVRIL

Un film de Gilles Grangier

Genre : Comédie – *Scénario* : Gérard Carlier – *Dialogues* : Michel Audiard
Directeur de la photo : Marc Fossard – *Musique* : Étienne Lorin – *Producteur* : Jean-Paul Guibert
Distribution : Victory Films – *Durée* : 1h42 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Émile Dupuy)*, Annie Cordy *(Charlotte Dupuy)*, Pierre Dux *(Gaston Prévost)*, Louis de Funès *(le garde-pêche)*, Denise Grey *(Madame Prévost)*, Maurice Biraud *(le vendeur)*, Gérard Sabatier *(Jacky Dupuy)*, Jacqueline Noëlle *(Annette)*.

SUJET : Émile, amoureux de la pêche, consacre toutes ses économies pour acheter une canne. Mais le garde-pêche veille, ce qui va amener Émile à mentir pour éviter de nouveaux problèmes.



1954

CADET-ROUSSELLE

Un film de André Hunebelle

Genre : Historique – *Scénario* : Jean Halain et Jean-Paul Lacroix – *Dialogues* : Jean Halain
Directeur de la photo : Marcel Grignon – *Musique* : Jean Marion – *Producteur* : René Thévenet
Distribution : Pathé Consortium Cinéma – *Durée* : 1h45 – Couleurs.

DISTRIBUTION : François Périer *(Cadet-Rousselle)*, **Bourvil** *(Jérôme)*, Dany Robin *(Violetta)*, Madeleine Lebeau *(Marguerite de Beaufort)*, Noël Roquevert *(Berton)*, Alfred Adam *(Ravignol)*, Jean Parédès *(le général)*, Christine Carrère *(Isabelle)*, Jacques Dufilho *(Carlos)*, Henri Crémieux *(le maire)*, Pierre Destailles *(Rouget de l'Isle)*, Jacques Dynam *(l'aubergiste)*, Jacques Fabbri *(le colonel)*, Marcel Pérès *(Martin)*.

SUJET : Cadet aime la fille du maire mais celui-ci refuse de lui donner sa main. Pour mériter sa belle, il part autour du monde accompagné de son ami Jérôme.



1954

1954

LE FIL À LA PATTE

Un film de Guy Lefranc

Genre : Comédie – *Scénario et dialogues* : Noël-Noël, d'après la pièce de Georges Feydeau
Directeur de la photo : Pierre Petit – *Musique* : Paul Misraki et René Cloarec – *Producteur* : André Deroual
Distribution : Gaumont – *Durée* : 1h26 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Bouzin)*, Noël-Noël *(Bois d'Enghien)*, Suzy Delair *(Lucette Gauthier)*, Henri Guisol *(Claude Bertrand)*, Gabrielle Dorziat *(baronne du Verger)*, Geneviève Kervine *(Viviane)*, Henri Crémieux *(Fontanet)*, Yvette Étiévant *(Marcelline)*, Albert Michel *(Jean)*.

SUJET : Le comte de Bois d'Enghien va épouser Viviane. Pour cela, il se fait passer pour un homme rangé alors qu'il est l'amant de Lucette Gauthier. Autour d'eux s'agitent de nombreux personnages folkloriques...

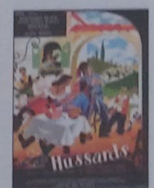
LES HUSSARDS

Un film de Alex Joffé

Genre : Historique – *Scénario et dialogues* : Pierre Aristide Bréal, Alex Joffé et Gabriel Arout, d'après la pièce de Pierre Aristide Bréal – *Directeur de la photo* : Jean Bourgoin – *Musique* : Georges Auric
Producteur : Georges Charlot – *Distribution* : Cocinor – *Durée* : 1h42 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Fricot)*, Bernard Blier *(Le Gouce)*, Georges Wilson *(capitaine Georges)*, Louis de Funès *(le sacristain)*, Giovanna Ralli *(Cosima)*, Virna Lisi *(Elisa)*, Gianni Esposito *(Pietro)*.

SUJET : Deux hussards, Le Gouce et Fricot, sont envoyés en reconnaissance dans un village italien. Leurs chevaux disparaissent : ils les recherchent vainement pendant que leur capitaine s'inquiète de leur absence...



1955

1956

LA TRAVERSÉE DE PARIS

Un film de Claude Autant-Lara

Genre : Comédie dramatique – *Scénario et dialogues* : Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après une nouvelle de Marcel Aymé – *Directeur de la photo* : Jacques Natteau – *Musique* : René Cloarec
Producteur : Yves Laplanche – *Distribution* : SNA – *Durée* : 1h20 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Martin)*, Jean Gabin *(Grandgil)*, Louis de Funès *(Jambier)*, Jeannette Batti *(Mariette)*, Robert Arnoux *(Marchandot)*, Bernard Lajarrige *(l'agent)*, Jacques Marin *(le patron du restaurant)*, Albert Michel *(le concierge)*, Georgette Anys *(Lucienne Couronne)*, Jean Dunot *(Alfred Couronne)*, Anouk Ferjac *(une jeune fille)*, Laurence Badie *(la serveuse)*.

SUJET : En 1943, pendant l'Occupation, Grandgil et Martin traversent Paris en transportant deux valises bourrées de victuailles destinées au marché noir.



1956

LE CHANTEUR DE MEXICO

Un film de Richard Pottier

Genre : Comédie musicale – *Scénario et dialogues :* Raymond Vinci, d'après l'opérette de Raymond Vinci et Félix Gandera – *Directeur de la photo :* Lucien Joulin – *Musique :* Francis Lopez
Producteur : Yvon Guézel – *Distribution :* Vauban – *Durée :* 1h43 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Bilou)*, Luis Mariano *(Miguel Morano/Vincent Etchebar)*, Annie Cordy *(Cri-Cri)*, Tilda Thamar *(Eva Marchal)*, Pauline Carton *(la tante)*, Fernando Rey *(Cartoni)*, Gisèle Grandpré *(Tornada)*, Jacques Angelvin *(le curé)*, Robert Dalban *(le portier du théâtre)*, Paul Faivre *(Bidache)*.

SUJET : Le chanteur Etchebar et son ami Bilou sont remarqués par un impresario parisien qui les engage pour une tournée au Mexique, à la place de la star Miguel Morano...

LES MISÉRABLES

Un film de Jean-Paul Le Chanois

Genre : Historique – *Scénario et dialogues :* Michel Audiard et René Barjavel, d'après l'œuvre de Victor Hugo – *Directeur de la photo :* Jacques Natteau – *Musique :* Georges Van Parys – *Producteur :* Louis Duchesne – *Distribution :* Pathé – *Durée :* 1re partie : 1h37 – 2e partie : 2h. – Couleurs.

DISTRIBUTION : Jean Gabin *(Jean Valjean)*, **Bourvil** *(Thénardier)*, Bernard Blier *(Javert)*, Danièle Delorme *(Fantine)*, Fernand Ledoux *(monseigneur Myriel)*, Béatrice Altariba *(Cosette)*, Gianni Esposito *(Marius)*, Sylvia Montfort *(Éponine)*, Serge Reggiani *(Enjolras)*, Madeleine Barbulée *(sœur Simplice)*, Lucien Baroux *(Gillenormand)*, Jean Murat *(colonel de Pontmercy)*.

SUJET : Évadé du bagne en 1815, Jean Valjean est poursuivi par le policier Javert. Il devient un honorable industriel, maire de Montreuil-sur-Mer mais Javert retrouve sa trace. Pendant la Révolution, il se réfugie dans un vieil immeuble parisien, proche de celui des Thénardier.



1957

LE MIROIR À DEUX FACES

Un film de André Cayatte

Genre : Drame – *Scénario :* Gérard Oury et André Cayatte – *Dialogues :* Denis Perret et Jean Meckert
Directeur de la photo : Christian Matras – *Musique :* Louiguy – *Producteur :* Robert Sussfeld
Distribution : Gaumont – *Durée :* 1h36 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Pierre Tardivet)*, Michèle Morgan *(Marie-Josée)*, Gérard Oury *(docteur Bosc)*, Ivan Desny *(Gérard Durieu)*, Julien Carette *(monsieur Benoît)*, Georges Chamarat *(monsieur Vauzanges)*, Jane Marken *(madame Vauzanges)*, Sylvie *(madame Tardivet)*, Georgette Anys *(madame Benoît)*, Sandra Milo *(Ariane)*, Elisabeth Manet *(Véronique Durieu)*.

SUJET : Malgré son visage ingrat, Marie-Josée épouse un petit professeur timide, Pierre Tardivet. Quelques années plus tard, ayant fait la connaissance du docteur Bosc, chirurgien esthétique, Marie-Josée se fait opérer et devient belle. Son avenir en est bouleversé...



1958

SÉRÉNADE AU TEXAS

Un film de Richard Pottier

Genre : Comédie musicale – *Scénario et dialogues :* Jean Ferry – *Directeur de la photo :* Lucien Joulin – *Distribution :* Jason Films
Musique : Francis Lopez – *Producteur :* Suzanne Goussens – *Durée :* 1h38 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Jérôme Quillebœuf)*, Luis Mariano *(Jacques Gardel)*, Sonia Ziemann *(Sylvia)*, Yves Deniaud *(Roderick)*, Germaine Damar *(Rose)*, René Blancard *(le shérif)*, Robert Rocca *(un fonctionnaire)*, Paul Mercey *(Bill)*, Gil Delamare *(Harry)*, Arlette Poirier *(Dolorès)*, Lucien Raimbourg *(Ben)*, Albert Michel *(Albert)*.

SUJET : Jérôme, notaire à Honfleur, est à la recherche de l'héritier d'une grosse fortune. Il s'agit de Jacques, un modeste vendeur. Ensemble, ils partent pour le Texas où se trouve l'héritage.

1958

UN DRÔLE DE DIMANCHE

Un film de Marc Allégret

Genre : Drame – *Scénario :* Serge de Boissac – *Dialogues :* Pascal Jardin et Jean Marsan
Directeur de la photo : Jacques Natteau – *Musique :* Paul Misraki – *Producteur :* Jean-Jacques Vital
Distribution : CCFC – *Durée :* 1h30 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Jean Brévent)*, Danièle Darrieux *(Catherine)*, Roger Hanin *(Sartori)*, Arletty *(madame Arnier)*, et Jean-Paul Belmondo, Jean Lefèbvre, Fernand Sardou, Jean Carmet.

SUJET : Jean Brévent découvre que sa femme Catherine entretient une relation avec son vieil ami Sartori. Il décide de se venger et monte dans sa tête un crime parfait...



1958

1959

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Un film de Michel Boisrond

Genre : Comédie dramatique – *Scénario et dialogues :* Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après le roman de Marcel Aymé – *Directeur de la photo :* Christian Matras – *Musique :* Paul Misraki
Producteur : Ralph Baum – *Distribution :* Gaumont – *Durée :* 1h21 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Charles Michaud)*, Alain Delon *(Antoine Michaud)*, Françoise Arnoul *(Yvette)*, Lino Ventura *(Tiercelin)*, Jean-Claude Brialy *(Paul Tiercelin)*, Pierre Mondy *(Lulu)*, Paulette Dubost *(Hélène Michaud)*, Sandra Milo *(Olga)*, Madeleine Lebeau *(Flora)*.

SUJET : Paris, en 1944. Antoine Michaud, 17 ans, est amoureux d'Yvette dont le mari est prisonnier en Allemagne. Pour vivre sa passion, il laisse croire à ses parents qu'il est entré dans la Résistance.

LE BOSSU

Un film de André Hunebelle

Genre : Historique – *Scénario :* Jean Halain, Pierre Foucaud et André Hunebelle, d'après le roman de Paul Féval – *Directeur de la photo :* Marcel Grignon – *Musique :* Jean Marion
Producteur : Paul Cadéac – *Distribution :* Lux – *Durée :* 1h40 – Couleurs.

DISTRIBUTION : Jean Marais *(Lagardère)*, **Bourvil** *(Passepoil)*, Sabina Selman *(Isabelle de Caylus/Aurore de Nevers)*, Jean Le Poulain *(Peyrolles)*, François Chaumette *(Philippe de Gonzague)*, Paulette Dubost *(Dame Marthe)*, Hubert Noël *(Philippe de Nevers)*, Paul Cambo *(Philippe d'Orléans)*, Alexandre Rignault *(l'aubergiste)*.

SUJET : Peu avant de mourir, Philippe de Nevers confie sa fille Aurore à Henri de Lagardère. Avec son fidèle ami Passepoil, Lagardère emmène Aurore en Espagne où elle grandit. Vingt ans plus tard, revenu en France, Lagardère tente de châtier l'assassin du père d'Aurore dont il est secrètement amoureux.



1959



1959

LA JUMENT VERTE

Un film de Claude Autant-Lara

Genre : Comédie – *Scénario et dialogues :* Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après un roman de Marcel Aymé – *Directeur de la photo :* Jacques Natteau – *Musique :* René Cloerec
Producteur : Yves Laplanche – *Distribution :* Gaumont – *Durée :* 1h30 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Honoré Haudouin)*, Francis Blanche *(Ferdinand Haudouin)*, Yves Robert *(Zèphe Maloret)*, Achille Zavatta *(Deodat)*, Sandra Milo *(Marguerite Maloret)*, Valérie Lagrange *(Juliette Haudouin)*, Julien Carette *(Philibert Messelon)*, Mireille Perrey *(madame Haudouin)*, Georges Wilson *(Jules Haudouin)*, Guy Bertil *(Toucheur)*.

SUJET : Autrefois, dans le village de Claquebue, a vécu une jument au poil vert qui a attiré la curiosité de tout le pays. À la mort du patriarche, Honoré Haudouin prend la ferme en main mais s'oppose à une autre famille du village, les Maloret. Car leur querelle dure depuis la guerre de 1870...



1963

LES BONNES CAUSES

Un film de Christian-Jaque

Genre : Suspense – *Scénario* : Paul Andreotta et Christian-Jaque, d'après le roman de Jean Laborde *Dialogues* : Henri Jeanson – *Directeur de la photo* : Armand Thirard – *Musique* : Georges Garvarentz *Producteur* : Georges Cheyko – *Distribution* : Unidex – *Durée* : 1h59 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(juge Albert Gaudet)*, Pierre Brasseur *(maître Cassidi)*, Marina Vlady *(Catherine Dupré)*, Virna Lisi *(Gina Bianchi)*, Umberto Orsini *(maître Philliet)*, Jacques Monod *(procureur Magnin)*, Robert Vidalin *(le Président)*, José Luis de Villalonga *(Paul Dupré)*, Hubert Deschamps *(docteur Mernet)*, Jacques Mauclair *(Georges Boisset)*, Gilbert Gil *(Garat)*, Hubert Noël *(l'amant de Catherine)*, Frédéric Pottecher *(lui-même)*.

SUJET : *Pour se débarrasser de son mari, Catherine a inversé une ampoule de poison avec le vrai médicament dont il a besoin. L'infirmière Gina Bianchi est soupçonnée. Maître Cassidi, l'ex-amant de Catherine, met tout en œuvre pour que l'infirmière soit condamnée. Mais le juge Gaudet devine la vérité...*

LE MAGOT DE JOSEFA

Un film de Claude Autant-Lara

Genre : Comédie – *Scénario* : Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après le roman de Catherine Claude *Dialogues* : Bernard Dimey – *Directeur de la photo* : Jacques Natteau – *Musique* : René Cloerec *Producteur* : Yves Laplanche – *Distribution* : Valoria Films – *Durée* : 1h30 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Pierre Corneille)*, Anna Magnani *(Josefa)*, Pierre Brasseur *(le maire)*, Henri Virlojeux *(Charquin)*, Christian Marin *(Pierrot)*, Ramon Iglesias *(Justin)*, Gil Vidal *(le curé)*, Maryse Martin *(Maryse)*, Sophie Réal *(la femme de Pierrot)*, Jean-Marie Proslier *(le représentant)*.

SUJET : *Justin charge son ami Pierre Corneille d'aller récupérer 30 000 francs auprès de sa mère Josefa qu'il croit être l'héritière d'un oncle d'Amérique. Mais la brave femme ne s'en laisse pas conter, malgré tous les escrocs qui l'entourent.*



1963



1964

UN DRÔLE DE PAROISSIEN

Un film de Jean-Pierre Mocky

Scénario : Jean-Pierre Mocky, d'après le roman de Michel Servin – *Dialogues* : Alain Moury *Directeur de la photo* : Léonce Henry Burel – *Musique* : Joseph Kosma – *Producteur* : Ludmilla Goulian *Distribution* : Imperia – *Durée* : 1 h 22 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Georges Lachesnaye)*, Jean Poiret *(Raoul)*, Francis Blanche *(inspecteur Cucherat)*, Jean Tissier *(inspecteur Bridoux)*, Véronique Nordey *(Françoise Lachesnaye)*, Solange Certain *(Juliette Lachesnaye)*, Jean Yonnel *(monsieur Lachesnaye)*, Bernard Lavalette *(le préfet de police)*, Marcel Pérès *(le brigadier-chef)*.

SUJET : *Georges, dernier des La Chaunaye, décide comme ses ancêtres de vivre de ses rentes. Mais comme celles-ci sont épuisées, il se met au travail en dérobant le contenu des troncs des églises parisiennes. La police veille...*



LE JOUR LE PLUS LONG (The Longest Day)

Un film de Ken Annakin, Andrew Marton, Bernhard Wicki

Genre : Guerre – *Scénario* : Romain Gary, d'après le roman de Cornelius Ryan – *Directeurs de la photo* : Jean Bourgoin, Walter Wottitz, Pierre Levent et Henri Persin – *Musique* : Maurice Jarre – *Chansons* : Paul Anka – *Producteur* : Darryl Zanuck – *Distribution* : Fox Lira – *Durée* : 2h55 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(le maire de Colleville)* et John Wayne, Robert Mitchum, Henry Fonda, Robert Ryan, Robert Wagner, Rod Steiger, Mel Ferrer, Jeffrey Hunter, Edmond O'Brien, Roddy McDowall, Stuart Whitman, Sal Mineo, Richard Burton, Peter Lawford, Richard Todd, Red Buttons, Kenneth More, Leo Genn, Sean Connery, Irina Demick, Jean-Louis Barrault, Arletty, Christian Marquand, Madeleine Renaud, Georges Wilson, Jean Servais, Fernand Ledoux, Bernard Fresson, Curd Jurgens, Hans-Christian Blech, Peter Van Eyck, Wolfgang Preiss, Gert Froebe.

SUJET : *Le 6 juin 1944, les alliés débarquent sur cinq plages normandes pour libérer la France...*

1963

LA CUISINE AU BEURRE

Un film de Gilles Grangier

Genre : Comédie – *Scénario* : Pierre Lévi-Corti – *Dialogues* : Jean Lévitte *Directeur de la photo* : Roger Hubert – *Musique* : Jean Marion – *Producteur* : Claude Heyman *Distribution* : Valoria Films – *Durée* : 1h21 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(André)*, Fernandel *(Fernand)*, Anne-Marie Carrière *(Gerda)*, Claire Maurier *(Christiane)*, Henri Vilbert *(maître Sarrazin)*, Andrex *(Pelletan)*, Michel Galabru *(Maximin)*, Mag Avril *(madame Rose)*, Ardisson *(Carlotti)*.

SUJET : *Après s'être évadé de prison, Fernand est resté en Allemagne auprès de Gerda, oubliant qu'il était marié avec Christiane, dans le Midi. Le croyant mort, Christiane a épousé son cuisinier, André, qui a transformé le restaurant marseillais en un établissement baptisé La Sole Normande. Mais un jour Fernand revient...*



1963

LE MAJORDOME

Un film de Jean Delannoy

Genre : Comédie policière – *Scénario* : Jacques Robert – *Dialogues* : Henri Jeanson *Directeur de la photo* : Christian Matras – *Musique* : Paul Misraki – *Distribution* : Cocinor *Durée* : 1h30 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : Paul Meurisse *(Léopold)*, Geneviève Page *(Agnès)*, Noël Roquevert *(le magistrat)*, Paul Hubschmid *(le Chat/Docteur Ventoux)*, **Bourvil** *(le vrai fiancé d'Agnès)*.

SUJET : *Valet de chambre le jour, Léopold est chaque soir le juge de paix du Milieu. Il fait la connaissance de la belle Agnès dont il s'éprend. Mais celle-ci est fiancée à un insaisissable cambrioleur baptisé le Chat...*

LA GRANDE FROUSSE ou LA CITÉ DE L'INDICIBLE PEUR

Un film de Jean-Pierre Mocky

Genre : Comédie policière – *Scénario* : Jean-Pierre Mocky et Gérard Klein, d'après le roman de Jean Ray *Dialogues* : Raymond Queneau – *Directeur de la photo* : Eugène Schuftan – *Musique* : Gérard Calvi *Producteur* : Paul Laffargue – *Distribution* : M Films – *Durée* : 1h55 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Simon Triquet)*, Jean-Louis Barrault *(Douve)*, Francis Blanche *(Franqui)*, Jean Poiret *(gendarme Loupiac)*, Victor Francen *(docteur Chabert)*, Raymond Rouleau *(Chabriant)*, Jacques Dufilho *(Gosseran)*, René-Louis Lafforgue *(le boucher)*, Marcel Pérès *(Inspecteur Virgus)*, Roger Legris *(le pharmacien)*, Véronique Nordey *(Livina)*.

SUJET : *À la poursuite d'un faussaire, l'inspecteur Triquet se retrouve dans un curieux village d'Auvergne dont les habitants ont un comportement inquiétant. Ils sont terrorisés par un animal fantastique, La Bête...*



1964



1965

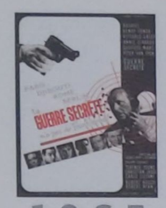
LE CORNIAUD

Un film de Gérard Oury

Genre : Comédie – *Scénario* : Gérard Oury et Marcel Jullian – *Dialogues* : Georges et André Tabet *Directeur de la photo* : Henri Decae – *Musique* : Georges Delerue – *Producteur* : Robert Dorfmann *Distribution* : Corona – *Durée* : 1h50 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Antoine Maréchal)*, Louis de Funès *(Léopold Saroyan)*, Venantino Venantini *(La Souris)*, Beba Loncar *(Ursula)*, Lando Buzzanca *(le coiffeur)*, Alida Chelli *(la manucure)*, Henri Genès *(le gendarme)*, Saro Urzi *(le garagiste napolitain)*, Jacques Ary *(le douanier)*, et Henri Virlojeux, Jean Meyer, Jacques Ferrière, Grosso et Modo.

SUJET : *Un riche trafiquant, Saroyan, « offre » des vacances à Antoine Maréchal : il le charge de convoyer une Cadillac de Naples à Bordeaux, tous frais payés. La voiture renferme diamants, or et drogue...*



GUERRE SECRÈTE *(The Dirty Game)*

Un film de Christian-Jaque, Terence Young, Carlo Lizzani et Werner Klinger

Genre : Espionnage – *Scénario :* Christian-Jaque, Jacques Rémy et Ennio de Concini – *Dialogues :* Philippe Bouvard – *Directeur de la photo :* Pierre Petit – *Musique :* Robert Mellin et Paul Reverberi *Producteurs :* Richard Hellmann, Jean Mottet et Cecchi Gari – *Durée :* 1h58 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Michel Lalande)*, Annie Girardot *(Monique)*, Robert Hossein *(monsieur Dupont)*, Georges Marchal *(Serge)*, Louis Arbessier *(Ivanov)*, Gabriel Gobin *(O'Hara)*, et Robert Ryan, Henry Fonda, Vittorio Gassman, Peter Van Eyck, Mario Adorf, Klaus Kinski, Jacques Sernas.

SUJET : Un colonel de l'Armée Rouge passe à l'Ouest et livre quelques secrets d'espionnage à un agent double. L'épuration commence...

1965

LA GROSSE CAISSE

Un film de Alex Joffé

Genre : Comédie policière – *Scénario :* René Asseo, Geno Gil et Luc Charpentier *Dialogues :* Alex Joffé et Pierre Lévy-Corti – *Directeur de la photo :* Louis Page *Musique :* Jacques Maumont – *Distribution :* Cocinor – *Durée :* 1h45 – Noir et blanc.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Louis Bourdin)*, Paul Meurisse *(Filippi)*, Daniel Ceccaldi *(Pignol)*, Roger Carel *(Souveste)*, Françoise Deldick *(Angélique)*, et Aimé de March, Pierre Vernier.

SUJET : Poinçonneur de métro, Louis Bourdin a l'idée de voler l'argent transporté par la « rame à finances » chaque semaine. Il propose l'affaire à un gangster nommé Filippi...



1965

LES GRANDES GUEULES

Un film de Robert Enrico

Genre : Comédie dramatique – *Scénario :* José Giovanni et Robert Enrico, d'après le roman de José Giovanni – *Dialogues :* José Giovanni – *Directeur de la photo :* Jean Boffety – *Musique :* François de Roubaix – *Producteur :* Michel Ardan – *Distribution :* SNC – *Durée :* 2h06 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Hector Valentin)*, Lino Ventura *(Laurent)*, Marie Dubois *(Jackie)*, Jean-Claude Rolland *(Mick)*, Michel Constantin *(Skida)*, Jess Hahn *(Nénesse)*, Paul Crauchet *(Pélissier)*, Marc Eyraud *(l'éducateur)*, Pierre Frag *(Fanfan)*.

SUJET : Rejeté par les villageois, Hector Valentin, de retour du Canada, veut faire revivre la scierie de son père. Il fait appel à des détenus en liberté conditionnelle, mais les hommes qu'il engage ont derrière la tête un projet dangereux...

1965

LA GRANDE VADROUILLE

Un film de Gérard Oury

Genre : Comédie – *Scénario :* Gérard Oury, Marcel Jullian et Danièle Thompson *Dialogues :* Georges-André Tabet – *Directeur de la photo :* Claude Renoir – *Musique :* Georges Auric *Producteur :* Robert Dorfmann – *Distribution :* Valoria Films – *Durée :* 2h02 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Augustin Bouvet)*, Louis de Funès *(Stanislas Lefort)*, Terry-Thomas *(Sir Reginald)*, Marie Dubois *(Ginette)*, Claudio Brook *(Peter Cunningham)*, Mike Marshall *(Alan Mac Intosh)*, Marie Marquet *(la mère supérieure)*, Colette Brosset (Germaine), Andréa Parisy *(sœur Marie-Odile)*, Benno Sterzenbach *(major Achbach)*.

SUJET : Pendant l'Occupation, le peintre en bâtiment Augustin Bouvet et le chef d'orchestre Stanislas Lefort sont contraints de fuir vers la zone libre. De périlleuses aventures les attendent au cours de leur voyage.



1966

TROIS ENFANTS DANS LE DÉSORDRE

Un film de Léo Joannon

Genre : Comédie – *Scénario :* Léo Joannon et Jacques Robert – *Directeur de la photo :* Henri Persin *Musique :* Gaby Verlor – *Distribution :* Gaumont – *Durée :* 1h30 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Eugène Laporte)*, Jean Lefebvre *(Fernand)*, Rosy Varte *(madame Duchemin)*, Anne-Marie Carrière *(Marguerite)*, Robert Dalban *(le juge Gaubert)*, Jean-François Maurin *(Georges)*, Uta Taeger *(Zoé)*, Jacques Legras *(Barmachon)*, Gérard Lartigau *(Roger)*, Robert Lombard *(maître Chevassot)*, Jeanne Colletin *(Élisabeth)*.

SUJET : Injustement envoyé en prison, Eugène Laporte voit ses biens confisqués. À sa libération, il est la proie de trois enfants, de leur mère et d'une fiancée indignée !



1966



1967

LES ARNAUD

Un film de Léo Joannon

Genre : Drame – *Scénario :* Léo Joannon et Jacques Robert – *Dialogues :* Jacques Robert *Directeur de la photo :* Willy Gricha – *Musique :* Frank Pourcel – *Distribution :* SNC *Durée :* 1h29 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(juge Henri Arnaud)*, Salvatore Adamo *(André Arnaud)*, Christine Delaroche *(Laetitia)*, Michel de Ré *(Josseron)*, Marcelle Ranson *(madame Arnaud)*, Rémy Longa *(le boxeur)*.

SUJET : André, jeune étudiant en droit, tue un antiquaire homo qui tentait de le faire chanter. Le juge pour enfants devine la vérité. Il adopte André pour le sauver.

LES CRACKS

Un film de Alex Joffé

Genre : Comédie – *Scénario :* Jean-Bernard Luc, Gabriel Arout et Alex Joffé *Dialogues :* Pierre Lévy-Corti – *Directeur de la photo :* Jean Bourgoin – *Musique :* Georges Delerue *Distribution :* SNC – *Durée :* 1h50 - Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Jules Auguste Duroc)*, Robert Hirsch *(Léon Charles Mulot)*, Monique Tarbès *(Delphine Duroc)*, Michel de Ré *(marquis de Lion)*, Patrick Préjean *(Lucien Médard)*, Anne Jolivet *(Jocelyne de Lion)*, Gianni Bonadura *(Pifarelli)*, et Albert Michel, Bernard Verley, Teddy Billis.

SUJET : Poursuivi par un huissier, Jules Duroc se retrouve dans la course Paris-San Remo sur le vélo qu'il vient de créer, au début du XXe siècle.

1968



1968

LA GRANDE LESSIVE !

Un film de Jean-Pierre Mocky

Genre : Comédie – *Scénario :* Jean-Pierre Mocky et Claude Pennec – *Dialogues :* Alain Moury *Directeur de la photo :* Marcel Weiss – *Musique :* François de Roubaix – *Producteur :* Pierre Saint-Blancat *Distribution :* Oceanic Films – *Durée :* 1h35 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Saint Just)*, Francis Blanche *(docteur Loupioc)*, Jean Poiret *(Lavalette)*, Jean Tissier *(Benjamin)*, Michael Lonsdale *(Delaroque)*, Roland Dubillard *(Missenard)*, Alix Mahieux *(madame Delaroque)*, Marcel Pérès *(inspecteur Toilu)*, R.J. Chauffard *(commissaire Aiglefin)*.

SUJET : Professeur de lettres, Saint Just est scandalisé par l'effet négatif de la télévision sur ses élèves. Il décide de détruire toutes les antennes qui se dressent sur les toits de Paris.



1969

LE CERVEAU

Un film de Gérard Oury

Genre : Comédie – *Scénario et dialogues :* Gérard Oury, Marcel Jullian et Danièle Thompson
Directeurs de la photo : Armand Thirard et Wladimir Ivanov – *Musique :* Georges Delerue
Producteur : Dino de Laurentiis – *Distribution :* Gaumont – *Durée :* 1h50 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Anatole)*, Jean-Paul Belmondo *(Arthur)*, David Niven *(le Cerveau)*, Eli Wallach *(Scannapieco)*, Silvia Monti *(Sofia)*, Henri Genès *(le gardien-chef)*, Raymond Gérôme *(le commissaire)*, Tommy Dugan *(le superintendant Cummings)*, Jean Le Poulain *(le voisin du 5e)*, Robert Dalban *(le Belge)*, Frank Valois *(Bruno)*, Jacques Balutin *(Pochet)*.

SUJET : Après le hold-up du train postal Glasgow-Londres, le Cerveau met au point un nouveau coup d'éclat. Deux évadés de prison français préparent le même hold-up de leur côté.

GONFLÉS À BLOC

Un film de Ken Annakin

Genre : Comédie – *Scénario :* Ken Annakin et Jack Davies – *Directeur de la photo :* Gabor Pogany
Musique : Ron Goodwin – *Producteur :* Dino de Laurentiis – *Distribution :* Paramount
Durée : 1h40 - Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Dupont)*, Tony Curtis *(Chester Schofield)*, Mireille Darc *(Marie-Claude)*, Marie Dubois *(Pascale)*, Lando Buzzanca *(Marcello)*, Walter Chiari *(Angelo)*, Peter Cook *(Dawlish)*, Gert Froebe *(Willi Schihel/Horst Muller)*, Susan Hampshire *(Lady Betty)*, et Jack Hawkins, Jacques Duby, Annabella Incontrera, Nicoletta Macchiavelli.

SUJET : Deux hommes mettent en jeu l'usine qu'ils possèdent lors du Rallye de Monte-Carlo. Gangsters et policiers sont aussi présents...





1968



1969

L'ARBRE DE NOËL

Un film de Terence Young

Genre : Drame – *Scénario :* Terence Young, d'après le roman de Michel Bataille
Directeur de la photo : Henri Alékan – *Musique :* Georges Auric – *Producteur :* Robert Dorfmann
Distribution : Valoria Films – *Durée :* 1h50 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Verdun)*, William Holden *(Laurent Ségur)*, Virna Lisi *(Catherine Grazziani)*, Brook Fuller *(Pascal)*, Madeleine Damien *(Marinette)*, Yves Barsacq *(le pompiste)*, Jean-Pierre Castaldi *(le motard)*, Friedrich Ledebur *(Vernet)*, Mario Felicciani *(le médecin)*.

SUJET : Un homme d'affaires américain apprend que son fils Pascal, 10 ans, est atteint d'un mal incurable. Il n'a plus que quelques semaines à vivre. Avec son employé et ami Verdun, il tente d'apporter tout le bonheur possible à son fils pour ses derniers jours.

L'ÉTALON

Un film de Jean-Pierre Mocky

Genre : Comédie – *Scénario :* Jean-Pierre Mocky et Alain Moury – *Dialogues :* Alain Moury
Directeur de la photo : Marcel Weiss – *Musique :* François de Roubaix – *Producteur :* Gilbert Marion
Distribution : CCFC – *Durée :* 1h30 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(William Chaminade)*, Francis Blanche *(Dupuis)*, Michael Lonsdale *(commissaire Both)*, R.J. Chauffard *(docteur Finus)*, Jacques Legras *(Pointard)*, Noëlle Leiris *(Nelly Pointard)*, Solange Certain *(Irène Dupuis)*, Lionel Labarrère *(Lionel)*.

SUJET : Vétérinaire dans un petit port du Midi, Chaminade sauve une jeune désespérée. Elle a tenté de se suicider parce que son mari ne remplissait plus ses devoirs conjugaux. Chaminade décide de fonder une société d'étalons assermentés, reconnue par la Sécurité sociale.



1969

LE CERCLE ROUGE

Un film de Jean-Pierre Melville

Genre : Policier – *Scénario et dialogues :* Jean-Pierre Melville – *Directeur de la photo :* Henri Decae
Musique : Eric de Marsan – *Producteur :* Robert Dorfmann – *Distribution :* Corona
Durée : 2h15 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **André Bourvil** *(commissaire Mattei)*, Alain Delon *(Corey)*, Yves Montand *(Jansen)*, François Périer *(Santi)*, Gian-Maria Volontè *(Vogel)*, André Ekyan *(Rico)*, Paul Crauchet *(le receleur)*, Pierre Collet *(le gardien de prison)*, Jean-Marc Boris *(le fils de Santi)*, Paul Amiot *(l'inspecteur des services)*.

SUJET : Corey s'évade alors qu'il est escorté par le commissaire Mattei. Il trouve refuge à Paris, renoue avec ses anciens complices. Mais le commissaire reste sur ses traces...



1970

1970

LE MUR DE L'ATLANTIQUE

Un film de Marcel Camus

Genre : Guerre – *Scénario et dialogues :* Marcel Jullian, d'après un sujet du colonel Rémy
Directeur de la photo : Alain Levent – *Musique :* Claude Bolling – *Producteur :* Roger Scipion
Distribution : SNC – *Durée :* 1h47 – Couleurs.

DISTRIBUTION : **Bourvil** *(Léon Duchemin)*, Jean Poiret *(Armand)*, Peter Mac Enery *(Jeff)*, Sophie Desmarets *(Maria Duchemin)*, Terry-Thomas *(commandant Perry)*, Reinhardt Koldehoff *(lieutenant Jakobus)*, Sara Franchetti *(Juliette Duchemin)*, Jacques Balutin *(le gendarme)*, Georges Staquet *(Hippolyte)*, Roland Lesaffre *(le faux résistant)*.

SUJET : Léon tient un restaurant avec sa sœur Maria et sa fille Juliette en Normandie, en 1943. Il compose avec l'occupant pour ne pas s'attirer d'ennuis. Le parachutage de l'Anglais Jeff va bouleverser le calme ambiant.



Courts métrages



LE STUDIO EN FOLIE

Un film de 25 minutes, réalisé par Walter Kapps en 1947.
On assiste à des enregistrements d'artistes dans un studio.
Bourvil joue son propre rôle.

LE BAL DU COMITÉ DE DÉFENSE

Un film de 27 minutes, réalisateur anonyme, tourné en 1948.
Il s'agit d'images muettes d'un bal populaire, celui de la Concorde, le 13 juillet 1948.
On y voit diverses vedettes de la chanson sur scène, dont Bourvil.

GRRR

Un film de 37 minutes, signé André Rigal en 1952.
Des images animées sont mêlées à des personnages réels.
Bourvil joue... Bourvil !

ÉTOILES AU SOLEIL

Un film de 23 minutes, réalisé par Jacques Guillon en 1953.
Des chanteurs sont suivis lors d'une tournée d'été.
Bourvil joue son propre rôle.

REFLETS DU TEMPS PASSÉ

Un film de 32 minutes, réalisé par Marcel Leray en 1964.
Bourvil joue son propre rôle.



CLODO

Un film de 35 minutes, également présenté sous le titre Clodo et les vicieuses.

Avec : Raymond Souplex *(le curé)*, Arlène Clair *(Arlène)*, Colette Renard *(madame Olga)*, Christian Vebel *(la mère Chicon)*, Pauline Carton *(madame Bijou)*, Georges Clair *(Georges)* et Jean Rigaud *(la voix du chien Clodo)*.

Bourvil ne fait qu'une apparition.

Théâtre

LA BONNE HÔTESSE

Créée au Théâtre de l'Alhambra le 21 décembre 1946.

Opérette en trois actes de Jean-Jacques Vital et Serge Veber
Musique : Bruno Coquatrix – *Mise en scène :* Pasquali.

Avec : **Bourvil**, André Claveau, Grégoire Aslan, Gisèle Pascal, Alice Tissot, Duvaleix.

LE MAHARADJA

Créée au Théâtre de l'Alhambra le 19 décembre 1947.

Opérette en trois actes et quinze tableaux
de Jean-Jacques Vital et Serge Veber
Musique : Bruno Coquatrix – *Mise en scène :* Pasquali.

Avec : **Bourvil**, Lysiane Rey, Alice Tissot, Dréan, Lydia George, Henri Legay, Jacques Bodoin, les sœurs Normand.

LE BOUILLANT ACHILLE

Créée au Théâtre des Variétés le 26 février 1949.

Comédie de Paul Nivoix – *Mise en scène :* Robert Dhéry.

Avec : **Bourvil**, Suzet Maïs, Duvaleix, Jacques Derives, Madeleine Suffel, Charles Bouillaud, Numès-Fils, Arlette Accard, Jean Vinci.

M'SIEUR NANAR

Créée au Théâtre de l'Étoile le 23 décembre 1950.

Opérette en deux actes et douze tableaux
de Jean-Jacques Vital, Claire Ferrari et André Hornez
Musique : Bruno Coquatrix – *Mise en scène :* Pasquali.

Avec : **Bourvil**, Tilda Thamar, Geneviève Kervine, Pierre Mingand, René Bourbon, Violette Calvi, Huguette Lacoste, Jean-Jacques Lecot, Charles Rigoulot, Tristan, Sergine Day.

LA ROUTE FLEURIE

Créée au Théâtre de l'ABC le 19 décembre 1952.

Opérette en deux actes de Raymond Vinci
Musique : Francis Lopez – *Mise en scène :* Max Revol.

Avec : **Bourvil**, Georges Guétary, Annie Cordy, Frédéric O'Brady, Claude Arvelle, Annie Dumas.

PACIFICO

Créée au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 10 décembre 1958.

Opérette en deux actes et seize tableaux de Paul Nivoix
Musique : Jo Moutet – *Chansons :* Georges Guétary
Mise en scène : Max Revol.

Avec : **Bourvil**, Georges Guétary, Pierrette Bruno, Corinne Marchand, Marcel Journet, Max Elloy, Nadia Dauty, Suzanne Grey, Tania Florey.

LA BONNE PLANQUE

Créée au Grand Théâtre de Rennes le 10 février 1962, reprise à Paris au Théâtre des Nouveautés le 8 septembre 1962.

Comédie en trois actes de Michel André
Musique : Étienne Lorin – *Mise en scène :* Roland Bailly.

Avec : **Bourvil**, Pierrette Bruno, Robert Rollis, Albert Michel, Alix Mahieux, Roland Bailly, Max Desrau.

OUAH ! OUAH !

Créée au Théâtre de l'Alhambra le 31 octobre 1965.

Opérette en trois actes de Michel André – *Musique :* Étienne Lorin et Gaby Wagenheim – *Mise en scène :* Roland Bailly.

Avec : **Bourvil**, Annie Cordy, Marco Perrin, Robert Rollis, Françoise Deldick, Mag Avril, Gaby Verlor, Max Desrau, Albert Pillet, Fred Triolet.

Bibliographie

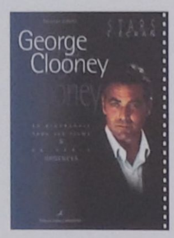
NOTRE AMI BOURVIL, *Catherine Claude*, Les Éditeurs Français Réunis -1969
ANDRÉ BOURVIL, *Maurice Bessy*, Denoël - 1972
BOURVIL, DU RIRE AUX LARMES, *Pierre Berruer*, Bertout Éditions - 1975
BOURVIL, *Jacques Lorcey*, Éditions PAC - 1981
BOURVIL LA TENDRESSE, *Elisabeth Coquart et Philippe Huet*, Albin Michel - 1990
BOURVIL : C'ÉTAIT BIEN, *Gérard Lenne*, Albin Michel - 2000
UN CERTAIN BOURVIL, *Catherine Claude*, Éditions Le Temps des Cerises - 2000
BOURVIL DE RIRE ET DE TENDRESSE, *Philippe Crocq et Jean Mareska*, Éditions Privat - 2006
LES PLUS BELLES RÉPLIQUES DE BOURVIL, *Jean-Jacques Jelot-Blanc*, Éditions du Rocher - 2006

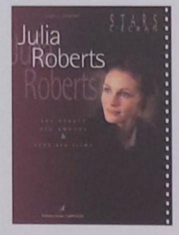
Félix Marten, Bourvil et Philippe Clay, « dirigés » par Raymond Devos dans un Grand Échiquier

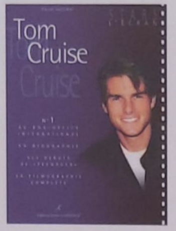
Table des matières

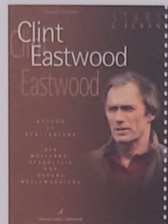
Dans la collection

STARS
L'ÉCRAN



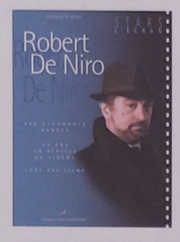




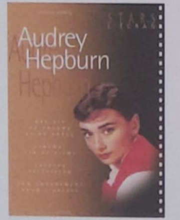


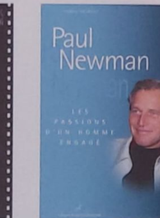












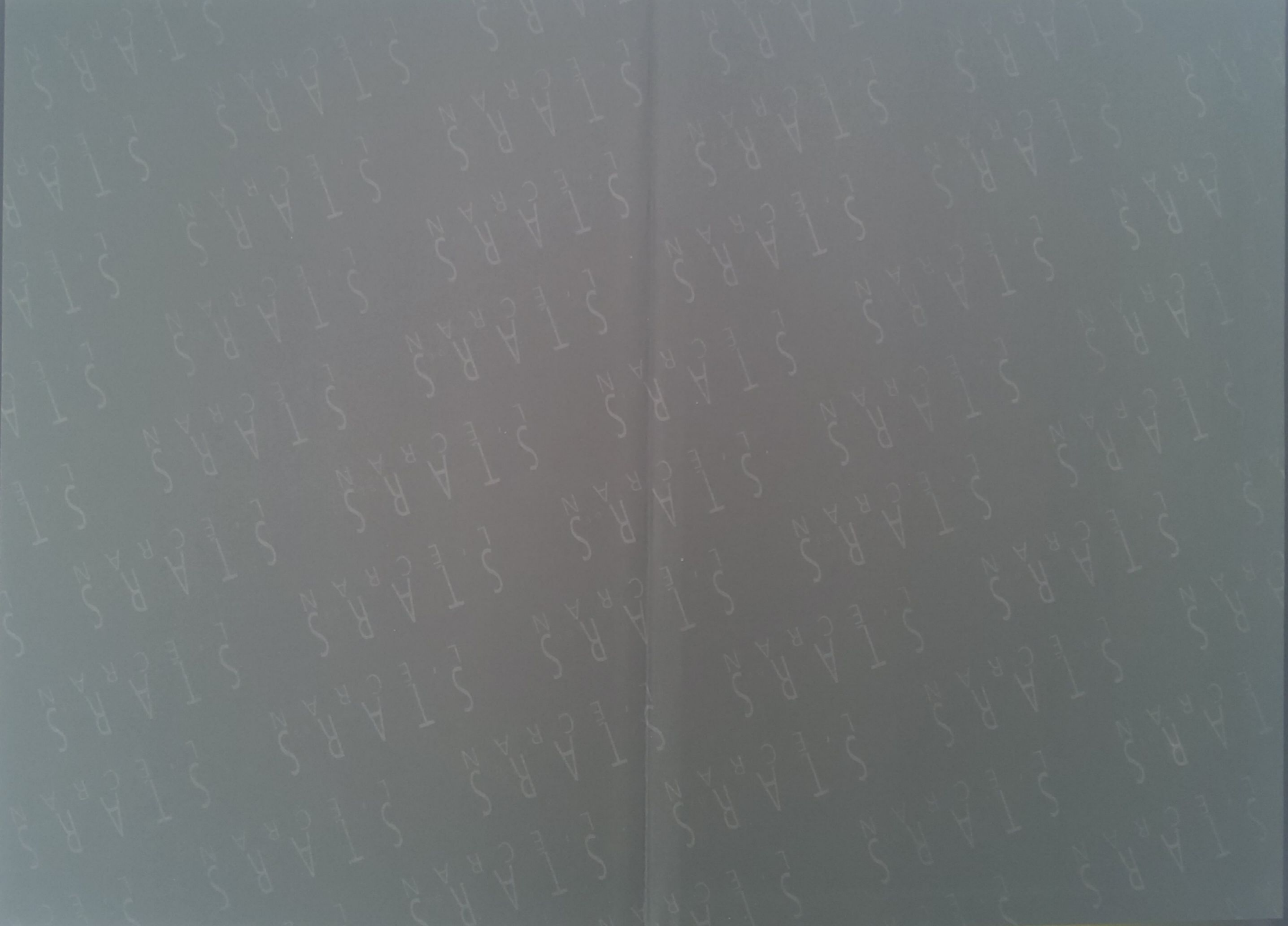




Vous venez d'acquérir cet ouvrage et nous vous en remercions vivement.
Pour obtenir notre catalogue général gratuit,
demandez-le à votre libraire ou écrivez-nous :

Éditions Didier CARPENTIER
7 rue Saint-Lazare 75009 PARIS
***Tél.* 01 48 78 00 72 *Fax.* 01 42 82 91 99**
***E-mail :* editions@editions-carpentier.com**
www.editions-carpentier.com

Dépôt légal : décembre 2007 - Imprimé en UE



STARS DE L'ÉCRAN

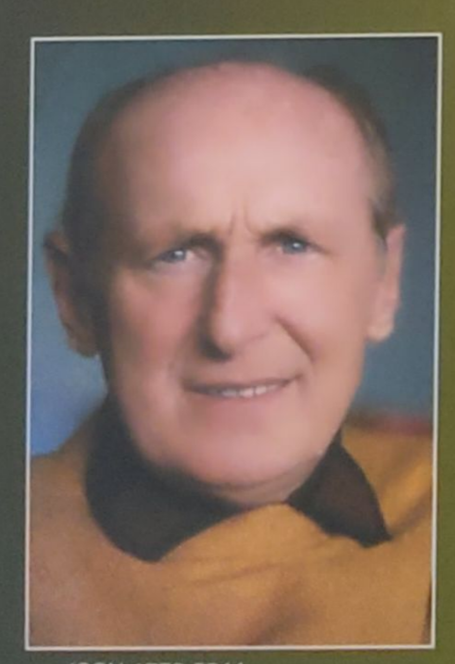
Bourvil

Bourvil

Bourvil n'est pas seulement l'un des trois grands acteurs comiques du cinéma français, il est aussi un formidable comédien dramatique, à l'émotion à fleur de cœur.

Disparu à 53 ans, admiré de tous les publics et aimé par ceux qui ont eu la chance de croiser un jour sa route, il laisse des films qu'on ne se lasse pas de revoir, des chansons qu'on écoute toujours avec plaisir. Et des souvenirs tendres dans nos mémoires.





ISSN 1772-5844
ISBN 978-2-84167-527-2
9 782841 675272
14,90 €
DC. 9013